

ROBERT LAVALLEE, p.b.

Petite histoire de BERTHIER

Société Historique de la Côte-du-Sud

La Pocatière

1973

La Société Historique de la Côte-du-Sud

La Pocatière, P. Q.

Bureau pour l'année 1973

Président :	Abbé P.-A. Leclerc
Vice-prés.:	M. Simon Fortin
Secr.-trés.:	M. Pierre Matteau
Publiciste :	M. Guy Théberge
Archiviste :	Abbé Lionel Léveillé

* * * * *

© Société Historique de la Côte-du-Sud, 1973.
Dépôt légal - Bibliothèque Nationale du
Québec. Bibliothèque Nationale du Canada.
Deuxième trimestre 1973.

P R E S E N T A T I O N

La Société Historique de la Côte-du-Sud est heureuse d'offrir aux amis de l'histoire la monographie de la paroisse de Berthier-sur-mer, dont l'auteur est le Père Robert Lavallée, p. b.

Le Père Lavallée est né à Berthier, le 15 décembre 1904, d'une famille pionnière de la paroisse. Après ses études primaires, il entra au Petit Séminaire de Québec, où il poursuivit son cours classique jusqu'en 1927. Il continua sa formation au Postulat des Pères Blancs, à Québec. En 1928, on le retrouve à la Maison Carrée, près d'Alger (Algérie). Il fait son scolasticat à Carthage (Tunisie), de 1929 à 1932. Ordonné prêtre le 29 juin de la même année, il se rend, à la fin d'août, à la Côte-d'Or (Afrique), où il exercera son ministère pendant trente-trois ans.

Revenu au Canada en 1965, il est aumônier d'un foyer pour vieillards, à Magog, pendant deux ans. Depuis ce temps, il vit retiré à la maison des Pères Blancs, à Lennoxville, près de Sherbrooke. Pendant sept ans, le Père Lavallée poursuivit de minutieuses recherches afin de nous présenter l'histoire de son petit pays.

J. Simard.

AVANT-PROPOS

La seigneurie de Bellechasse a été concédée en 1672, au sieur Alexandre Berthier de Villemur, capitaine au régiment de Carignan. Sur le territoire de cette seigneurie, deux paroisses devaient se développer: Berthier sur le bord du fleuve, du nom du premier seigneur; puis dans les rangs, celle de St-François, du nom de baptême de la veuve d'Alexandre Berthier fils, Françoise Pachot Viennay. Celle-ci devait épouser, en secondes noces, Nicolas Blaise de Rigauville.

C'est en 1773, que les premiers établissements furent entrepris. Pour renouveler en nous le souvenir de nos ancêtres, qui par leur travail ont fait de cette partie de forêt primitive, la belle paroisse que nous connaissons, j'ai voulu mettre ensemble les renseignements trouvés après beaucoup de recherches, et mes souvenirs glanés en maintes conversations avec les anciens maintenant disparus, sur les origines et la vie de notre petite patrie.

Mes matériaux proviennent de sources diverses: j'ai consulté les livres traitant de l'histoire du

Canada, Garneau, Ferland et Chapais. L'histoire de l'Hôpital Général St-Vallier de Québec m'apprit beaucoup de choses ayant trait aux Rigauville, surtout au chanoine Charles, et aussi certains détails sur la seigneurie de Bellechasse. Dans le Dictionnaire généalogique de Tanguay, j'ai puisé des choses intéressantes sur nos plus anciennes familles.

Dans les registres de la paroisse, qui datent de 1710, j'ai pu suivre la vie de nos ancêtres: naissances, mariages, décès.

Grâce à la courtoisie de M. Oscar Guillemette, secrétaire-trésorier de la municipalité et de la commission scolaire, qui m'a donné accès aux registres dont il a la garde, j'ai pu trouver bien des choses peu connues. Il m'a même fourni directement plusieurs détails intéressants. Je l'en remercie sincèrement.

J'ai aussi été en communication avec M. Paul Traversy, bibliothécaire à Montréal. Ce monsieur descend par sa mère des Lemieux de Berthier. Il m'a donné une foule de détails sur la famille Rigauville, détails que je n'avais pu me procurer.

Les faits rapportés ici sont assez exacts; il s'y trouve très probablement des erreurs de détails,

et surtout des omissions dues au manque d'information. Je l'admets et le regrette plus que tout autre. Tel quel, ce travail m'a coûté beaucoup de soins et de temps. C'est avec plaisir, avec amour même, que je l'ai entrepris et conduit à son terme: j'ai toujours eu une grande dilection pour ma paroisse d'origine, et j'y compte encore plusieurs amis. Je dédie ce travail à mes concitoyens de Berthier, descendants comme moi des anciennes familles; aux autres aussi qui plus ou moins récemment sont venus y vivre, y travailler et former avec leurs prédécesseurs une communauté unie, désireuse de continuer l'oeuvre de nos ancêtres, en rendant ce coin de pays, le nôtre, toujours plus prospère, plus attrayant.

Robert Lavallé, missionnaire d'Afrique,
Père Blanc.

Chapitre I

LES ORIGINES

Les premiers seigneurs.

C'est de 1637. que datent les origines officielles de notre paroisse, formée de la partie nord de la seigneurie de Bellechasse. Déjà le territoire de Berthier était connu sous ce nom de Bellechasse. Il comprenait la pointe de Bellechasse, qui est cette pointe tronquée bornée à l'ouest par l'anse d'en-haut, dite anse de Bellechasse, et à l'est, par l'anse Verte. Il était limité à l'ouest par le ruisseau de Bellechasse.

Il n'existe pas de document expliquant l'origine de ce nom. Cependant on croit que ce nom fut donné par Marsolet lui-même, après une chasse fructueuse, ce qui l'aurait incité à demander la concession de la seigneurie.

Ce qui fut la première concession était un territoire beaucoup moins étendu que la seigneurie de Bellechasse définitive: elle n'en formait que la

partie ouest. Ce fut l'une des premières concessions de terre faite en Nouvelle-France. C'est le 28 mars 1637, que les Messieurs de la Compagnie de la Nouvelle-France donnèrent cette seigneurie au sieur Nicolas Marsolet, célèbre voyageur et interprète chez les Hurons et les Montagnais. Il était arrivé à Québec avec Champlain, en 1613, âgé de seulement 12 ans. Très vite, il apprit plusieurs dialectes indiens et rendit par la suite les plus grands services comme interprète chez ces peuplades. Il ne repassa jamais en France, même durant l'occupation anglaise.

La concession faite à Marsolet s'étendait sur 21 arpents de front par une lieue et demie de profondeur. Elle commençait au ruisseau de Bellechasse et s'étendait vers l'est. C'est par le gouverneur en personne, M. de Montmagny, qu'il fut mis en possession, le 6 octobre 1637. Le gouverneur était accompagné de l'ingénieur-arpenteur Bourdon, de Jean Nicolet et de Pierre Leroux.

Marsolet n'habita jamais Bellechasse. Il consacra ses soins et ses ressources à développer son autre seigneurie de La-Pointe-aux-Trembles (Neuville). Durant tout le temps où il resta officiellement en possession des lieux, il n'y fit aucune concession de terre, ni aucun autre travail de colonisation. Si les

autorités de la colonie avaient voulu se prévaloir de leurs droits, elles auraient fort bien pu le déposséder, en vertu du décret statuant que les seigneuries non exploitées devaient faire retour au domaine public.

Concession au capitaine Alexandre Berthier.

C'est ce décret, que l'intendant Talon appliqua en équivalence, lorsque sans même faire mention des droits de Marsolet, il accorda, le 29 octobre 1672, au sieur Alexandre Berthier, capitaine au régiment de Carignan, une seigneurie comprenant celle auparavant concédée à Marsolet avec un territoire beaucoup plus étendu. Marsolet, par un acte reçu par le notaire Duquet, en date du 15 novembre 1672 renonça à son fief, en faveur de capitaine Berthier. Il en avait probablement reçu l'ordre de l'intendant. Cette nouvelle seigneurie de Bellechasse était située au sud du St-Laurent, entre les limites de la seigneurie de La-Durantaye, à l'ouest, et la seigneurie de Montmagny à l'est, domaine de la famille Couillard, aujourd'hui Montmagny et St-Pierre.

La seigneurie de La-Durantaye, concédée au sieur Morel de La-Durantaye, était très étendue. Plus tard, la partie s'étendant de la Rivière Boyer jusqu'aux limites de la seigneurie de Bellechasse, fut

acquise par Mgr de St-Vallier, qui en dota sa fondation, l'Hôpital-Général. C'est de là que ce territoire prit le nom de St-Vallier.

La nouvelle seigneurie de Bellechasse s'étendait sur six milles de profondeur par autant de front, sur le fleuve. Avec le temps, deux paroisses s'y sont formées: Berthier, ainsi nommée en honneur d'Alexandre Berthier, qui ne comprend qu'un seul rang, le front du fleuve; et St-François Rivière-du-Sud, qui comprend deux beaux rangs: le coteau du nord et le coteau du sud, et deux autres rangs moins bons dans l'ensemble: Morigeau et les prairies. Ce dernier rang se confond presque avec le début de cette forêt, qui forme le centre du comté de Montmagny.

Alexandre Berthier était natif de Bergerac, en Gascogne. Il était calviniste, mais devint catholique en 1672. Le 11 octobre 1672, il épousa Marie Le Gardeur de Tilly, à Québec. Il commença l'établissement de sa seigneurie dès qu'il fut possible, concédant des terres à certains de ses anciens soldats, dit-on, mais surtout à des fils de colons nés dans le pays, comme Paschal Mercier, né à Ste-Anne de Beaupré et Pierre Blais né à St-Jean, île d'Orléans.

Berthier fit construire une maison sur le site du manoir et aussi un moulin banal, à l'embouchure du

ruisseau Camut à l'Anse Verte. Avec les défrichements, l'eau baissa, et ce moulin dut être abandonné. Un autre fut bâti à St-François, en un lieu plus favorable.

C'est encore lui qui donna une terre d'un arpent de large et de quarante de profondeur, comme dotation à la future église. Il donna aussi un terrain où fut bâtie une chapelle de bois. Ce terrain, agrandi plus tard par une donation de Pierre Blais, est le lieu où fut bâtie la première église en pierres.

La colonisation avança assez rapidement, et dès 1679, la seigneurie fut érigée en desserte avec chapelle, par Mgr Laval, évêque de Québec. Le premier desservant en titre fut l'abbé Pierre Thury. Plus tard, il devint missionnaire en Acadie. Plusieurs desservants se succédèrent, dont quelques-uns étaient des Recollets, d'autres des Jésuites. Ces desservants étaient aussi chargés d'autres chapelles, de sorte qu'ils ne résidèrent ici que très peu. Leur point d'attache fut d'abord Beaumont, puis St-Michel, où se trouvent les registres de cette époque.

Alexandre Berthier n'habita quère sa seigneurie, et n'y fit que de courts séjours, bien qu'il eût à coeur son développement. Durant nombre d'années, il

fut commandant du fort de Sorel, à l'embouchure du Richelieu. Après son temps de service, il se retira en face de Sorel, sur un territoire obtenu en concession, et qu'il nomma la seigneurie de Villemur, mais que l'on a pris l'habitude de nommer Berthier en-haut. Actuellement, sur ces lieux sont situés Berthierville et St-Cuthbert. Lors du mariage de son fils, le sieur Alexandre Berthier de Villemur, il lui céda la seigneurie de Bellechasse.

Alexandre Berthier décéda dans sa seigneurie de Berthier en-haut, en décembre 1708. Il avait eu trois enfants nés à Sorel. Ils moururent tous avant lui, tout comme son épouse.

Second seigneur: Alexandre Berthier fils.

Il naquit à Sorel, le 3 juillet 1676. Le 4 octobre 1702, il épousa Marie Françoise Vienney-Pachot, fille d'un négociant de Québec. Il avait 26 ans et trois mois. Trois mois plus tard, il mourut d'une épidémie qui sévissait alors à Québec. Il fut inhumé à Québec le 11 janvier 1703. Sa veuve, âgée de 16 ans, hérita de la seigneurie de Bellechasse, dont la possession lui fut confirmée par son beau-père.

M. Berthier estimait beaucoup sa bru. N'ayant

plus d'enfant vivant, il lui donna la seigneurie de Bellechasse, par un acte notarié, signé le 13 juillet 1703, et la constitua héritière de tous ses autres biens, mobiliers et immobiliers. Il déclarait faire cette donation à la jeune veuve, pour l'amitié qu'il lui portait, en considération du mariage qu'elle avait solennisé avec le sieur de Villemur son fils, et pour lui donner les moyens de vivre plus honorablement dans l'état de vie qu'elle voudrait choisir. C'est par devant le notaire Chambalon, à Québec, que cet acte fut signé. La seigneuresse de Bellechasse s'occupa activement à développer ses terres. C'est vers ce temps que les deux premiers rangs de St-François commencèrent à attirer des défricheurs. "Le 8 octobre 1710, dame Marie Françoise Vienney-Pachot, veuve d'Alexandre Berthier de Villemur a baillé, délaissé et concédé un terrain à la Fabrique de l'église paroissiale de Notre-Dame de l'Assomption, située dans la seigneurie de Bellechasse. Messire Charles Plante, prêtre, faisant les fonctions curiales en la dite paroisse, et Pierre Buteau, habitant et marguillier en charge d'icelle paroisse, furent les témoins."

Il n'est pas dit de quel terrain il s'agit: c'est peut-être simplement une régularisation des dons faits par Alexandre Berthier père.

Nous constatons qu'en 1710, on considère que la paroisse est organisée. Cependant, elle n'est pas encore érigée canoniquement, et il n'y a pas, sauf en de rares périodes, de prêtre résidant. Il semble que le premier prêtre à résider assez longtemps fut l'abbé Charles Hazeur-Dessaunaux. Il résida à Berthier de novembre 1710 jusqu'au mois d'août 1712. En plus de sa paroisse comprenant le territoire de Beaumont à Berthier, il dut, durant ce temps, desservir St-Thomas et Cap-St-Ignace. C'est la raison qui l'engagea à fixer sa résidence à Berthier, parce que ce lieu était au centre du territoire à desservir. Nos premiers registres paroissiaux datent de son administration. Ils se retrouvent à St-Michel, et cela pour le temps du début jusqu'à 1720. A partir de ce temps, les registres furent tenus à Berthier, sauf quelques lacunes, comme en 1724, où nos registres se retrouvent à Québec.

Messire Charles Hazeur-Dessaunaux resta en charge de la desserte jusqu'en 1714, date où l'abbé Charles Plante lui succéda.

Messire Hazeur-Dessaunaux fut alors nommé curé de St-Thomas, Rivière-du-Sud. Il y décéda le 6 juin 1715, à l'âge de 32 ans. Il était né à Montréal.

Desservants de Berthier.

Ils furent plutôt nombreux, ceux dont on a retenu les noms; quelqu'uns y vinrent occasionnellement.

Voici leurs noms: le premier en 1679 fut Messire Louis-Pierre Thury, Abbé de Francheville, Louis Mathieu, Calvarin, Mesnage, Thomas Morel (vers 1688), Claude Moireau, Elie Audry, Louis Aubert, Pinguet, Godefroy, Lazare Parizet, Hilaire, Rodolphe Du Bus, Bertin, Mullet.

Plusieurs des précédents sont des Recollets. Charles Plante, Charles Hazeur-Dessaunaux, 1710 à 1714; Charles Plante, 1714 à 1720; Joseph Voyer, 1720 à 1722; Pierre Leclair, 1722 à 1726. Il fut le premier curé en titre canonique.

La famille des Bergères de Rigauville.

Après neuf ans de veuvage, Marie-Françoise Vienney épousa, le 4 avril 1712, Nicolas des Bergères de Rigauville, "enseigne", plus tard "capitaine des troupes de la marine". Elle apportait en dot deux seigneuries: celle de Bellechasse, où les époux vinrent demeurer définitivement en 1720, et celle de Berthier en-haut (Villemur), qu'ils vendirent le 26 avril 1718 à un marchand de Montréal, Pierre de Les-tage.

De ce mariage naquirent neuf enfants, dont cinq moururent en bas âge. Le premier "de Rigauville" à venir au Canada fut Raymond-Blaise, père de Nicolas, futur seigneur de Bellechasse par son mariage. Raymond-Blaise fut capitaine dans l'armée et commanda successivement les forts de Frontenac, Niagara et Chambly. Il termina sa carrière comme major des Trois-Rivières. Fils de Jean Blaise de Rigauville et de Marie Boucher, Raymond-Blaise naquit en 1655 à St-Pierre d'Orléans (France).

Durant sept ans, il servit dans l'armée, en Europe. Le 5 mars 1785, il fut promu capitaine et se joignit aux officiers et soldats qui accompagnèrent au Canada le nouveau gouverneur Denonville en vue de mettre un terme aux attaques des Iroquois. Son épouse, Anne Richard de Goigni, était probablement décédée quant il arriva à Québec, le 29 juillet 1685, avec son fils Nicolas, âgé de 6 ans.

Raymond-Blaise des Bergères de Rigauville, après une carrière militaire bien remplie, mourut à Montréal, le 20 juillet 1711. Il s'était marié trois fois. De sa première épouse, Anne Richard de Goigni, mariée en France le 20 décembre 1777, il eut une fille et un fils. Son épouse mourut lors de la traversée; sa fille resta à Paris, et Blaise, le fils, accompagna

son père.

Second mariage: en 1694, le 8 novembre, il épousa Jeanne-Cécile Closse, fille de Lambert Closse et veuve de Jacques Bizard, major de Montréal et seigneur de l'île Bizard. Elle mourut à Montréal le 9 février 1700.

Troisième mariage: le 13 novembre 1709, il épousa Marie-Marguerite Vauviel de Blazon. Elle mourut aux Trois-Rivières, le 7 janvier 1730.

- Enfants: I: Nicolas-Blaise, né en 1679.
- II: Anne, née en 1682. Elle ne vint pas au Canada.
- III: Marie-Joséphé, née à Montréal, le 3 mars 1698. Elle épousa Théodore-Denis de Vitré, à Québec le 22 septembre 1722. Elle mourut à Québec le 9 août 1729. C'est de ce mariage qu'est né le 8 novembre 1724, Théodore-Mathieu-Denis de Vitré, qui eut le triste sort de conduire la flotte anglaise jusqu'à l'île d'Orléans, en 1759.

Nicolas-Blaise des Bergères de Rigauville naquit en 1679, à Etampes(France). A l'âge de 6 ans, il accompagna son père au Canada.

Dès qu'il fut assez âgé, il entra à l'armée comme cadet et manifesta vite des grandes aptitudes pour la vie militaire. Le 15 août 1697, Frontenac écrit au ministère, en France, que Nicolas de Rigauville s'est trouvé depuis deux ou trois ans, de tous les partis de guerre qui se sont faits. Il le recommande pour la nomination d'enseigne, malgré son jeune âge. La nomination vient en 1698. En 1703, on le retrouve avec son père au fort Frontenac. Il lui succède au fort Chambly, en 1709.

Comme nous l'avons mentionné plus haut, il marie la veuve d'Alexandre Berthier fils, en 1712: il devint ainsi, du chef de sa femme, troisième seigneur de Bellechasse. En 1714, il sollicita une lieutenance: mais les administrateurs du temps ne l'appréciaient pas et ils apostillèrent sa requête en ces termes: "Ce n'est pas un bon sujet". Naturellement, il ne fut pas promu. En 1720, M. de Rigauville et son épouse vinrent se fixer définitivement à Berthier. Ils habitèrent un petit manoir situé sur le domaine, à l'est du quai actuel, là où se trouve le manoir Denéchaud.

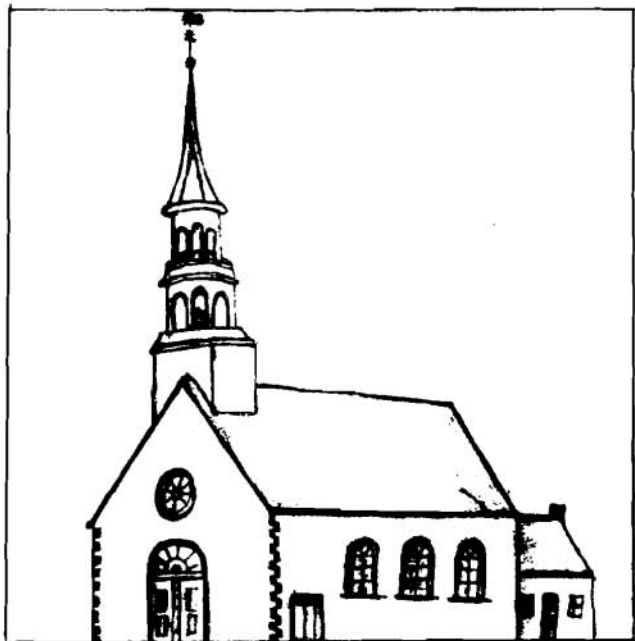
Cependant, il poursuivit sa carrière militaire. En 1726, il est de nouveau dans les bonnes grâces de l'administration et est promu lieutenant. En 1730,

il commande le fort Niagara. Il est proposé pour le grade de capitaine mais doit attendre une vacance jusqu'à 1736. Il est alors promu.

Les églises de Berthier.

Depuis les toutes premières années, il y avait une chapelle de bois érigée sur un lopin de terre donné par le seigneur. Le cimetière était tout près. Etant donné que le chemin passait le long du fleuve, la chapelle se trouvait donc près du rudimentaire chemin du roi de l'époque. Il faut dire que les voyages se faisaient le plus souvent en barque.

En 1718, Messire Charles Plante exerçant les fonctions de curé ou plutôt de desservant depuis 1714, on décida de bâtir une église en pierre de dimension suffisante pour les fidèles. Mgr de St-Vallier donna sa permission et aussi une donation de 800 francs. La construction fut terminée en 1719. La nouvelle église, d'allure simple et belle, mesurait 70 pieds de long par 32 de large. Elle était complétée par une petite sacristie. Un presbytère, fait de solides murs de pierre fut construit tout près, le long du rivage. Le cimetière un peu agrandi se trouva au nord et à l'est de l'église. Cette église servit au culte jusqu'en 1859.



Ancienne église à la grève: 1719



Ancien presbytère de la grève: vers 1720

La paroisse fut canoniquement érigée par un décret de Mgr de St-Vallier, daté du 20 septembre 1721. Ce décret entra en vigueur le 3 mars 1722, jour où il fut approuvé par le Conseil.

Mais les notables n'avaient pas attendu ce décret pour demander un curé résidant. Ils avaient fait instance dans ce but, le 17 mars 1721, dans une supplique à l'évêque.

Ce document porte les noms suivants:

Nicolas de Rigauville, Louis Baudoin, Joseph Lemieux, capitaine de milice, Pierre Blais, Antoine Blais, Pascal Mercier, Pierre Mercier, Jean Mercier, Jacques Bilodeau, Antoine Bilodeau, Jacques Baudoin, Jean Boutin.

Etat de Berthier en 1724.

Nicolas de Rigauville, s'il était un bon soldat, était aussi un administrateur habile. Il attira dans la seigneurie de son épouse bon nombre d'excellents colons et fit beaucoup pour en augmenter les revenus. Le 4 août 1724, M. de Rigauville rendit, au nom de sa femme, par devant l'intendant Bégon, la foi et hommage qu'elle devait au roi pour sa seigneurie. Quatre jours plustard, il remettait son aveu

et dénombrement au même intendant.

Le manoir était une bâtisse de pièces sur pièces solée de pierre, de 42 pieds de long par 18 de large. Il y avait en plus une boulangerie de 16 par 12 pieds; une grande de 50 pieds par 20; une étable de 25 par 18, une écurie de 12 pieds par 10 avec au-dessus un colombier; enfin un poulailler de dix pieds carrés. La maison du fermier avait 20 pieds de long par 18 de profondeur.

Trente arpents du domaine étaient défrichés en terre labourable; et trois en prairies. La superficie du domaine était de six arpents et demi de front, par 60 de profondeur.

Sur le territoire de la paroisse actuelle étaient établies les personnes suivantes, avec leur famille: Jean Pruneau, Jean Lacombe, Pierre Lacombe, Pierre Blais, Jean-Baptiste Blais, Etienne Lamy, les enfants de feu Jean Guillemet, Jean Fradet, Jean Carbonneau dit Provençal, Claude Gendron, Robert Vermet, les enfants de René Emond, Nicolas Bouchard, François Buteau, François Lacroix, Pierre Mercier, Jean Mercier, Jean Boucher, Pierre Blais, Pascal Mercier, Jacques Baudoin, Marc Baudoin, Michel Chartier, Pierre Lavoie, Pierre Buteau, Jean Blais, la veuve Guignard, Gabriel

Bilodeau, Jean Boutin père, Jean Boutin, fils, la veuve Louis Baudoin, Antoine Bilodeau, Antoine Blais, Jean Nadeau, Joseph Lemieux, Guillaume Lemieux, la veuve Bazin. Donc 38 familles, en comptant les Rigauville. Dans ce qui formait le second rang, nommé alors la côte St-Blaise, aujourd'hui le côteau du nord de St-François, il y avait 33 colons d'établis.

Dans le troisième rang: la côte Ste-Marie, aujourd'hui le côteau du sud, il y avait 22 familles. Ces deux rangs forment les deux premiers rangs de la paroisse de St-François, et leur description n'entre pas dans le cadre de ce travail.

La famille Rigauville.

M. Nicolas de Rigauville décéda dans le manoir de Berthier, et fut inhumé sous le banc seigneurial, le 11 juillet 1739, comme en témoigne l'acte de sépulture. Sa veuve décéda dix ans plus tard, le 9 décembre 1749, à l'Hôpital-Général de Québec, et y fut inhumée.

Ils avaient eu neuf enfants: six nés à Québec et trois à Berthier.

Quatre des six nés à Québec moururent en bas

âge. Voici ce qui advint des deux autres: Nicolas-Augustin, né à Québec le 22 août 1710, était infirme de naissance. Après quelques années, il fut mis en pension à l'Hôpital-Général. Il y mourut assez jeune.

Marie-Josephte naquit à Québec en 1717. Elle entra comme novice à l'Hôpital-Général; mais sa mauvaise santé ne lui permit pas de persévérer. Elle resta célibataire et mourut à Berthier. Elle y fut inhumée le 6 juillet 1747. Les trois suivants naquirent en cette paroisse: Jean-Marie, Louise-Françoise, Charles-Régis. Né à Berthier le 28 octobre 1720, il entra jeune dans les troupes de la marine. En 1744, il est cadet. L'année suivante il est "enseigne" et sert au fort St-Frédéric. Rapidement il est promu lieutenant, puis capitaine. En 1749, à la mort de Mme de Rigauville, il devint, avec son frère, l'abbé, co-seigneur de Bellechasse. En 1755, il est commandant du fort de Détroit. Il prit part à toutes les campagnes de la guerre, sous les ordres de Montcalm et de Lévis, et se trouva aux batailles des Plaines d'Abraham et de Ste-Foy. Comme la plupart des bourgeois et des nobles, il se rallia très vite à la domination anglaise, et dans la guerre contre Pontiac, en 1766, le gouverneur anglais le mit à la tête de cinq compagnies de volontaires canadiens, avec le grade de major. En 1775, il est nommé membre du

premier conseil institué en vertu de l'acte de Québec.

A l'automne de la même année, les Américains envahissent le Canada, et M. de Rigauville reprend les armes. On le retrouve parmi les défenseurs du fort St-Jean. Envoyé à Verchères pour recruter des volontaires, il y trouva 50 braves décidés à le suivre. Cependant, comme le dit charitablement son frère le chanoine Charles, il commit une imprudence et fut fait prisonnier. Il paraît que la dite imprudence fut qu'il devint complètement ivre. Un parti américain survenant, ses compagnons ne purent le transporter et durent décamper seuls. Prisonnier de guerre, il fut amené à Bristol, en Pensylvanie. Il y décéda le 31 octobre 1776, et fut inhumé à Philadelphie. Le 9 novembre 1751, il avait épousé, au fort de la Présentation, Louise-Suzanne de Blainville. Il en eut un fils qui mourut au berceau. D'un second mariage, il n'eut pas d'enfant.

Louise-Françoise de Rigauville naquit à Berthier, où elle fut baptisée, en 1721. En 1740, âgée de 19 ans, elle entra chez les hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Québec. Elle y fit profession, en 1742, sous le nom de mère St-Joseph. Après une carrière méritoire au service des malades, elle mourut le 9 mai 1777.

Charles-Régis de Rigauville, prêtre et dernier seigneur de la famille, est né à Berthier, le 8 septembre 1724. L'acte de naissance se trouve à Québec de même que la plupart des actes du registre de l'année 1724. C'est la raison qui fait dire à certains que l'abbé de Rigauville est né à Québec. Il fit ses études au Collège des Jésuites à Québec. Sa vive intelligence lui permit de les poursuivre avec succès, malgré une santé débile. Après ses études théologiques au Grand Séminaire de Québec, il fut ordonné prêtre par Mgr de Pontbriand, le 20 septembre 1749.

Sa mère, seigneuresse de Bellechasse, avait déjà obtenu, depuis quelque temps, l'érection d'une paroisse dans les rangs de sa seigneurie, paroisse nommée St-François en honneur de son saint patron. D'après l'agenda ecclésiastique du Canada, cette paroisse aurait été érigée en 1729. Quoiqu'il en soit, il n'y aurait pas encore eu de curé résidant, et l'abbé de Rigauville fut nommé "premier curé résidant" de St-François, après son ordination, en 1749. On dit qu'il eut le don de se faire aimer de ses paroissiens; ceux-ci étaient aussi, depuis la mort de sa mère, ses censitaires, puisqu'il était devenu co-seigneur de Bellechasse, conjointement avec son frère aîné Jean-Marie. Après trois ans de ce ministère, il fut appelé à Québec et nommé au chapitre de la cathédrale. Il

se consacra à divers ministères auprès des communautés religieuses de la ville.

Durant la dernière guerre du régime français, M. Briand, futur évêque de Québec, fut nommé supérieur ecclésiastique de l'Hôpital-Général. Il y amena son ami, M. de Rigauville, pour l'aider auprès des malades et des vieillards. Lors des batailles autour de Québec en 1759 et 1760, M. de Rigauville donna les secours religieux aux nombreux blessés transportés à l'Hôpital-Général. Il bénit les fosses de plus de 200 morts inhumés dans le cimetière de l'Hôpital.

Devenu supérieur et aumônier en titre en 1759, il le restera jusqu'à sa mort, refusant la cure d'une des meilleures paroisses du diocèse, pour se consacrer aux soins spirituels et temporels de la communauté, dans les circonstances difficiles qui suivirent la conquête anglaise.

Durant la guerre, la communauté avait contracté des dettes considérables, occasionnées par les soins donnés aux malades et blessés de l'armée. Ces dettes ne furent pas remboursées par le gouvernement français, et la communauté eut à en soutenir le poids. Pour désintéresser les créanciers les plus pressants, la communauté dut vendre la seigneurie de St-Vallier

elle fut acquise par M. de La Naudière, un des petits-fils de Madeleine de Verchères. Eu égard aux difficultés du temps, le prix de vente ne fut guère élevé; et pour longtemps la communauté fut à court de ressources. Le chanoine de Rigauville fit l'impossible pour aider les religieuses; il donna tout ce qu'il put de son propre revenu.

A ses fonctions à l'Hôpital-Général, il ajouta celles de confesseur des religieuses de l'Hôtel-Dieu et de desservant de la population de la Petite-Rivière. En 1776, à la mort de son frère, il devint seul seigneur de Bellechasse. En 1777, il fut nommé grand vicaire du diocèse, tout en conservant ses fonctions à l'Hôpital-Général. Il y a dans nos registres paroissiaux, un écrit signé du grand vicaire de Rigauville.

Durant l'été de 1780, M. de Rigauville, voyant sa santé se détériorer rapidement, prit ses dispositions testamentaires. Il mourut la veille de Noël 1780, âgé de 56 ans et trois mois. Il était le dernier des Rigauville, au Canada. Le chanoine de Rigauville fut inhumé sous le choeur de la chapelle, à l'Hôpital-Général, près des restes de Mgr de St-Vallier. Il est considéré comme le second fondateur de la communauté. En fait, c'est grâce à ses soins et à sa générosité, que la communauté put faire face aux difficultés et

aux pertes matérielles occasionnées par la guerre.

Par son testament, il fit de l'Hôpital-Général l'héritière de tous ses biens. Cependant, sans y être obligé, il laissa une pension à une cousine, Mme Charlotte Aubert, veuve du marquis d'Albergati-Vezza, un "supposé" noble italien, qui avait dû quitter l'Italie pour sa santé, à la suite d'une conspiration. Il vint au Canada comme officier dans l'armée de Montcalm. Il maria Charlotte Aubert, descendante de la fille que Raymond de Rigauville, grand-père de l'abbé, eut de sa seconde épouse Jeanne Closse. Il en eut deux filles. Après la guerre, Albergati retourna en France avec l'armée, sans plus se préoccuper de sa femme et de ses enfants. Il mourut quelques années plus tard. Mme d'Albergati possédait une petite seigneurie, en bas de Québec, qui lui permettait de vivre convenablement.

Cette dame refusa de toucher sa rente, durant quatre années consécutives, et en 1785, tablant sur la défaveur du gouvernement protestant du pays, envers les communautés religieuses, et avec l'aide d'un avocat retors, elle intenta un procès à l'Hôpital-Général pour faire valoir ses prétendus droits sur la seigneurie de Bellechasse. Il serait fastidieux d'entrer dans les détails de ce procès; qu'il suffise de dire

qu'elle le perdit, rappela, et fut derechef déboutée de ses prétentions et de plus condamnée à payer tous les frais de cour. N.B. Tous les détails se trouvent dans L'histoire de l'Hôpital-Général St-Vallier.

Chapitre II

DEVELOPPEMENTS

Epoque de la conquête anglaise et de l'invasion américaine.

Durant cette période, il ne se passa rien de spécial à Berthier. Les miliciens prirent part à bien des campagnes, surtout aux environs de Québec. Quelques paroissiens périrent aux armées, mais il m'a été impossible de trouver leurs noms sauf un certain Joseph Buteau. Dès le commencement du mois de mai 1759, des officiers de la colonie reçurent l'ordre de se rendre sur les deux rives du Fleuve, afin de contraindre les habitants à se retirer dans les bois avec leur famille, à l'approche de l'ennemi. Ils devaient y conduire aussi leur bétail et y transporter leurs vivres afin de priver l'envahisseur de tout approvisionnement. (Edmond Roy: Seigneurie de Lauzon).

Pour sa part, Mgr de Pontbriand écrivit à ses prêtres: "Retirez vous dans les bois avec vos paroissiens. Ayez soin d'apporter ce que vous pourrez des effets de votre église. Engagez vos paroissiens à continuer dans leur retraite, tant que la flotte anglaise demeurera dans les environs de Québec. Les curés pour-

ront dire la messe dans des cabanes, à la façon des missionnaires des sauvages, sans lumière et sans servant s'il le faut".

Ces ordres furent exécutés. Ici, à Berthier, la tradition veut qu'en 1759, les paroissiens se réfugièrent avec tout ce qu'ils purent de leurs biens, en arrière du grand rocher boisé qui se trouve sur la terre Lavoie, à un mille environ du chemin du roi, vers le sud. De là viendrait le nom de : "Rocher du Camp" donné à ce lieu. La terre Lavoie, qui a souvent changé de nom, se trouve à trois quarts de milles à l'ouest de l'église.

Je n'ai aucune preuve que les envahisseurs aient incendié des maisons ici, comme ils le firent en divers lieux. Il est certain que ni l'église ni le presbytère ni le manoir ne le furent. Quelques boulets de canon ont été retrouvés récemment le long du rivage par des personnes qui préparaient le terrain pour bâtir des maisons de villégiature. Il est possible que ce soient des boulets tirés par les ennemis, afin de voir si les habitations étaient évacuées. Comme personne ne réagissait, on en déduisit que tous étaient partis et qu'ainsi il serait inutile d'opérer un débarquement pour refaire les provisions.

Une autre preuve que les habitants cachèrent bien leur bétail, c'est l'état de leurs possessions

cinq ans après la conquête. Voici les statistiques de Berthier, d'après le recensement fait en 1765: 68 ménages, 394 âmes, 63 maisons, 6156 arpents en culture, 87 chevaux, 83 boeufs, 175 vaches, 93 veaux, 195 moutons et 189 cochons. Cela sans compter les volailles, et ce qui n'a pas été déclaré. L'état de la paroisse était certainement très prospère.

Durant cette période de luttes, le curé de la paroisse était M.l'abbé Thomas Blondeau (1749-1762). Dans le temps du curé Pierre-Laurent Bédard, qui fut par deux fois curé de Berthier, soit de 1765 à 1766, puis de 1770 à 1782, il arriva en 1775 qu'une pétition assez spéciale fut adressée à l'évêque. Voici ce texte: Demande de changement du titulaire de l'église.

"Le 29 avril 1775. A mgr l'illustrissime et révérendissime Jean Olivier Briand, évêque de Québec. Supplient humblement: Eloi Mercier, capitaine de milices, André Blais et Michel Lacombe, marguilliers, Elzéar Mercier, Baudoin, Jean-François Chrétien, Guillaume Lemieux, Pierre Boutin, Ignace Izabel, Pascal Corriveau, Marcoux, Jacques Carbonneau, Jean-Bpt Carbonneau, Joseph Mercier, Joseph Lemieux, Joseph Laprise, Gabriel Drouin, Joseph Boucher, tous habitants de la paroisse de Berthier, assemblés à l'effet de délibérer entre eux, si l'on devait changer le titre de la patronne de la paroisse, en sont tous convenus, et en conséquence

ont l'honneur de représenter à votre grandeur, que leurs pères remplis de zèle pour le culte de la très St-Vierge, avaient autrefois obtenu que la paroisse fut dédiée a cette reine des anges, sous le titre de l'Assomption. Qu'ils n'auraient alors pu prévoir que cette fête deviendrait l'occasion d'une infinité de débauches et de désordres. En effet, la belle saison où se célèbre cette fête et la proximité de sept ou huit paroisses y attireraient un concours extraordinaire de peuple. Que sous le vain prétexte d'honorer cette mère de Dieu, ils déshonoreraient son fils et l'offenseraient de la manière la plus scandaleuse par l'ivrognerie qui y règne et les querelles qui s'y font. Que le plus grand nombre n'y entendrait même pas la messe.

Désirant avoir toujours cette digne mère de Dieu conçue sans tache originelle, pour patronne principale de leur paroisse, sans prétendre pour cela cesser d'honorer sa glorieuse Assomption, conjointement avec M. Bédard, curé, demandent de vouloir seulement changer le titre. Ce considéré, qu'il plaise a votre grandeur, vu le consentement unanime des habitants de la paroisse de Berthier, d'accorder que la patronne titulaire de la paroisse soit toujours la Très Ste-Vierge, mais sous le titre de l'Immaculéé Conception, en une saison où les mêmes désordres et scandales ne peuvent arriver. C'est la grâce qu'exigent les suppliants".

La réponse de Mgr Briand vint en 1776, mais le

quantième et le mois sont illisibles, ainsi que presque tout le texte. Si la demande fut accordée, il n'est relaté nulle part quand l'Assomption redevint de nouveau le titre de l'église, comme actuellement.

La bataille de St-Pierre

Durant la révolution américaine et l'invasion du pays par les troupes de Montgomery, en 1775, nos ancêtres de Berthier, St-François et St-Pierre, étaient fort décidés à garder la neutralité, même à forcer leurs concitoyens, si possible, à adopter la même ligne de conduite. "Il y a à peine 15 ans, disaient-ils, nous nous battions contre les Anglais et les Américains (ils disaient : "les Bostonnais". Maintenant, laissons-les se battre entre eux. Moins il en restera, le mieux ce sera..."

Cette attitude fut l'occasion de ce que l'on appela la bataille de St-Pierre. Voici les faits: Le gouverneur Carleton (futur lord Dorchester) avait demandé à M. Louis de Beaujeu, seigneur de l'Ile-aux-Grues et autres lieux, de lever un corps de miliciens loyaux et de se porter sur Québec pour le secourir. Ce M. de Beaujeu était le frère du Héros de la Monongahéla, rivière appelée par nos ancêtres: La Malenguelée) et site de la célèbre bataille où le général Braddock fut complètement défait. De Beaujeu réussit à former un petit corps de miliciens dans sa seigneurie et les

lieux voisins: 350 hommes d'après Garneau; 150 environ d'après Sanguinet. Il décida de conduire ses hommes à la Pointe-Lévy pour s'emparer du camp et de la batterie que les Américains avaient établis en ces lieux. Avant de mettre en marche le gros de sa troupe, M. de Beaujeu envoya 50 éclaireurs dans la direction de Lévis.

Mais ces éclaireurs n'allèrent pas loin. Les gens de St-Pierre avaient eu vent de leur départ, et ils firent appel à leurs amis de Berthier et de St-François qui arrivèrent armés de fusils de chasse ou de bonnes fourches. On dit même qu'ils furent renforcés par un petit parti de Bostonnais. La rencontre eut lieu à la limite des paroisses de St-Pierre et de St-Thomas où les miliciens de Beaujeu s'étaient barricadés dans la maison de Michel Blais. Ils furent facilement vaincus; trois furent tués et une dizaine blessés, dont leur aumônier, l'abbé Bailly, futur évêque auxiliaire de Québec. En apprenant cette aventure, les braves du détachement de Beaujeu prirent peur et M. de Beaujeu, craignant d'être fait prisonnier, congédia ses gens et s'en retourna à l'Ile-aux-Grues. M. de Beaujeu mourut à l'Ile-aux-Grues en 1802. Le seul souvenir de lui qui reste en ces lieux, c'est le nom donné à un banc de sable dans le chenail au sud de l'île: le banc de Beaujeu.

Le seigneur Denéchaud

De 1780 à 1813, les Hospitalières administrèrent la seigneurie à l'aide d'un fondé de pouvoir. En 1813, Claude Denéchaud acheta le domaine et le manoir, puis loua la seigneurie. Voici l'origine de la famille Denéchaud. C'est à Saint Savin en Bourgès, diocèse de Bordeaux, que naquit Jacques Denis Denéchaud du mariage de Pierre Denéchaud, receveur général à Bordeaux, et de Antoinette Lubet, le 12 juillet 1728. Cette petite localité est située à environ 24 milles de Bordeaux.

En 1752, Jacques Denéchaud vint s'établir à Québec pour y pratiquer sa profession de médecin chirurgien et d'apothicaire. En 1858, il épousa Marie-Angélique Castonguay, de laquelle il eut sept enfants, dont cinq parvinrent à l'âge adulte. Un seul se maria, Claude. Il fut ainsi l'ancêtre de tous les Denéchaud, qui se trouvent au Canada. Claude et son frère jumeau Charles-Denis furent baptisés le 8 mars 1768. Charles-Denis fut ordonné prêtre le 28 mai 1893 et exerça son ministère à St-Raphael, puis à Deschambeault pendant 42 ans. Il mourut à l'Hôtel-Dieu de Québec, le 12 avril 1837. Il fut enterré en la chapelle de l'Hôtel-Dieu à côté de son père.

Son père, le docteur Denéchaud, longtemps médecin principal de l'Hôtel-Dieu, y tenait aussi son "apothicairerie", on dirait aujourd'hui sa pharmacie.

Les pauvres et les malades mettaient largement à contribution sa générosité. Il avait un très grand attachement à l'Hôtel-Dieu et il le prouva en donnant le terrain où est bâtie la chapelle St-Antoine. Il paya le maître-autel et donna aussi plusieurs ornements de valeur. C'est sous cette chapelle qu'il repose, près des restes de son fils prêtre. Il termina sa vie à sa résidence de la rue Couillard, le 27 septembre 1810. Il était âgé de 82 ans.

Claude Denéchaud se fit commerçant de grains et devint très riche. En même temps il se lança dans la politique. Pendant plus de 30 ans, il représenta la haute ville de Québec à la chambre. En 1807, il fut nommé au conseil du gouverneur, dont il embrassa d'ailleurs le parti.

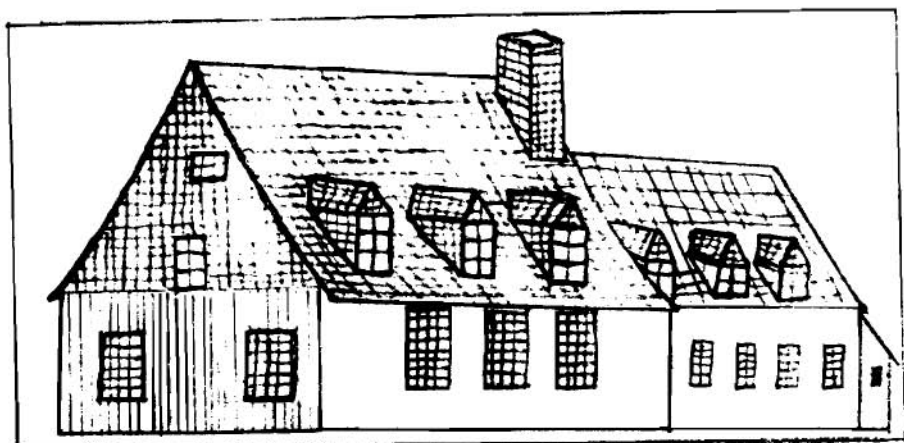
En 1826, le gouverneur Dalhousie le nomma major de milice, et, le 9 septembre 1828, il fut promu lieutenant-colonel du sixième bataillon de la milice. A la demande du duc de Kent, futur père de la reine Victoria, son ami intime, il accepta, en 1813, tout catholique qu'il était, la charge de grand maître de toutes les loges maçonniques du Bas-Canada. Il conserva cette fonction jusqu'à sa mort en 1836. Il faut dire que la franc-maçonnerie, si néfaste que fut son rôle, même à cette époque, n'avait pas encore été condamnée par l'Eglise. Même maçon, Claude Denéchaud n'a jamais cessé de pratiquer le catholicisme. Son frère était prêtre

et une de ses filles religieuse.

Acquisition de la seigneurie.

Le 8 juillet 1813, l'Hôpital-Général de Québec "cédait, quittait, transportait et délaissait, à titre de rente emphithéotique, pour 29 ans, i.e. jusqu'en 1842, à Claude Denéchaud, député de la haute-ville de Québec et juge de paix de Sa Majesté, le fief et seigneurie de Bellechasse". M.Denéchaud donnait comme garantie le domaine et le manoir seigneuriaux. Il les avait acquis par un contrat précédent. Il s'engageait en outre à reconstruire le moulin banal, à fournir annuellement aux dames de l'Hôpital-Général "450 minots de bon blé, loyal et marchand et à payer une rente de 62 livres dix shillings par année".

M.Denéchaud remplit toutes les conditions de son bail et même davantage. Aussitôt mis en possession des lieux, Claude Denéchaud agrandit considérablement le manoir. En fait, le petit manoir des Rigauville devint, après quelques remaniements, la cuisine du grand manoir y attenant à l'ouest. C'est donc là, la partie la plus ancienne de l'édifice. Du grand manoir, une partie seulement subsiste. D'après la tradition des anciens, environ la moitié aurait été démolie, il y a fort longtemps.



Le manoir en 1920

Dans ce nouveau manoir, qui porte encore son nom, le manoir Denéchaud, il s'établit avec sa famille. Ce lieu devint le rendez-vous de ses nombreux amis, seigneurs des environs, notables de Québec et officiers de la garnison. Mais les mauvaises années vinrent, et lorsque le seigneur Denéchaud décéda en son manoir de Berthier, le 30 octobre 1836, la plus grande partie de sa fortune était disparue, et, avec elle, les amis des beaux jours. Il mourut, muni des sacrements, et fut inhumé sous le banc seigneurial, comme en atteste le registre des sépultures.

Le 1er décembre 1836, sa veuve, née Adélaïde Gauvreau, venait en arrangement avec les dames de l'Hôpital-Général, pour continuer le bail de la seigneu-

rie, aux conditions qui étaient faites à son mari. Mais les revenus de Mme Denéchaud n'étaient pas assez considérables et, le 28 juin 1838, l'Hôpital-Général reprenait la seigneurie, pour la garder jusqu'à la fin du régime seigneurial au Canada.

La tenure seigneuriale.

Depuis le début de ce travail, nous parlons de seigneurs et de seigneuries. Il est temps, avant que ce système de tenure des terres soit aboli, de préciser en quoi il consistait. Bien des gens l'ignorent en fait; ou s'ils croient le savoir, ils le confondent avec le système féodal européen dont il différait beaucoup.

Nous verrons ce qu'était ce genre de tenure des terres, l'abolition de cette tenure et sa disparition à Berthier.

Ce qu'était la tenure seigneuriale, au Canada. N.B.: Ces notes proviennent du volume VII de L'histoire du Canada, par Sir Thomas Chapais, et du volume I de l'histoire de Garneau, page 237 et suivantes. "La tenure féodale en fief et censive existait au Canada, depuis les premiers temps de la colonie. Bien que désignée par les mêmes termes que la féodalité européenne, elle en différait beaucoup dans les faits. Elle avait essentiellement pour objet de favoriser la colonisation et le peuplement de la Nouvelle-France. Durant plus d'un

siècle et demi, elle fut pour la colonie une source de force et de progrès.

D'après Rameau, dans son livre: La France aux Colonies, page 3, le seigneur n'était à vrai-dire, que l'entrepreneur du peuplement d'un territoire donné. Le bénéfice qui lui était accordé n'avait rien d'excessif, comparativement à ses obligations. Il fallait qu'il attirât des colons dans sa seigneurie; autrement elle lui était enlevée. Il était lié au progrès de son établissement, non par l'intérêt passager d'un homme une fois payé, mais par celui d'une rente et de droits perpétuels. Il avait donc des motifs puissants de bien choisir ses colons, de les soutenir dans leur établissement, et ce, par son bon vouloir, ses conseils, directions et même secours matériels".

Les obligations du censitaire, en retour, n'étaient pas onéreuses, surtout au début. En fait jusqu'à la domination anglaise, Les obligations étaient: les cens et rentes seigneuriales; les lods et ventes, la banalité et la corvée. Les taux des cens et rentes était généralement d'un sou, pour chaque arpent de terre concédé. Donc pour une terre de trois arpents par quarante, 120 sous, plus un chapon par arpent de front. Il y avait de légères variations selon les lieux, mais nulle part le cens ne dépassait deux sous par arpent. En plus, chaque censitaire devait donner un demi minot de blé par année. Ces rentes pouvaient être ac-

quittées en nature ou en argent. Le censitaire devait au moins une journée de corvée annuellement, jamais plus de quatre.

Les lods et ventes étaient un droit payé au seigneur, quand une propriété était vendue; il consistait en un douzième du prix de vente. En fait ce droit ne rapportait guère, parce que les propriétés passaient habituellement aux enfants, par héritage, et en ce cas, il n'y avait aucun droit à acquitter. Si le seigneur vendait sa seigneurie, il devait payer le cinquième du prix au gouvernement: droit de quint.

Enfin, il y avait le droit de banalité en vertu duquel le seigneur était tenu d'établir un moulin et de le pourvoir d'un meunier qu'il devait payer; il appartenait aux censitaires d'y faire moudre leur grain moyennant un droit fixé au douzième ou au quatorzième de la farine, suivant les lieux. C'était plutôt un avantage pour les censitaires parce que, généralement, le seigneur avait seul les moyens financiers pour établir un moulin et en couvrir les frais.

Bientôt, la jurisprudence ne considérera plus le seigneur que comme un fidèle commis de la couronne, i.e. utile, comme disait le gouverneur Frontenac. Le seigneur ne pouvait dénier une concession de terre à un demandeur sérieux. S'il le tentait, l'intendant faisait la concession à sa place et le seigneur n'avait qu'à s'in-

cliner. En ces cas, la politique de l'intendant était de faire la concession au taux le plus bas possible, ce qui incitait les seigneurs à ne pas récidiver.

Les seigneuries étaient dites concédées en fief noble ou en roture, suivant que le concessionnaire était noble ou non. Ainsi le fief de la Durantaye était noble, parce que le capitaine Morel de la Durantaye était noble. Celui de l'Epinay comme celui de St-Charles furent concédés en roture. Avec le temps, il arriva que certains seigneurs non nobles d'origine, furent anoblis par le roi, comme ce fut le cas pour les Couillard, les Aubert, les LeMoyne, etc. D'autres familles seigneuriales ne furent jamais anoblies, comme les Fournier de St-Charles, les Gamache et les Gagné qui possédaient de très petites seigneuries au Cap St-Ignace. La seconde famille de seigneurs de Berthier était noble: les de Rigauville. Il est douteux qu'Alexandre Berthier l'eût été.

Abolition de la tenure seigneuriale.

A plusieurs reprises, sous le régime anglais, des tentatives furent faites pour opérer un changement au mode de tenure des terres. Les premières tentatives furent le fait de certains seigneurs, surtout des Anglais qui avaient acquis des seigneuries. C'était en vue de leur intérêt personnel, et pas le moins du monde pour le bien public. Ces premières tentatives échouèrent. Cependant, avec le développement du pays, le

système finit par devenir un obstacle au progrès. En outre, certains seigneurs avaient augmenté les charges des censitaires et ces abus avaient provoqué de justes réclamations. Après l'Union, le mouvement en faveur de l'abolition s'accrut sans cesse en intensité, jusqu'à ce qu'enfin, sir Hyppolithe Lafontaine eût fait adopter le principe d'une réforme, en 1854.

A cette époque, il y avait 220 seigneuries, possédées par 160 seigneurs. La réforme impliquant l'abolition de la tenure fut appliquée en 1856. L'indemnité aux seigneurs fut payée à même les fonds publics. L'opération, pour être accomplie avec équité, fut assez longue et ne put être terminée qu'en 1862. Il en coûta environ dix millions de piastres au gouvernement.

Il subsistait quelques rentes que les propriétaires pouvaient racheter moyennant un taux fixé. En fait les rentes subsistantes étaient si modiques que les propriétaires n'avaient guère intérêt à les racheter. Beaucoup le firent cependant pour une raison de prestige.

Disparition de la tenure, à Berthier.

Le 5 septembre 1864, l'Hôpital-Général vendit les rentes subsistantes de la seigneurie de Bellechasse à Germain Morin, menuisier à St-François, pour la somme de 525 livres sterling (environ \$2,600.) On m'a dit que, vers 1900, ces rentes produisaient la somme de

\$300.00 annuellement. Il semble que les héritiers de Germain Morin en bénéficiaient toujours. Ces dernières rentes disparurent, en vertu d'une loi adoptée par la législature de Québec, en 1935. Les ayants droit furent indemnisés. Le moulin banal fut vendu, le 19 avril 1854, au sieur Antoine Bertel, meunier, auquel il était déjà loué.

Ce qu'il advint du domaine et du manoir.

En 1838, Mme Denéchaud remit la seigneurie de Bellechasse aux religieuses de l'Hôpital-Général. Cependant le domaine et le manoir, étant la propriété de son défunt mari, appartenaient toujours à la famille. Comment en disposa-t'on ? Il est certain que le tout fut vendu; soit en bloc soit plutôt en différents lots, semble-t-il. La veuve Denéchaud retourna à Québec, où elle mourut. Il s'y trouve encore de ses descendants.

D'après une tradition que j'ai recueillie de la bouche des anciens, il y aurait eu vente par le shérif, au moins pour l'ameublement. En fait les meubles furent dispersés. Les vieux meubles qui étaient la propriété des Larochelle ne proviennent pas de là; ils ont été acquis d'un membre de la famille Couillard-Dupuis.

Le domaine est maintenant démembré en plusieurs lots. Cela n'a pu se faire définitivement qu'après le départ de la veuve Denéchaud, pour la simple raison

que, d'après le contrat de location de la seigneurie, le manoir et le domaine étaient la garantie de l'exécution du bail.

En 1860, le terrain qui dans ma jeunesse était la propriété de Damas Larochelle, appartenait à Charles Faguy, je ne sais depuis quand. Cette année-là, ce Charles Faguy donna la lisière de terrain nécessaire pour tracer la route unissant le quai et le manoir au chemin du roi. Auparavant, pour atteindre ce chemin, il fallait passer par la route de l'ancienne église. Incidemment, le quai fut construit en 1853.

Dans le vieux manoir, M. Faguy tenait hôtel et restaurant, surtout pour les marins. Il vendait aussi des rafraichissements. Nous voyons dans les registres de la municipalité qu'il fit à plusieurs reprises instance pour obtenir licence de vendre des spiritueux mais qu'il ne put l'obtenir. Cela ne l'empêcha nullement de se livrer à ce petit commerce, sous le manteau. Il était loin d'être le seul à agir ainsi.

Plus tard, vers 1870, il vendit sa propriété à Jean-Bapt. Mercier, cultivateur, de qui elle passa à Napoléon Mercier, puis à Edouard Mercier. Dame Adèle Fortin et sa famille en héritèrent de Edouard Mercier, son père. Elle fut achetée par Paul Mercier, fils de Jean-Baptiste. Sa mère était Caroline Bilodeau. Il naquit le 27 octobre 1851. Je n'ai pu trouver la date où il est entré en possession de cette propriété, mais

c'est vers 1885.

Quelque temps après, Paul Mercier vendit d'autres propriétés qu'il possédait à Berthier et partit pour Chicago où il fit fortune dans la construction. Il avait épousé Georgianna Larochelle, fille d'Augustin et soeur de Damas. La terre d'Augustin Larochelle est celle qui fut ensuite la propriété de Philippe Tanguay. Lors de son départ pour Chicago, Paul Mercier obtint un emprunt important de son beau-frère, Damas Larochelle, qui reçut, comme garantie, la permission d'occuper le manoir et les terrains en dépendant. Le contrat à cet effet est au greffe de Montmagny. Peu de temps après, Paul Mercier vendit le manoir et la propriété à Damas Larochelle. Le contrat porte le numéro d'enregistrement: 27-173, au greffe de Montmagny. Damas Larochelle cultiva la petite ferme attenant au manoir où il habitait avec sa soeur Mary. Devenus vieux, ils achetèrent la maison de la veuve Narcisse Blais, au village, et y finirent leurs jours à un âge très avancé. Damas vendit le terrain, excepté le manoir et ses alentours, à M. Galibois, le père de Ubald. Enfin, le manoir devint l'héritage de Clara Mercier, Mme Buckley, de Chicago, fille de Paul Mercier et nièce de Mary Larochelle. Dans ma jeunesse, le reste du domaine était divisé comme suit: un lot de 4 arpents de large par 60 de profondeur était la propriété du docteur Fortier, de Québec. Il s'y trouvait une grande

maison à l'allure de manoir, où ce docteur venait avec sa famille passer l'été. Une maison beaucoup plus petite à l'est de la grand-maison servait de résidence au fermier. Un second lot, d'un arpent de front par 60, était la possession de M. Herménégilde Buteau. M. Elisée Pelletier avait la partie qui, au sud du chemin, faisait suite au terrain Larochelle.

Actuellement, voici l'état de cette ancienne propriété: le manoir Denéchaud est la propriété de Mme Buckley, de Chicago, qui le laisse tomber en ruines. Elle a refusé de le vendre à certains qui voudraient le restaurer, s'il est encore temps. La grande ferme du docteur Fortier fut vendue vers 1915, à M. Napoléon Bossé, venu de Kamouraska. Ce dernier, devenu vieux, divisa son bien en trois, en faveur de trois de ses fils. Plus tard, la partie est fut vendue. Elle est actuellement la propriété de M. Hardy. M. Robert Bossé possède toujours le lot central et celui de l'ouest a été acquis par son beau-frère, M. Rosaire Barrabé. Un fils de Herménégilde Buteau a hérité de la ferme paternelle, tandis qu'un autre fils est devenu acquéreur de la ferme des Pelletier. Le terrain acheté par M. Galibois est toujours entre les mains de son fils, Ubald.

Navigation et émigration.

Après cette longue digression sur la tenure seigneuriale et son abolition, revenons à notre histoire.

Pour cette époque, il est difficile de trouver des événements dignes de remarque. On m'a dit qu'un jeune homme de Berthier alla prendre part à la rébellion de 1837 et y laissa sa vie. C'était un parent d'un ancien, de qui je tiens le fait.

En 1847, le typhus apporté par les immigrants irlandais, fuyant leur pays durement atteint par la famine, fit quelques victimes. Il donna aux gens l'occasion d'exercer la charité: plusieurs orphelins irlandais furent adoptés et élevés à Berthier. Quelques années plus tard, on voit paraître leurs noms sur les registres de mariage et de naissances. Cependant, petit à petit, ces noms disparurent de la paroisse. Il reste une seule famille de nom irlandais, mais j'ignore si elle descend de l'un de ces orphelins.

C'est vers 1820. que les gens de Berthier, resserrés sur leurs terres qui pour le plus grand nombre avaient été partagées, commencèrent à voyager et à se livrer à la navigation. Plusieurs allèrent s'établir en arrière de Lévis, en ces parties qui devinrent plus tard Ste-Hénédine, St-Lambert, etc. A même la forêt, ils se défrichèrent des terres. Maintenant encore, on peut y rencontrer beaucoup de leurs descendants, portant des noms bien de Berthier. J'en connais plusieurs personnellement. Un bon nombre se rendirent sur la Côte-Nord. Ils s'y livrèrent à la pêche surtout, mais aussi à la chasse. De ces gens, un certain nombre re-

vinrent à Berthier, mais plus nombreux furent ceux qui y demeurèrent en permanence avec leurs enfants. De cette manière, il arriva, selon l'historien Ferland qui fit un voyage en ces lieux sur la goélette du capitaine Narcisse Blais, que la population de ce district fut en majorité originaire de notre paroisse. Les noms de famille en font foi aujourd'hui encore.

Certains de leurs descendants, comme ceux de St-Augustin du Labrador, se marièrent avec des Irlandaises de Terre-Neuve, et leurs descendants ne parlent que l'anglais. Il en fut autrement aux autres endroits, comme à Blanc-Sablon et à Natashquam.

Cependant de plus en plus nombreux furent ceux qui se livrèrent à la navigation, soit pour faire du commerce avec les gens de la Côte-Nord, du transport ou de la pêche sur les bancs de Terre-Neuve; et aussi il faut bien le dire, puisque c'est vrai, la contrebande des spiritueux achetés à St-Pierre et Miquelon. Plusieurs ici furent contrebandiers d'occasion. Les deux plus connus et les plus audacieux aussi, bien qu'opérant ordinairement avec la collaboration de marins de Berthier, n'étaient pas de notre paroisse. Cependant ils étaient étroitement apparentés aux gens de chez nous: le père de l'un qui était aussi le beau-père de l'autre, était natif de Berthier mais s'était établi à St-Pierre.

Un jour, un navigateur de Berthier rencontra un

capucin qui avait déjà exercé son ministère à St-Pierre. Le capucin entendant le nom et la profession de ce marin lui demanda s'il connaissait un tel, marin aussi et portant le même nom de famille. La réponse fut: c'est mon cousin. Le capucin répliqua: "Je l'ai beaucoup connu; c'est un honnête contrebandier..." Je crois qu'il ne fit jamais d'autre métier. Quant à son beau-frère, il finit par renoncer à ce trafic pour se livrer à d'autres occupations plus régulières. Ses descendants jouirent d'une notoriété de bon aloi à Montmagny.

J'ai eu connaissance d'une aventure assez cocasse arrivée à un complice occasionnel de ces deux célébrités locales. Il arriva que par une nuit pas trop claire, ils déchargèrent leur marchandise sur la côte de Montmagny, à l'endroit nommé la "Basse Bretagne", à l'est du Bassin. Avec la permission du propriétaire d'une grange, ils cachèrent cette marchandise dans son fenil. Quelques jours plus tard, aussi sous les ombres discrètes de la nuit, ils enlevèrent leur propriété et gratifièrent le fermier complaisant d'une grande bouteille du meilleur. Fier de cette manne liquide, notre homme la cacha soigneusement dans son foin en attendant les fêtes.

Tout aurait été pour le mieux, si le fermier n'avait pas eu un grand fils trop curieux. Sans être vu, le fiston avait eu connaissance de tout. A la première occasion favorable, le contenu de la belle bou-

teille fut transvasé dans une autre et remplacé par de la bonne eau de ruisseau. Notre drôle se paya une petite fête avec ses amis. Il avait pris la précaution de ne pas fermer la bouteille, après son opération clandestine. Le temps des fêtes arrivé, le papa va chercher son nectar de Miquelon. Voyant le bouchon hors du goulot, il estima que cet accident était dû à la chaleur du foin. Quand il eut goûté du contenu, il s'écria: "Mais, c'est éventé; j'aurais pas dû laisser ma bouteille icitte". Le fils ne fit rien pour dissiper l'erreur paternelle.

On m'a raconté une autre aventure arrivée à nos deux compères contrebandiers. Par une nuit sombre, ils étaient en train de décharger un lot de leur marchandise, à l'anse des pêcheurs, à Berthier. Voyant les flots quelque peu agités, l'un d'eux crut bon d'intéresser la bonne Ste-Anne au succès de l'opération. Il lui promit la valeur d'un de ses tonneaux de rhum, si tout se passait sans anicroche. Malheureusement, un tonneau tomba à l'eau et fut emporté par le courant et il devint impossible de le rattrapper. Notre homme s'écria: "Bonne Ste-Anne, sauvez-le, c'est votre tonneau qui s'en va."

En ces temps là, l'anse des pêcheurs, plus connue aujourd'hui sous le nom de Trou du quai, était un lieu de grande activité durant l'hiver. Les goélettes de la paroisse, il y en avait une quinzaine, hivernaient

en ce lieu. Sur le rivage proche, divers ateliers établis dans des hangars, servaient de base pour les réparations toujours nécessaires, après une saison de navigation. Mon père a bien connu ces activités, durant sa jeunesse. La route dite du havre existe encore au sud du terrain de l'ancienne église. Maintenant, à ma connaissance, il n'existe plus de trace de ces activités. Il est probable que les éboulis de la grève ont emporté les traces, qui auraient pu en subsister.

Le quai de Berthier

N.B. Ces notes sont tirées d'une communication du ministre des travaux publics faite au député Lambert, à la demande de de dernier.

Le quai de Berthier a été construit en 1853. La construction a coûté \$37,723.14, à l'époque. Depuis ce quai n'a jamais subi de réparations d'envergure. Cependant, au cours des années, des réparations secondaires au montant de \$150,000. ont été nécessaires. De plus, d'autres améliorations diverses ont été effectuées, au coût de \$63,507.00 Le coût annuel d'entretien du quai a été en moyenne de \$1,200.00 depuis sa construction. On ne considère pas que ce quai est à eau profonde. A basse marée, il y a une profondeur de 15 pieds, à la tête du quai. La route actuelle fut tracée sur la lisière de terrain donnée par Charles Faguy, en 1860. Ce monsieur possédait alors le manoir Denéchaud. Elle rempla-

çait cette route, qui passant par le chemin du havre, au sud du terrain de l'ancienne église, rejoignait la route conduisant au chemin du roi.

Chapitre III

L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Depuis le début de la colonie, si l'instruction était assez bien dispensée dans les villes, elle ne l'était guère dans les campagnes. Là, il ne se trouvait que de très rares écoles de filles dirigées par les soeurs de la Congrégation Notre-Dame, et de plus rares écoles de garçons, où des maîtres souvent itinérants dispensaient quelques rudiments d'instruction. Dans les paroisses constituées, bien des curés donnaient l'instruction scolaire à quelques enfants plus brillants, en vue de leur permettre l'accès à des études supérieures. C'est de là qu'il advint que beaucoup de fabriques finirent par entretenir des écoles, très élémentaires.

Il ne m'est pas possible de savoir quand exactement commença la première école à Berthier. Les rapports des délibérations des marguilliers, qui subsistent, commencent en 1838, seulement. Il a dû y en avoir de rédigés auparavant, mais ils ne sont plus aux archives paroissiales.

La première mention faite à propos d'école de la fabrique, date de 1842. Cette mention suppose qu'il

y avait déjà une école paroissiale administrée par des syndics nommés par les marguilliers. Il y est décidé que désormais des commissaires d'école remplaceront les syndics, et qu'une somme n'excédant pas neuf livres sterling, tirée des revenus de la fabrique, sera chaque année attribuée aux divers maîtres d'école, pourvu qu'ils ne soient pas plus de trois pour la paroisse. Le curé était M. Paul Pouliot.

Etablissement des écoles de campagne.

Lord Sydenham, premier gouverneur général, après l'Union des deux Canadas, avait en 1841, sanctionné une loi établissant l'instruction publique dans les campagnes du Bas-Canada. Cette loi contenait beaucoup de bien; mais malheureusement elle substituait en certains cas, la contribution volontaire à l'obligation, pour le soutien des écoles. Les mauvais effets de cette disposition se manifestèrent bientôt: personne ne voulut payer. (Chapais, vol. V, page 199). En 1846, la loi fut amendée.

Sir Hippolyte Lafontaine, procureur général pour le Bas-Canada, fit voter une loi établissant des commissions scolaires dans chaque paroisse de campagne, avec devoir d'établir des écoles et de les pourvoir de maîtres ou de maitresses. Dans ce but des assesseurs de taxes étaient nommés, et les commissaires devaient établir une taxe scolaire basée sur les rapports des

assesseurs de la valeur des propriétés. Le gouvernement s'engageait à aider les paroisses pauvres dans les premiers frais. Les premiers commissaires de même que les assesseurs de la valeur des propriétés, furent nommés d'autorité par le gouvernement, et ne pouvaient se récuser sans raison valable. Un refus exposait à une amende.

La guerre des éteignoirs

On a appelé ainsi ces troubles tragi-comiques occasionnés par l'opposition souvent virulente de la majorité des campagnards aux nouvelles lois scolaires. Ils ne voyaient nullement la nécessité de l'instruction, pour leurs enfants, ni surtout l'importance de payer des taxes dans ce but. En fait, sauf pour une rare exception, l'instruction n'était pas la préoccupation dominante chez nos ancêtres. Il n'y a qu'à regarder les registres paroissiaux, à cette époque, pour constater que beaucoup ne savaient pas signer, même chez les officiers mariniers. La situation n'était pas meilleure ailleurs, souvent pire. En certains endroits, il y eut des émeutes, et quelques commissaires d'école trop empressés, eurent leurs maisons assaillies, certaines brûlées. Dans notre paroisse, les choses n'allèrent pas si loin, mais il y eut de la résistance: des paroles aigres-douces aux cotisateurs, des menaces et quelques voies de fait.

Aussi, le premier conseil des commissaires, tenu

le 6 décembre 1846, s'occupa d'édicter des sanctions, comme la loi l'autorisait à le faire. Voici la motion adoptée: "Il est résolu que quiconque troublera les cotisateurs dans l'accomplissement de leur devoir, par paroles ou autrement, soit passible d'une amende d'au moins cinq shillings et de pas plus de 50 shillings suivant la gravité du cas". Quelques-uns payèrent ces amendes, et tout rentra bientôt dans l'ordre: il fallut s'exécuter.

De toutes façons, ce fut le plus chichement possible. Il ne faut donc pas s'étonner si les maitres ou maitresses, mal préparés et plus mal payés encore, ne donnaient pas un enseignement de haute qualité, selon ce que j'ai entendu dire par les anciens. Les garçons ne fréquentaient pas l'école bien longtemps. Dès que possible, ils partaient comme mousses sur les voiliers, ou restaient à la maison pour aider aux travaux des champs. Pour les très rares enfants, qui voulaient poursuivre un peu plus loin leurs études, ils fréquentaient la classe privée faite par un notaire, au village, lequel utilisait ainsi les nombreux loisirs que lui laissait l'exercice de sa profession. Il avait plus d'élèves en hiver qu'en été. Quelques filles, plutôt rares, allaient au couvent de St-François, chez les dames de la Congrégation. Ce couvent fut établi en 1763. C'est certainement le plus ancien de la région.

La première commission scolaire fut établie

à Berthier à l'automne de 1846, et comme dit plus haut, les premiers commissaires furent nommés par le gouvernement. Ce furent: Jacques Laverdière, Hubert Fraser, A.G.Ruel, Thomas Lemieux et Jean-Bapt. Guillemette. Les cotisateurs nommés en même temps, furent: Jacques Olivier Carbonneau, François Guillemette et Michel Guillemette. Tous savaient lire et signer, ce qui ne sera pas toujours le cas, pour tous leurs successeurs élus, et cela pour longtemps.

La première assemblée eut lieu le 10 décembre 1846. Jacques Laverdière fut élu unanimement président et M.Victor Migneault, instituteur, fut nommé secrétaire-trésorier de la dite commission. La fabrique remit son école à la commission scolaire, sans charge, mais avec le droit pour le curé de s'assurer de la moralité des maîtres ou maîtresses. D'après les minutes de la seconde réunion des commissaires, tenue le 21 décembre 1846, il appert que les trois écoles existaient, ou du moins étaient en bonne voie d'établissement. Au village était l'école no 1; dans le bas de la paroisse était l'école no 2, et enfin l'école no 3 était dans le haut. Il semble que l'école du village, ancienne école de la fabrique, occupait une partie de l'emplacement où se trouve actuellement l'école centrale. Je n'ai vu nulle part d'indice que le lieu ait été changé.

Les commissaires

Je vais donner ci-après un précis des délibérations des commissaires, pour la période d'organisation; puis les choses plus importantes arrivées dans la suite jusqu'à nos jours. Le 20 février 1847, on fixe le prix à payer pour le bois de chauffage des écoles. En ces premiers temps, les écoles étaient chauffées aux dépens de la commission scolaire, comme maintenant. Bientôt le chauffage sera payé par les maitres ou maitresses d'école. En fait, dans quelques années il n'y aura plus que des maitresses d'école.

Voici les prix fixés: 10 chelins la corde pour l'érable et le merisier; 8 chelins la corde pour le chêne, le hêtre et la plaine; 5 chelins la corde pour l'épinette et la pruche. Au conseil tenu le 6 mars 1847, les heures de classe sont fixées comme suit: En été: A.M: de 8 heures à 10 heures et demie; P.M.: de 1 heure $\frac{1}{2}$ à 4 heures; en hiver: A.M: de 9 heures à 11 heures $\frac{1}{4}$; PM: de 1 heure à 4 heures.

Charles Baillargeon est engagé comme instituteur pour l'école d'en haut. Le 28 octobre 1847, on engage Mlle Caroline Caseault, comme institutrice pour l'école no 2 (en bas), au salaire de 28 livres sterling par année, soit environ \$140.00 par année. Le salaire baissera beaucoup, par la suite. Il semble que Mlle Caseault fut la première institutrice de l'école no 2, qui était tenue dans un local loué à cette fin, chez M. Hyacinthe

Picard, qui s'engage à donner une chambre à l'institutrice, à fournir une salle pour la classe, et à préparer le bois de chauffage, le tout pour 26 livres sterling par année.

Dans l'arrondissement d'en haut existait une disposition semblable. Cependant, le 28 février 1848, on décide de chercher des batisses à acheter avec leur terrain, pour servir d'écoles dans les arrondissements no 2 et 3. On consacre 140 livres sterling à l'achat de ces deux maisons. En juillet, on engage l'instituteur Faribault, pour l'école du village. Le 7 juin 1849, on décide de payer chacun des instituteurs ou institutrices des trois écoles, le salaire de 26 livres sterling par année de 8 mois de classe. Ils devront chauffer l'école et entretenir les clôtures à leurs frais.

En décembre 1849, le procureur des Hospitalières, le notaire Parent, de Québec, réclame le payement des lods-et-ventes, pour les deux maisons acquises par la commission scolaire, en 1847, et fait tenir au trésorier de la dite commission le compte dû aux seigneusses. En 1858, les salaires payés sont: secrétaire-trésorier: Livres: 8.16.0; instituteur, école no 1: Livres: 50.0.0; institutrice, école no 2: Livres: 27.0.0; institutrice, école no 3: Livres: 28.0.0

Durant la nuit du 28 mai 1859, l'école no 3 est incendiée. Il est alors décidé d'acheter une propriété de M.Ludger Blais, au coût de 58 livres sterling. Cette

propriété est située à peu près au centre de la circonscription no 3. C'est le lieu où resta l'école d'en haut, jusqu'à la construction de l'école centrale. En 1865, on constate qu'il ne reste que des institutrices, pour les trois écoles. Elles reçoivent les salaires suivants: Julienne Boulet, à l'école no 1: 37.8.7 Livres par année; Philomène Lavallée, à l'école no 3: 26. 6.4; Geneviève Robin, à l'école no 2: 22.4.10 livres.

Après divers changements, on se retrouve en 1890 avec un salaire uniforme pour toutes les institutrices de la paroisse: 125 piastres par année. Elles sont toujours tenues de chauffer l'école, d'entretenir les clôtures et le chemin en face de l'école, le tout à leurs frais. L'inspecteur visitant les écoles à cette date, se fâche et ordonne à la commission scolaire d'enlever ces obligations aux institutrices, tout en leur donnant le même salaire.

En 1902, on engage Mlle Letitia Roy, fille de M. Georges Roy, pour enseigner une nouvelle classe appelée: le cours modèle, au salaire de \$150.00 par année. Mlle Roy était une éducatrice très compétente et possédait des manières distinguées. Plus tard, elle épousa M. Faguy, de Québec. Sa soeur cadette, Yvonne, épouse le notaire Mercier, fils de M. Xavier Mercier. Le notaire Mercier pratiqua sa profession à Beauport. Un de ses fils est père du Sacré-Coeur, un autre médecin à

Thetford-les-Mines. Le 25 août 1903, Mlle Laure Galibois devint institutrice de la petite classe, au salaire de \$125.00 par année. Elle enseignait auparavant à l'école d'en haut. Elle ne demeura que peu de temps, et quitta, pour épouser M. Edmond Blais, père de Edmond, le propriétaire actuel de la ferme du premier ancêtre de la famille à Berthier, Pierre Blais. Elle fut remplacée par Mlle Lydia Laflamme, de St-François, qui ainsi que Mlle Roy demeura en fonction jusqu'à l'arrivée des religieuses. En 1905, le salaire annuel du secrétaire-trésorier était de \$45.00

Les religieuses

Le 27 avril 1905, à une réunion de la commission scolaire présidée par M. John Gagné, il fut décidé de suspendre l'engagement des institutrices de l'école modèle, afin de permettre de les remplacer par des religieuses, si on en venait à une entente avec leur supérieure provinciale, à la suite d'une visite que cette dernière devait faire à l'école. D'autre part, en avril de la même année, l'inspecteur des écoles propose d'engager une troisième maîtresse, pour l'école du village. Il recommande aussi de rehausser les écoles no 2 et 3 jugées trop basses.

Il était question de religieuses pour l'école depuis quelques années. Dès 1900, en effet, les gens de Berthier désireux d'améliorer l'enseignement à l'é-

colle du village, commencèrent des démarches afin d'obtenir des religieuses. Les pourparlers ne portèrent leurs fruits qu'en 1905, sous le ministère de l'abbé Robert Lagueux, curé de la paroisse, qui dut pousser "un peu pas mal dans le dos" de certains membres récalcitrants de la commission scolaire. Ce M. Lagueux devint plus tard Mgr Lagueux et fut longtemps curé de la paroisse St-Roch, à Québec.

La révérende Mère St-Paul, alors supérieure provinciale des S.S.C.M. accepta la fondation et la confia à mère Ste-Blandine, une solide bretonne, très instruite, originaire de près Pont-Aven, la patrie de Botrel. Elle était secondée par les soeurs St-Léonard et Marie-Zélie. L'année suivante, Sr Marie de St-Pierre remplaçait Sr Marie-Zélie.

Le 28 août 1905, le temps vint pour les religieuses de prendre possession du très modeste couvent. Les paroissiens réservèrent aux arrivantes un chaleureux accueil. Humbles autant que dévouées, les soeurs gagnent très vite la sympathie générale. Chacun veut les voir et contribuer par quelque don au perfectionnement de leur installation assez rudimentaire.

Parmi les plus assidus et certainement la personne la plus généreuse, eu égard à ses faibles moyens, il faut mentionner Mlle Virginie Coulombe, qui reçut des religieuses le titre honorifique de Tante Virginie. Ses petits services durèrent tant que dura sa vie. Il

semble qu'aider les religieuses dans la mesure de son pouvoir, fut devenu sa seule joie et raison de vivre. Pourtant, un objet de première nécessité a été oublié. la supérieure, Sr Ste-Blandine, possède un goût très prononcé pour la régularité, et l'absence d'un réveil-matin la tient aux aguets et trouble son sommeil. M. le curé Lagueux, ayant eu connaissance de cette cause d'insomnie, apporta le remède: "Mes bonnes soeurs, dit-il, en apportant la précieuse mécanique, d'ordinaire on donne un réveil-matin pour réveiller les gens, moi j'apporte celui-ci pour endormir votre supérieure".

En 1911, Mère Ste-Blandine était toujours supérieure et le fut encore longtemps. Sr Marie de St-Pierre enseignait le cours moyen, et Sr St-Charles enseignait aux commençants. Durant plusieurs années, il n'y eut que trois religieuses. Le nombre des classes et le logement ne pouvaient en accommoder davantage. Le logement des religieuses n'était ni vaste ni magnifique.

La maison d'école, plus tard dignifiée du nom de couvent, et qui existe encore, mais a été vendue, transportée au sud de la route no 2 et convertie en résidence, n'était pas de généreuses proportions. Elle comprenait une cave assez élevée et deux étages. Celui du bas était divisé en deux classes séparées par un étroit corridor, pris en partie par l'escalier donnant

accès à l'étage supérieur. Cet étage était divisé en deux également: une classe à l'est, le cours modèle, où enseignait Mère Ste-Blandine, et à l'ouest le minuscule logement des soeurs, divisé en une cuisine-salle à diner, et un dortoir. Elles eurent besoin d'une forte dose d'abnégation, pour se contenter de si peu. Cependant ce fut tout leur logement jusqu'à la fin d'août 1914. Cette année-là, une nouvelle école fut érigée à l'ouest de l'ancienne et y attenant. C'était la villa des courants d'air. Elle contenait quatre grandes classes munies de belles fenêtres. Mais que c'était froid en hiver ! Le vent trouvait aisément le moyen de s'infiltrer par divers chemins cachés, surtout près des fenêtres, et malgré une fournaise, qui travaillait de son mieux, nous y grelottions souvent.

Cette nouvelle batisse permit d'agrandir le logement des religieuses: désormais, elles eurent la jouissance de toute l'ancienne maison, moins une salle en-bas, l'ancienne petite classe, réservée comme salle du conseil. En haut au nord-ouest, une petite chapelle fut installée par les soins et le travail personnel du curé C.C.Lévesque. Ensuite la messe fut célébrée là, une fois la semaine, et la Sainte Réserve conservée. C'est là que j'ai dit ma première basse messe, à Berthier.

En 1905, le salaire des religieuses et des autres institutrices fut fixé à \$125.00 par année. C'est

seulement en 1907, que le salaire de la supérieure, qui enseignait au cours modèle fut porté à \$150.00 par année, somme que gagnait Mlle Roy, avant l'arrivée des soeurs. Le 10 janvier 1907, il est résolu de reconstruire l'école no 2, au prix de \$1020.00 . La vieille maison d'école fut vendue pour \$10.00 au docteur Fortier, mais il doit laisser le solage et la cheminée. Cette ancienne école transportée à l'est de sa grand-maison, devint après quelques transformations, la nouvelle maison de son fermier. Elle existe encore.

Le 8 mars 1909, l'inspecteur Goulet ordonna la reconstruction de l'école d'en haut. Les commissaires s'en tinrent cependant à des réparations, qui furent effectuées par M. Wilfrid Brochu, au coût de \$520.00 Le 11 juillet 1911, le salaire du secrétaire-trésorier est porté à \$50.00 par année. En 1912, il commence à être question d'agrandir l'école du village. L'inspecteur Goulet insiste et écrit dans son rapport: L'école no 1 est trop petite, froide, mal éclairée et mal aérée. Tout cela était très réel. Le 10 février 1913, on décide de construire une aile de deux étages à l'école. Le salaire des soeurs et maitresses est fixé à \$150.00 chacune, par année. De plus une somme de \$25.00 est votée pour acheter des récompense pour les écoliers.

Le 6 novembre 1913, on décide de construire l'école durant les vacances d'été en 1914. Enfin, le 9 janvier 1914, le contrat pour la construction est ac-

cordé à M. Sigefroid Boucher, pour la somme de \$5645.00, y compris la fournaise à eau chaude et le plancher en ciment pour la fournaise. Les travaux de construction commencèrent le premier juin pour se terminer le 1 septembre 1914. Enfin en 1916, on engagea une quatrième religieuse pour l'école.

En ces temps là, les commissions scolaires avaient plus de pouvoirs que maintenant. Ici, le secrétaire-trésorier était le véritable chef de cette commission, qu'il conduisait un peu en dictateur. Il est vrai qu'il était le plus instruit du groupe, et chacun acceptait son opinion. Le temps de la fin des classes et leur réouverture étaient à la discrétion de la commission locale, pourvu que les classes ferment avant la fin de juin et ouvrent au début de septembre. Il semble que notre secrétaire d'alors était d'avis que les vacances étaient un mal nécessaire, qu'il importait de restreindre le plus possible. Une année que Mère Ste-Blandine lui demandait quel sera le jour de la fermeture des classes, il répondit par un cri du coeur: le 31 courant. Bien, le 31 juin, c'est une date rare...

Depuis le début, le conseil de l'instruction publique avait à son service un inspecteur d'écoles pour chaque district. Cet inspecteur venait une fois par année, non sans s'être annoncé longtemps à l'avance. Ici, il était reçu avec un tel tralala et de si grands signes de respect, que nous les enfants, nous étions

intimement convaincus que cet être supérieur se situait entre le commun des mortels et le Bon-Dieu, mais bien plus près de Dieu que du reste de l'humanité.

Cinquantenaire de l'arrivée des religieuses.

Le 10 juillet 1955, avaient lieu les fêtes du cinquantenaire de l'arrivée des religieuses à Berthier. La très révérende Mère Ste-Eugénie, supérieure générale, sa secrétaire et les soeurs originaires de la paroisse, ainsi que celles qui ont enseigné au couvent étaient présentes. La messe fut chantée par l'abbé Joseph Boutin, curé de Notre-Dame des Victoires à Québec, ancien élève. Mlle Graziella Mercier tenait l'orgue, tandis que le chant était assuré par les élèves du couvent.

Le sermon de circonstance fut donné par l'abbé Boutin, qui se montra particulièrement éloquent. Il rappela le souvenir de Mère Ste-Blandine, et en fit un touchant éloge, ainsi que des autres religieuses qui se sont dévouées à Berthier, que l'assistance en fut très impressionnée. Dans l'après-midi, il y eut une collation pour les anciens et anciennes élèves dans une salle du couvent, et le soir réunion à la salle paroissiale. M. le curé Jean-Bpt. Bélanger clôtura cette journée d'action de grâces par une courte allocution, pleine d'esprit, et l'assistance se dispersa sur une note de gaîté.

Construction de l'école centrale.

La villa des courants d'air disparut, sans laisser de regrets, après la construction du magnifique petit palais scolaire, qu'est l'école centrale.

Les démarches commencèrent en 1960. On vit tout d'abord que le terrain de l'école serait insuffisant, et on entreprit les démarches nécessaires pour l'agrandir. Au sud et à l'ouest, on acheta du terrain appartenant à M.Edmond Blais, pour la somme de \$1800.00 . Puis la propriété du voisin à l'est, fut achetée. Le propriétaire, M.Eugène Tanguay, vendit pour \$1,500.00 Il devait enlever le hangar, au sud de l'ancienne sortie de l'école, et livrer ce terrain; mais il pouvait occuper la maison sa vie durant. Il mourut cinq ou six ans après, et personne ne voulait acheter la maison, en vue de la démolir. Chacun était d'avis que les matériaux ne valaient pas le travail. On fit un encan tout de même, et un particulier proposa un prix de départ, plutôt pour rire que sérieusement: \$0.50. La maison lui resta, à ce prix. Il dut la démolir, mais à la fin il fut loin de regretter son marché: il s'y trouva beaucoup plus de matériaux que chacun avait estimé..

Le 29 mai, la soumission présentée par M.Charles Gourgues, de St-François fut acceptée. Il offrait de construire l'école centrale de 8 classes, avec résidence pour le personnel enseignant, pour la somme de \$140,000.00 . Les dépenses totales de cette école, une

fois terminée, se détaillent comme suit: Coût de la construction: \$ 140,000.00, achat de terrain: \$3,300.00, ameublement complet: \$15,500.00, surveillant des travaux: \$ 3,000.00, dépenses non prévues: \$5,000.00, frais d'impression et de vente d'obligations: \$ 6,700.00, grand total : \$173,500.00 .

Par une convention acceptée le 12 décembre 1961, l'entrepreneur s'engage à terminer les travaux pour le 15 août 1962, sinon il payera un forfait de \$100.00 pour chaque jour de retard. Au conseil tenu le 8 mai 1962, il est proposé de vendre aux enchères publiques l'école no I, qui devra être enlevée du terrain, et les écoles no 2 et 3, avec leurs terrains. Les ameublements seront vendus séparément. Les enchères sont fixées pour le 14 juillet 1962. Elles eurent lieu à la date dite et en voici les résultats: l'école du village fut achetée par M.Wilfrid Baron, au coût de \$1700.00 . Il transporta la maison des religieuses au sud du chemin no 2, et la transforma en une résidence, qu'il vendit. Il démolit la villa des courants d'air et vendit les matériaux. L'école d'en haut fut acquise par Georges Pelletier, fils de Joseph Pelletier et gendre de Michel Blais, pour la somme de \$1,000.00 Enfin l'école du bas de la paroisse fut achetée par M.Henri Miville-Deschênes, de Montmagny, pour la somme de \$2,025.00 .

Voici la liste des présidents de la commission scolaire, depuis l'origine, puis celle des secrétaires-trésoriers.

Présidents de la commission scolaire.

1 - Jacques Laverdière	1846-47
2 - Thomas Lemieux	1847-49
3 - Félix Fortier	1849-55
4 - Adolphe Giroux	1855-56
5 - Nazaire Blais	1856-64
6 - Etienne Mercier, jr.	1864-67
7 - Benjamin Roy	1867-68
8 - Honoré Buteau	1868-70
9 - P.S. Joncas	1870-72
10 - Nazaire Guillemette	1872-
11 - Joseph Boucher	1873-76
12 - Joseph Allard	1876-79
13 - Edouard Mercier	1879-80
14 - Grégoire Boutin	1880-
15 - Télesphore Corriveau	1880-81
16 - Nazaire Blais	1881-84
17 - Napoléon Bilodeau	1884-86
18 - John Talbot	1886-92
19 - Elisée Pelletier	1892-94
20 - Joseph Mercier	1894-97
21 - Alphonse Lemieux	1897-1901
22 - Joseph Lessard	1901-02
23 - Joseph Chrétien	1902-03
24 - Samuel Gaumont	1903-04
25 - John Gagné	1904-08
26 - Alfred Dumas	1908-10
27 - Urbain Roy	1910-11
28 - Joseph Mercier	1911-16
29 - Eugène Mercier	1916-17
30 - Anselme Gagné	1917-19
31 - Aristide Guillemette	1919-20
32 - François Guillemette	1920-22
33 - Emile Galibois	1922-24
34 - Joseph Mercier	1924-25
35 - Joseph Blais	1925-32
36 - Adolphe Boucher	1932-

Secrétaires de la commission scolaire.

1.- Victor Mignault	1846-48
2 - N. Faribault	1848-
3 - J.-Olivier Carbonneau	1848- (Temporaire)
4 - J.-David Blouin	1849-58
5 - André-Léonard Bélanger	1858-81
6 - Georges Roy	1881-04
7 - Amable Mercier	1904-27
8 - Ludger Roy	1927-60
9 - Oscar Guillemette	1960-

Chapitre IV

HISTOIRE MUNICIPALE ET RELIGIEUSE

Institutions municipales du Québec

(Citation de J.-C. Bonenfant). "Depuis les débuts, jusqu'à l'union des deux Canadas, les paroisses rurales étaient dirigées au civil par le capitaine de milice, seul durant tout le régime français; plus tard assisté d'un juge de paix. Ces deux officiers n'étaient pas élus, mais nommés par le gouvernement.

En 1839, lord Durham, dans son rapport à Londres sur la situation canadienne, déplore l'absence d'institutions municipales. Il prétendait que les habitants du pays, qui connaissaient depuis 1791, le régime parlementaire, avaient été ainsi initiés au gouvernement populaire par le mauvais bout. Il est certain que les institutions municipales facilitent la décentralisation du pouvoir et permettent au peuple de s'habituer aux exigences de la démocratie".

"En 1841, une ordonnance du gouverneur Sydenham organisait une administration de districts, avec des sous-ordres élus dans chaque paroisse ou canton, le chef de district étant nommé par le gouverneur. Cette ordonnance mettait toute l'administration locale dans

les mains du gouverneur, à son entière discrétion, tant pour les nominations principales que pour l'acceptation des résolutions passées, qui avaient force de loi ou non selon la volonté du gouverneur. Ces dispositions provoquèrent une grande opposition, et en fin de compte, rien n'en résulta.

"Par une loi adoptée par la Législature siégeant à Montréal, en 1845, une charte municipale fut instituée, qui créait dans chaque paroisse ou canton, un conseil élu par les contribuables, et composé de sept membres, qui devaient se choisir en leur sein un président, avec le titre de maire. Cette loi établissait le régime municipal tel que, dans ses grandes lignes, nous le voyons fonctionner de nos jours, avec quelques modifications de détail. M. Morin en avait tracé les grandes lignes, à la session précédente. Ce fut Denis-Benjamin Papineau qui eut l'honneur de présenter et de faire adopter cette loi " (Chapais, vol. V, page 199).

Entre la sanction de la loi Papineau et son application, il y eut un délai de presque dix ans, rempli par divers essais qui ne fonctionnèrent pas. C'était le fait de certains hauts fonctionnaires, qui s'obstinaient à vouloir créer de vastes municipalités de comté. Tout fut enfin réglé par l'acte des municipalités et des chemins du Bas-Canada adopté en 1855, et appliquant la loi municipale de Denis-Benjamin Papineau. Pour nos gens, ce fut un bienfait et le départ d'une ère de

progrès. Grâce à cette loi, les paroisses purent jouir d'une certaine autonomie, au civil; par les conseillers élus par eux, les paroissiens purent statuer sur une foule de questions d'intérêt local, dans les limites fixées par la loi.

Conseil municipal de Berthier

Cependant, dans l'intervalle de dix ans, il y eut des conseils municipaux nommés par le gouverneur et non élus, comme ils le furent à partir de 1855. Le 3 novembre 1845, une proclamation du gouverneur Metcalfe nommait d'autorité les membres du premier conseil municipal à siéger à Berthier. Les membres nommés furent: David Blouin, David Roy (père de Benjamin Roy), François Guillemette, Jacques Laverdière, Olivier Carbonneau (père), Thomas Lemieux, François Blais.

Ils furent assermentés à St-François, le 1er décembre 1845, par le notaire J. Paré. Le 11 décembre suivant, les conseillers tinrent leur première séance et élirent Jacques Laverdière, maire. Ce Jacques Laverdière était cordonnier de son état.

Le premier secrétaire-trésorier fut Frédéric Bolduc, élu le 11 décembre 1845. Le 11 mai 1846, il fut remplacé par Victor Migneault, le maître d'école. Dans la suite le secrétaire de la municipalité fut ordinairement le même que celui de la commission scolaire. Il est donc inutile d'en donner la liste. Au

début, le salaire de cet officier fut de dix livres sterling, par an.

Une question, soulevée dès les premières séances du conseil municipal, fut celle de l'entretien des chemins et routes. Quand il fut question de la route menant à St-François et du ruisseau Camut qui la traverse et nécessite un bon pont, plusieurs furent d'avis que cette route et surtout ce pont devraient être entretenus par les gens de St-François. Après pas mal de discussions ici et avec le conseil de St-François, les gens de Berthier perdirent et restèrent avec le devoir d'entretenir le pont et la route jusqu'aux limites de la paroisse.

En juillet 1855, en application de l'acte des municipalités, les conseillers et le maire furent élus par les contribuables, pour la première fois. Jacques Laverdière avait certainement donné satisfaction, car il fut élu sans difficulté à la charge de maire. La même année on impose une taxe sur les chiens: 2 shillings par année, pour les chiens n'excédant pas deux pieds de long; 2 shillings et dix deniers pour les autres. Cette taxe tombe vite en désuétude. Au conseil tenu le 20 octobre 1855, plusieurs propriétaires vinrent se plaindre en disant que, par suite de la construction du chemin de fer sur les hauts de certaines terres de Berthier, quelques parties de leurs terres étaient inondées. Il est décidé de transmettre les plaintes et les rapports des inspecteurs au conseil de comté

de Montmagny. Ce qui forme actuellement les comtés provinciaux de l'Islet, Montmagny et Bellechasse formait depuis 1791 jusqu'à 1838, le comté de Devon. En 1838, le comté de Devon disparut de la carte et fut remplacé par les comtés de l'Islet et de Bellechasse. Enfin sous l'Union, en 1853, le comté de Montmagny fut formé d'une partie de l'Islet: Cap St-Ignace, et d'une partie de Bellechasse: St-Thomas et Berthier, avec les territoires au sud de ces paroisses, jusqu'à la frontière américaine.

Liste des maires de Berthier.

1. Jacques Laverdière 1845-1855. Nommé par le gouverneur Metcalfe.

Maires élus

1. Jacques Laverdière	1855-58
2. Jean-Bpt. Beaudoin	1858-60
3. Jacques Olivier Carbonneau	1860-62
4. Jean-Bpt. Tremblay	1862-64
5. Jacques-Olivier Carbonneau	1864-68
6. Antoine Joncas (suppléant)	1868-
7. Félix Fortin	1868-70
8. Benjamin Roy	1870-72
9. Olivier Carbonneau, fils	1872-99
10. Edmond Blais	1899-00
11. Urbain Roy (suppléant)	1900-
12. Alphonse Lemieux	1900-10
13. Onésiphore Boucher	1910-12
14. Alfred Roy	1912-15
15. Alfred Dumas	1915-18
16. Alfred Roy	1918-19
17. Urbain Roy	1919-25
18. Cléophas Guillemette	1925-27
19. Edmond Mercier	1927-37

20. Joseph-N. Blais	1937-45
21. Jean-Bpt. Talbot	1945-55
22. Ovila Boucher	1955-61
23. Delphis Guillemette	1961-69
24. André Lévesque	1969-

Ces précisions sur la commission scolaire et la commission municipale ont été trouvées dans les livres de ces deux commissions mis à ma disposition, grâce à la courtoisie du secrétaire trésorier, M. Oscar Guillemette.

Histoire religieuse.

Maintenant que nous avons étudié le développement des écoles et de la municipalité de Berthier, revenons à l'histoire de la paroisse de l'Assomption de Berthier. Pour m'aider dans ce travail, je me suis servi des registres des délibérations et des comptes de la fabrique. Malheureusement, les registres subsistants ne remontent qu'à l'année 1838. Ils commencent avec l'administration de M. Joseph-Etienne Cécil, qui fut curé de Berthier de 1838 à 1840. Il a dû y avoir des registres antérieurs à cette date, s'ils existent encore, ils ne se trouvent plus aux archives de la paroisse. Donc, en feuilletant ces registres, nous apprenons qu'en 1839, le marguillier en charge était Michel Blais.

Pour l'année, la recette de la fabrique fut de 82 livres 19 shillings et dix deniers et demi. Les

dépenses furent: 47 livres et un denier. Les principales dépenses furent: salaire du bedeau: sept livres et dix shillings, salaire des laveuses: cinq livres, pour l'école: six livres 17 shillings et 6 deniers, clôture de la terre de l'église: 6 livres, 6 shillings et 6 deniers. Le surplus accumulé dans le coffre-fort est de 119 livres 6 shillings et 6 deniers. Comme on le voit, le salaire du bedeau n'est pas excessif. Cependant il profitait de certains à-côtés, qui lui aidaient à vivre: une quête, surtout en nature, faite à la suite de la visite pastorale du curé. Il était le fermier de la terre de l'église, et il recevait quelques petits casuels à l'occasion des services, des mariages et des baptêmes. En revanche, il était tenu de creuser les fosses gratuitement. Personne ne pouvait s'enrichir à ce métier de bedeau. Par les comptes de 1841, on voit que le casuel de la fabrique, à l'occasion des services et sépultures s'étend de 5 shillings 10 deniers à une livre et 19 shillings, suivant les classes.

A une assemblée tenue le 10 avril 1842, il est décidé par la fabrique, que des commissaires remplaceront les syndics, pour gérer les écoles. En fait il n'y en avait qu'une seule. Une somme n'excédant pas 9 livres, tirée des revenus de la paroisse, sera chaque année attribuée aux maîtres d'école, pourvu toujours qu'ils ne soient pas plus de trois, pour toute la paroisse. Le curé signataire de cette résolution est l'abbé Paul Pouliot.

La même année, les dépenses extraordinaires suivantes sont approuvées: pour l'achat d'un ornement violet: 9 livres 12 shillings et 8 deniers, pour une robe de bedeau: 3 livres 15 shillings et 4 deniers, pour un nouveau tabernacle: 50 livres.

En 1843, un nouveau curé est nommé: M. Joseph Bonenfant. Ce prêtre demeurera en fonction à Berthier durant 36 ans. Sous son ministère, de grands changements matériels auront lieu. En 1844, un chemin de croix est acheté pour l'église et on effectue quelques réparations au presbytère. L'année suivante, on dépense 80 livres pour l'achat d'ornements jugés nécessaires et on refait la cheminée du presbytère au coût de 14 livres. En 1846, la fabrique cède à la nouvelle commission scolaire l'école instituée par le gouvernement. Au cours d'une réunion des marguilliers, il est résolu que la maison d'école appartenant à la fabrique, ainsi que ses dépendances, passe dès maintenant sous le contrôle de la commission scolaire et cela pendant la durée de l'acte d'éducation seulement, à la charge d'entretenir la dite maison en bon ordre, et d'y faire les améliorations jugées nécessaires, sans que la fabrique soit tenue à aucune part des déboursés. M. le curé de la paroisse aura de droit le privilège de connaître la moralité du maître ou maîtresse de la dite école. Cette résolution est signée par J.-Bpt. Guillemette, Etienne Mercier et Hubert Fraser, marguilliers.

En 1848, on achète un poêle avec tuyaux, pour chauffer l'église, au coût de 16 livres et 15 shillings. Depuis quelques années, l'église était un peu chauffée, à l'aide de réchauds ouverts, espèce de braseros où se consumaient des tisons, avec les inconvénients qu'on devine sans peine. Auparavant l'église n'était pas chauffée du tout et en hiver cela devait être fort désagréable. Maintenant, avec l'installation d'un poêle, les fidèles ne souffriront plus du froid, au moins ceux qui seront assez rapprochés de ce meuble. Le bois de chauffage coûte 10 shillings la corde. (un shilling valait 25 cents de notre monnaie.)

En 1849, on achète un ciboire au prix de sept livres sterling. Dans une assemblée, tenue en mars 1852, il est décidé de demander à l'évêque la permission de vendre la salle publique pour aménager la partie sud de la cave du presbytère en nouvelle salle publique. La permission fut accordée, et M. Mercier, le grand-père d'Adalbert, achète la bâtisse et la transforme en résidence. Elle existe toujours, c'est la maison d'habitation de M.Tanguay.

Nouvelle église.

Vers les années 1850-53, il fut procédé à la rectification du chemin du roi. A cette date, ce chemin longeait le rivage. En effet, dans les premières concessions de terres, une largeur de 24 pieds fut ré-

servée pour le chemin, le long du rivage, au dessus du plus haut point atteint par la mer haute. Avec le temps, plusieurs inconvénients s'étaient révélés, en conséquence de cette disposition. En premier lieu, le chemin était trop sinueux, épousant toutes les irrégularités du littoral. De plus en divers endroits, particulièrement dans le haut de la paroisse, les éboulis de la rive obligeaient souvent à déplacer le chemin. Il fut donc décidé de le redresser en prenant une ligne aussi directe que possible entre le plus profond des deux anses en bas et en haut de la paroisse, c'est-à-dire de la terre actuellement possédée par M. Alcide Blais, où la route longe le rivage, au ruisseau de l'anse d'en bas, près de son embouchure au fleuve. De la terre de M. Blais, en allant vers l'ouest, le chemin fut tracé presque en ligne droite pour rejoindre, près de la maison de M. Gabriel Roy, le chemin qui va du rang du bord de l'eau au rang du rocher, à St-Vallier. En ce lieu, le chemin tournait à angle droit, ce qui fut jugé sans inconvénient, car en ce temps personne ne songeait aux automobiles. Par suite de cette rectification, l'église et les quelques maisons des alentours se trouvaient à plus d'un demi mille du nouveau chemin. Une route les reliait au nouveau chemin, mais cela ne donnait guère satisfaction aux paroissiens.

D'autre part, par suite de l'augmentation considérable de la population, la vieille église était devenue réellement trop petite. Aussi bien, à une assemblée de paroisse, le 13 mai 1855, il fut décidé de demander

la permission de construire une nouvelle église avec sacristie et presbytère. Une pétition en ce sens fut adressée à Mgr l'administrateur du diocèse, qui donna l'autorisation demandée. La fabrique possédait un site excellent, sur la terre d'un arpent de large donnée par le premier seigneur, Alexandre Berthier. Pour la construction, les paroissiens s'engageaient à fournir volontairement les matériaux nécessaires et à donner 10 shillings par année, pour chaque arpent de terre de front, et cela pendant dix ans, à condition que le paiement de cette somme commence dès que la sacristie sera terminée à l'intérieur comme à l'extérieur. Le 2 juillet de la même année, des syndics furent choisis pour gérer les travaux. Les syndics élus furent: M. Bonenfant, curé, MM. Charles Bouffard, Benjamin Roy, Jacques Mercier et Pascal Bilodeau.

La construction fut commencée immédiatement et ce fut le curé lui-même qui dirigea les travaux, en suivant un plan établi probablement par un architecte, qui n'est pas connu. Tout ce que l'on dit, est que le plan de l'église a coûté 3 livres sterling, soit 15 piastres. L'assemblée des paroissiens avait approuvé ce plan. Le 20 juillet 1856, il est décidé de placer les deux portes latérales non plus sur les côtés comme dans l'ancienne église, mais dans le portail, ce qui fait gagner six bancs. Il y eut des opposants à cette décision, mais la grande majorité des paroissiens ap-

prouva la décision.

Le 5 décembre 1858, il est décidé que la voûte de l'église sera faite en plâtre, d'après la décision et le goût de Messieurs les syndics; que le presbytère sera construit en bois, aux dimensions de 40 pieds par 32. La paroisse n'a pas les moyens de construire un presbytère de 62 pieds de long, comme porte le permis déjà obtenu de Mgr l'archevêque. Le 5 juin 1859, le temps est venu de terminer l'intérieur de l'église, et en conséquence, la fabrique emprunte la somme de 500 livres. La fabrique s'engage à payer les intérêts et à remettre le capital à même ses revenus ordinaires. Le 23 octobre 1859, les paroissiens consentent à vendre l'emplacement de l'ancienne église, avec le presbytère et la grange, au sieur Louis-Pierre Turgeon, moyennant la somme de \$750.00 et cela à condition que la fabrique puisse enlever tous les bois de l'ancienne église, ne laissant que les murs extérieurs qui devront être démolis par l'acquéreur. La paroisse aura un délai de cinq ans pour enlever les restes des défunts du cimetière et de dessous l'église.

Le 21 novembre 1859, une décision est prise au sujet des futurs enterrements en dessous de la nouvelle église. Le prix des fosses sera de six louis et 5 shillings pour les grandes personnes, et la moitié pour les enfants qui n'ont pas encore fait leur première communion. Pour les étrangers à la paroisse,

c'est-à-dire pour ceux qui n'habitent plus la paroisse depuis un an ou plus, ce sera le double.

Notes de M. le curé Bonenfant.

Les travaux de la nouvelle église de Berthier ont été commencés en mai 1855. Les travaux de maçonnerie ont été terminés en novembre 1858, et le comble a été posé durant le même mois. Elle fut couverte en planches et bardeaux. Le clocher fut érigé et terminé en 1859. L'intérieur de l'église a été entrepris par M. Joseph Morin, de St-Raphaël, pour la somme de 800 louis. L'église fut bénite par l'abbé Joseph Bonenfant, curé de Berthier, le 11 octobre 1859, et la première messe y fut célébrée par lui, le 20 novembre 1859. L'église a été construite par contributions volontaires, sans aucune formalité légale, sans aucune chicane, sans aucune mésintelligence. Le curé conduisit toutes les opérations et dirigea les travaux au milieu de ses paroissiens, unis de coeur et de bonne volonté. Jamais église ne sera bâtie avec plus de paix, d'union et d'accord. Dieu a béni nos travaux, car pas un seul accident n'est arrivé pendant la construction.

Le nouveau presbytère a été commencé en juillet 1859, par contributions volontaires, et sera terminé en 1860. Accord parfait, bonne intelligence entre tous les paroissiens pour l'érection de cette bâtisse. Pour le financement de ce travail, en plus des matériaux apportés volontairement, les cultivateurs s'engagent à

donner annuellement dix shillings par arpent de terre de front, et cela pendant dix ans. Le nombre des cultivateurs est de 65. La longueur de la paroisse est de 180 arpents de front, dont 12 arpents de Caseault. Les non cultivateurs ont aussi contribué selon leurs moyens. Le coût de l'église et de la sacristie, pour l'extérieur, se monte à 480 louis, à part les matériaux apportés volontairement. L'intérieur a coûté 812 louis. Le presbytère a été entrepris pour 200 louis. Les paroissiens fournirent les bois de charpente, les planches pour la couverture, les planchers et les lambris. Le reste fut aux frais de l'entrepreneur, Edmond Carbonneau. Le maçon de la nouvelle église fut Michel Gagné dit Bellavance. Les fenêtres et les portes ont coûté 105 louis. La couverture en planches et bardeaux, le clocher, les planchers de l'église, du jubé et de la sacristie ont coûté 215 louis. La longueur extérieure de l'église est de 120 pieds, sa largeur de 50. La hauteur des murs est de 28 pieds. La cloche pèse 264 livres. Signé: Joseph Bonenfant, curé.

Cette église est érigée au nord du chemin, laissant assez d'espace au sud pour placer les voitures durant les offices. Des poteaux avec barres furent disposés pour attacher les chevaux. Ces barres firent la joie de plusieurs générations d'enfants, lorsqu'ils "marchaient au catéchisme", comme on disait. Ils furent des instruments de bien des tours d'adresse, qui se

terminaient souvent dans la poussière. Maintenant depuis la disparition des voitures hippomobiles, c'est le terrain de stationnement. Le nouveau presbytère fut placé à une quinzaine de pieds au sud du chemin, en face de la sacristie.

La première messe dans la nouvelle église fut célébrée le 20 novembre 1859. Cependant pour quelque temps encore, le curé habita l'ancien presbytère, et pendant ce temps, il y eut encore des fonctions accomplies à l'ancienne église. Les derniers baptêmes célébrés dans l'ancienne église furent ceux de: Marie-Amélie Buteau, fille de Honoré Buteau, baptisée le 17 octobre 1859, Marie-Sophie Le Monnier, fille de François Le Monnier, baptisée le 23 octobre 1859, Marie-Rosanne Mercier, fille de Thomas Mercier, née et baptisée le 24 novembre, Paul-Eugène Roy, fils de Benjamin Roy, baptisé le 28 novembre 1859, Georges-Ernest Blais, fils de Ferdinand Blais, baptisé le 29 novembre 1859. Dernier mariage: Charles Bouffard et Caroline Lemieux, le 8 novembre 1859.

Premiers baptêmes célébrés dans la nouvelle église: Joseph-Olivier Bilodeau, fils de Jean-Bpt. Bilodeau, baptisé le 12 décembre 1859, Michel Laflamme, né le 15 décembre 1859. Premier mariage, le 30 janvier 1860: Louis-Honoré Prudhomme dit Tanguay et Philomène Larrivée dit Maurice. Premier enterrement: Jean-Baptiste Carbonneau inhumé le 21 mars 1860.

Le 13 janvier 1861, le sieur Jean Isaï Pruneau est nommé constable, au salaire de 5 louis par année. Son devoir est d'empêcher tout désordre en dehors et en dedans de l'église. Il semble qu'il fut le premier à occuper une telle fonction à Berthier.

Le 22 mai 1864, les marguilliers présentent une requête à l'archevêque et au juge du comté de Montmagny, M. Félix-Odilon Gauthier, à l'effet d'être autorisés à exhumer les corps ensevelis dans l'ancien cimetière et sous l'ancienne église, et de les inhumer dans le nouveau cimetière situé au nord de l'église, ou sous l'église neuve, pour ceux qui reposent sous l'ancienne église. Le travail sera fait par corvée. La permission accordée, le travail fut rapidement exécuté.

Compte rendu des syndics.

Le 29 mai 1864, le travail étant complètement terminé, les syndics: MM. Bonenfant, Pascal Bilodeau, Charles Bouffard et Benjamin Roy rendent leurs comptes devant l'assemblée des paroissiens, pour la construction de la nouvelle église et de ses dépendances. Voici ce compte rendu: Recettes: 1-Souscription des paroissiens: 566 louis, soit \$2,730.00; 2-Une quête faite à St-François et à St-Pierre: 28 livres 10 shillings, soit \$142.00, 3-Dons reçus à la bénédiction de la première pierre: 62 louis 10 shillings, soit \$312.00; 4-Dons de personnes charitables: 42 louis 7 shillings, soit \$211.40, 5-Emprunté de Béloni Paré, de St-Fran-

çois: 125 livres, soit \$625.00, 6-~~Emprunté~~ de Narcisse Guillemette: 75 livres, soit \$375.00; 7-Vente du terrain de l'ancienne église: 150 livres, soit \$750.00
 Total: 1049 livres et 7 shillings, soit \$5,246.40 .
 Dépenses: 1-Pour le plan de l'église: 3 livres, 2-Pour bois: 5 livres et 19 shillings, 3-Pierre de taille, à Pierre Garneau, Deschambault: 103 livres, 4-Ouvrage de fer, à Guillaume Langlois: 8 livres et 14 shillings; 5-Maçonnerie, à Michel Gagné dit Belavance: 45 livres, 6-Peinture, huile et clous: 15 livres, 18 shillings, 8 $\frac{1}{2}$ deniers, 7-Fenêtres, portes, clocher et couverture: 421 livres 15 shillings et 1 denier, 8-Divers: 167 livres, 14 shillings et 8 deniers. Main d'oeuvre pour maçonnerie: 535 livres et 7 shillings. Total: 1296 livres, 7 shillings, 5 $\frac{1}{2}$ deniers, soit \$6,480.51
 La dépense étant de 1296 livres 7 shillings et 5 $\frac{1}{2}$ deniers, et la recette de 1049 livres et 7 shillings, la différence sera de 247 livres et 5 $\frac{1}{2}$ deniers, que doivent encore les paroissiens. Signature des témoins: J.-Olivier Carbonneau, Thomas Lemieux, Augustin Mercier, Joseph Bonenfant, curé.

Vieilles statues.

Quand la vieille église fut désaffectée, pour être démolie, les quelques statues de bois sculptées, qui l'ornaient, furent dispersées. C'était le temps où les statues de plâtre colorié commençaient à envahir les sanctuaires. Ce fut un malheur, parce que, malgré

leurs imperfections, ces vieilles statues étaient des souvenirs à garder. Dans mon enfance, j'ai vu deux de ces statues. Elles avaient perdu presque toute apparence de sculpture et servaient de bornes à une entrée de terrain. M. l'abbé Douville a récupéré une des petites statues de l'ancienne église et l'a fait restaurer. Cette statue représente Notre-Dame portant l'enfant Jésus sur les genoux. Elle ornait l'autel principal de l'ancienne église. Maintenant elle se trouve à la chapelle actuelle de la grève. Du vieux cimetière, il subsiste le mur nord, près de la chapelle.

Le vieux presbytère.

Le vieux presbytère, grande maison aux murs de maçonnerie massive, fut vendu avec le terrain à M. Louis-Pierre Turgeon, pour la somme de \$750.00 Quand le cimetière eut été relevé, ce monsieur s'empressa de planter des pommes de terre sur ce site. On m'a dit que la première récolte fut magnifique. Plus tard, la propriété passa à la famille Angers, puis à la famille Taché, qui y venait passer une partie de l'été, dans ma jeunesse. Mes frères et moi, nous leur vendions des framboises, en saison. De la famille Taché, il fut acquis par le chanoine Miville, fondateur de l'école apostolique Notre-Dame, pour en faire une maison de vacances pour ses collaborateurs et ses élèves. Quelques-uns de ces élèves, orphelins, y passaient les vacances entières; les autres, de beaucoup plus nombreux, passaient leurs vacances en famille, et ne venaient à la maison de Ber-

thier que pour une courte période. Parmi ces élèves, il faut noter le futur Mgr Alphonse-Marie Parent, recteur de l'Université Laval, qui venait souvent à cette maison.

Chapelle de la grève.

L'abbé Douville, successeur du chanoine Miville, et futur évêque de St-Hyacinthe, décida de construire une chapelle commémorative, sur le site de l'église primitive. Il visita les personnes survivantes baptisées dans l'ancienne église, et en reçut quelques contributions, certaines assez considérables, relativement. Avec ces dons et d'autres aussi, le travail de ses élèves aidés de quelques ouvriers, il bâtit une chapelle très belle. Pour les murs, il utilisa les pierres de l'ancienne église, qui étaient entassées dans un coin de la propriété. Cette chapelle est une copie assez exacte, bien qu'en plus petit, de l'ancienne église. Il existait une peinture d'environ un pied par 8 pouces, représentant cette ancienne église, bâtie en 1719, par l'abbé Plante. J'ai vu cette peinture maintes fois, sur le mur nord du bureau de la fabrique, au presbytère. Je ne sais ce qu'elle est devenue. La chapelle de la grève dite de Notre-Dame de Liesse, fut consacrée.

Le navire St-Joseph

Le navire St-Joseph fut construit en 1872 par

M. Alfred Tremblay, menuisier. La même année, quatre marins de la paroisse résolurent de l'acheter et de l'offrir à l'église paroissiale en ex-voto, pour être suspendu dans la nef. Ces quatre marins étaient: le capitaine Jean-Bpt. Mercier, le capitaine Narcisse Blais, le capitaine Edouard Mercier et le capitaine Nazaire Blais. Comme le petit navire n'était pas gréé du tout, lorsqu'ils l'achetèrent, ce furent MM. Thomas Godbout et Ferdinand Bilodeau, qui furent chargés de ce travail. Le gréement terminé, on installa le navire dans l'église en 1873. Lors de la réparation de l'église, en 1910, les ouvriers furent obligés de l'enlever pour réparer la voute de la nef. Remisé dans le haut de la sacristie, il y demeura durant 19 ans complètement négligé, excepté par les enfants de chœur et les rats. Les cordages et même les mats y subirent beaucoup de dommages.

En 1929, M. Omer Fortin, curé de la paroisse et fils de marin lui-même, décida de le réinstaller à sa place, après avoir fait effectuer les réparations nécessaires. Ce fut le capitaine Charles Lavallée, assisté de M. Eugène Bilodeau, qui voulut bien se charger de ce travail délicat demandant beaucoup de connaissance des vaisseaux à voile. Ce capitaine alors âgé de 81 ans, avait passé une partie de sa vie à naviguer sur des navires semblables à ce petit vaisseau dédié à St-Joseph. Le 7 mars 1929, le petit navire reprit sa place et vogua de nouveau au-dessus des pa-

roissiens, à leur grande satisfaction.

A l'occasion des travaux de peinture faits à l'intérieur de l'église, en 1964, le navire fut descendu, réparé et repeint par M.Armand Bilodeau, puis remis à sa place le 25 août. Le 12 décembre 1952, le marguillier en charge, M.Joseph Lessard, fit installer la lumière électrique dans ce navire. Le coût du travail et de l'installation fut défrayé par M.Freddy Boucher. C'est l'électricien Roger Proulx qui accomplit le travail. Il fut aidé, pour descendre le dit navire et le remettre en son lieu, par MM. Joseph Lessard, Jules Morency, sacristain, et Albert Roy.

Les comptes de la fabrique

En 1875, le capital de \$400.00, prêté par J.-Bpt. Talbot, lui est remis. D'autre part, le capitaine Narcisse Blais acquiert la créance de Georges Roy, et reste ainsi le seul créancier de la fabrique, pour la somme de \$2,550.00 à 6% d'intérêt annuel. En 1872, le compte en livres sterling cède la place au compte en piastres. Le salaire du bedeau, Louis Fortier, était de \$32.00 par année, plus les avantages ordinaires. La dette de la fabrique était de \$2950.00 à 6% d'intérêt. Les créanciers sont: Jean-Bpt. Talbot :\$400.00, Georges Roy: \$1100.00, Narcisse Blais: \$1450.00

Le 2 décembre 1876, on engage Elzéar Pelletier comme beadeau, au salaire de \$30.00 par année, plus le casuel ordinaire. En 1879, M.Bonenfant, curé depuis 36

ans, donne sa démission et est remplacé par l'abbé Charles Bacon. La même année, le bedeau reçoit une augmentation de salaire considérable: il gagne maintenant \$84.00 par année, plus les avantages usuels. En 1880, la quête du dimanche donne \$37.63 pour l'année. Celle de l'Enfant-Jésus, faite à l'occasion de la visite paroissiale, donne \$140.00 . On fait poser un paratonnerre à l'église. En 1881, Romain Corriveau étant marguillier en charge, les paroissiens souscrivent la somme de \$110.00 pour acheter le tableau de Notre-Dame de l'Assomption, qui fut placé en arrière de l'autel principal. On décide aussi d'installer au jubé un petit orgue ou harmonium. Le constable est Charles Langlois. Il reçoit un salaire de \$12.00 par an.

En 1882, le 28 avril, les marguilliers décident d'entreprendre les démarches nécessaires pour faire admettre la paroisse à l'Assurance mutuelle des Fabriques. M. Benjamin Roy est chargé d'agir comme expert, pour estimer la valeur de l'église et des autres bâtisses de la fabrique conjointement avec M. le curé Mailley, nommé expert par le bureau de l'Assurance des Fabriques. On estime que l'église vaut \$10,000.00, la sacristie \$2,000.00 et le presbytère \$3,000.00 . Dans une assemblée tenue le 7 mai 1882, il est résolu d'assurer l'église pour \$7,000.00, la sacristie pour \$1,000. et le presbytère pour \$2,000.00 . La même année, une sous cription rapporte \$165.00 pour l'achat d'un petit orgue. Cette même année, le vin de messe est payé \$2.00

le gallon et les honoraires de messes basses sont de \$0.25.

Décès de M. Bonenfant, ancien curé.

Comme on s'en souvient, M. Bonenfant, après 36 ans de ministère comme curé de Berthier, donna sa démission en 1879. C'est le prêtre qui fut le plus longtemps curé de notre paroisse. Malgré sa sévérité, il était non seulement respecté, mais aimé et très estimé. Il s'était même acquis une réputation de thaumaturge, tant il inspirait confiance aux malades et relevait leur moral. Il était dit avoir obtenu plusieurs guérisons par ses prières

C'est M. Bonenfant qui, n'épargnant ni son temps ni sa fatigue, avait présidé à la construction de la nouvelle église, surveillant les travaux et y prenant part. S'étant retiré du ministère, il alla vivre dans une propriété qu'il avait acquise à l'ouest du village. Il habitait dans la maison située immédiatement à l'ouest de celle du capitaine Floriant Corriveau. Cette maison n'a pas changé d'apparence depuis ce temps. C'est là, que le Maître est venu chercher ce bon et fidèle serviteur, le 3 septembre 1882.

Voici l'acte de sa sépulture présidée par Mgr l'archevêque de Québec, Mgr Taschereau. Le 7 septembre 1882, nous soussigné archevêque de Québec, avons inhumé dans l'église de cette paroisse, du côté de l'épître, le corps de Joseph Bonenfant, ancien curé

de Berthier, décédé dans la paix du Seigneur, le 3 septembre dernier, âgé de 71 ans. Etaient présents: MM. Oliva, curé de St-François, Rainville, curé de St-Vallier, Rousseau, curé de St-Thomas, Beaubien, curé de St-Pierre, Mailley, curé de Berthier et un grand nombre d'autres prêtres du diocèse. Signé: Elzéar-Alexandre, archevêque de Québec.

Par son testament, M. Bonenfant fit don à la fabrique de la somme de \$1,200.00, à charge de deux messes par année. Le conseil de fabrique accepta ce don, et en témoignage de reconnaissance, renonça aux droits qui lui sont accordés par le tarif des sépultures. De plus, il fut décidé que l'église garderait ses ornements de deuil durant quinze jours.

Suite des comptes de la fabrique.

En 1883, le salaire du bedeau est fixé à \$100.00 par année, plus les avantages ordinaires. Le constable reçoit \$14.00. C'est cette année que furent élevés les autels latéraux dédiés l'un à St-Joseph, l'autre à Ste-Anne. Ils coûtèrent \$35.00 chacun. Puis une quête faite dans l'église, dans le but d'acheter un tableau de St-Joseph, donna \$130.00. La même année, il fut procédé à des réparations assez considérables à l'église et au presbytère. Les planchers furent refaits avec du meilleur bois. Voici le coût de ces travaux. Le maître menuisier fut payé \$1.50 par jour, son premier aide, \$1.20, son second aide, \$1.00. Le bois fut acheté au

prix suivant: Payé à M.Méthot, du Cap St-Ignace, marchand de bois: pour 1200 planches blanchies, \$120.00; pour 600 madriers, \$108.00; pour 200 planches de pin, \$40.00; pour 100 madriers de pin, \$36.00; payé à M. E.Bélanger, pour 200 planches de pin et de frêne, \$49.00 . Le transport du bois acheté au Cap St-Ignace coûta \$16.00 du quai du Cap à celui de Berthier.

En 1884, décès du curé, M.Mailley. Il ne fut pas inhumé dans la paroisse. Son successeur est l'abbé Maxime Hudon. La tribune de l'orgue est construite en 1885, au coût de \$98.00 . En 1887, l'organiste reçoit \$10.00 par année, avec un casuel pour messes de sépulture et mariage. Le souffleur de l'orgue reçoit \$4.00 et le constable est payé \$15.00 par an. En 1892, première visite de Mgr Bégin, coadjuteur du cardinal Taschereau.

Nouveau clocher

En 1897, M.Fernand Dupuis étant curé, le clocher est entièrement reconstruit et un carillon de trois cloches y est installé. C'était un haut et beau clocher, qui devait être renversé par le vent en 1954 durant l'administration de M.le curé J.-Bpt. Bélanger. Le 12 septembre, Mgr Bégin procéda à la bénédiction des nouvelles cloches. La première, du poids de 1139 livres et coûtant \$384.00 a été présentée par l'abbé Maxime Hudon, ancien curé de la paroisse. La seconde, du poids de 934 livres et coûtant \$289.00, a été présentée par

le capitaine Narcisse Blais. La troisième, d'une valeur de \$244.25, a été offerte par les représentants du comté au sénat, au parlement et à la législature provinciale.

Durant la même année, une fournaise fut installée, pour remplacer les poêles et chauffer l'église et la sacristie. Cette fournaise, une fois installée, a nécessité une dépense de \$1355.99 . Tous ces travaux n'ont pu se faire sans emprunter du capital. Et c'est ainsi qu'en 1900, la dette de la fabrique s'élève à \$4325.00 . Le chemin de croix de la sacristie fut érigé le 14 mai 1898. En 1900, les salaires payés par la fabrique sont les suivants: Bedeau: \$125.00 par année, plus certains petits casuels; organiste: \$15.00 plus quelques casuels; Souffleur de l'orgue: \$9.00; Sacristine: \$20.00; Constable: \$20.00 . En 1904, M. Robert Lagueux étant curé, on installe le chauffage par fournaise à eau chaude au presbytère, au coût de \$495.00 . En 1907, M. Philias Leclerc étant curé, le salaire du bedeau est élevé à \$150.00 par an, plus les avantages habituels. En 1908, les marguilliers décident de faire recouvrir le toit de l'église et de la sacristie en tole galvanisé, au cout de \$1001.46 et de construire un perron en ciment au coût de \$225.00 . A la suite de ces derniers travaux, la dette de la fabrique remonte à \$3435.00 . Lors de la visite pastorale, en 1909, Mgr Bégin archevêque de Québec, cons-

tate que des réparations s'imposent tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'église, d'après le rapport de l'architecte Ouellet. Il fait remarquer qu'il est opportun de ne pas en différer l'exécution trop longtemps. D'après les comptes de la fabrique pour 1910, on constate que le bedeau, Edmond Boucher, reçoit \$150.00 par an et que l'organiste reçoit \$50.00.

Dans une assemblée de paroisse tenue le dimanche 30 janvier 1910, il est décidé de faire les réparations nécessaires à l'église. Le 17 avril suivant, on élit comme syndics chargés de présider aux réparations, les paroissiens suivants: Alphonse Lemieux, Joseph Lessard, Elzéar Boucher, remplacé le 5 juin par Eugène Mercier. En 1911, les travaux de réparations étant déjà assez avancés, on décide d'acheter de nouveaux bancs pour l'église. Les travaux finis, la dette de la fabrique s'élève à \$4,628.82. Le 8 juin 1913, visite pastorale de Mgr Paul-Eugène Roy, évêque auxiliaire de Québec. Il constate que depuis 1909, la fabrique a fait des dépenses extraordinaires pour environ \$2800.00. Il conseille aux marguilliers de décharger les syndics et d'assurer la tâche de retirer la répartition et de payer la dette. Il félicite les paroissiens pour la très heureuse restauration de leur église et pour l'ordre parfait qui règne dans les affaires de la fabrique. Le marguillier en charge est M. Joseph Bilodeau.

Le 8 février 1914, les syndics nommés pour ef-

fectuer les réparations, déposent le bilan final que voici. Recettes: Montant perçu de la répartition: \$3429.20; Intérêts sur dépôts en banque: \$78.03; Emprunts à 4%: \$10,050.00; Reçu de la fabrique: \$2,000.00 Reçu de diverses sources: \$680.00; Total: \$16,237.23 . Dépenses: Payé emprunt de John Talbot : \$1,000.00; payé à Paquet et Godbout, entrepreneurs : \$ 13,244.72; payé à l'architecte Talbot: \$673.95; payé intérêts échus: \$749.80. Total: \$15,668.47 . Argent à recouvrer de la répartition : \$6577.68; emprunts à payer : \$9,050.00; montant total de la répartition : \$10,000.88; montant à recouvrer annuellement: \$1,000.68 . Il appert donc que la dépense totale pour les réparations s'est élevée à \$15,668.47 . Les travaux sont terminés depuis plus d'un an. Les comptes furent approuvés et les syndics remerciés et déchargés de toute responsabilité.

Autres événements

Durant ce temps, il y eut certains événements dignes de mention. En 1910, il y eut une cérémonie mémorable, en l'église paroissiale, qui m'a laissé une profonde impression, malgré ma jeunesse. Ce fut la première messe célébrée par l'abbé Ariste Blais. Ce prêtre nouvellement ordonné était le fils du capitaine Joseph Blais et frère puiné du père Albert Blais des pères de Ste-Croix et de l'abbé Philippe, professeur au séminaire de Québec. Le sermon fut prononcé par Mgr Louis-

Adolphe Paquet. J'ai lu ce sermon publié dans ses oeuvres. Ma mère, dont le désir le plus grand et l'objet de bien des prières était d'avoir un fils prêtre, m'avait amené à la cérémonie, malgré mon jeune âge.

L'abbé Maxime Hudon fut curé de Berthier de 1884 à 1896, année où il donna sa démission pour raisons de santé. Il fut remplacé par l'abbé Fernand Dupuis, qui devait devenir curé de Plessisville et être élevé à la prélature. M. Hudon se retira dans une maison, qu'il avait acquise tout près de l'église. C'est là qu'il vécut durant 16 ans. Sa soeur prenait soin de son ménage. Tant qu'il le put, il rendit à ses successeurs tous les services en son pouvoir. Il menait une vie digne et retirée, ne sortant guère que pour prier dans son jardin ou aller à l'église. Sa santé, toujours chancelante, se détériora au cours de l'année 1914, et le 6 octobre, il remit son âme entre les mains du Maître, qu'il avait servi avec grand dévouement. Il était âgé de 72 ans et 9 mois. Il fut inhumé au milieu du cimetière, là où s'élève la grande croix, et où se trouve le lot réservé à la sépulture des prêtres.

En 1916, la quête du dimanche rapporte pour l'année, la somme de \$34.50. La quête de l'Enfant Jésus faite à l'occasion de la visite pastorale donne \$80.30. Le salaire du bedeau est de \$200.00 par année, plus les casuels habituels. La dette de la fabrique

est de \$10,250.00 . En 1917, au cours de la visite pastorale, Mgr P.-E. Roy recommande à la fabrique de faire l'acquisition d'un coffre-fort. La fabrique de Berthier possède en effet des registres datant de 1710, et d'autres pièces qu'il serait malheureux de perdre. Il constate aussi que la rente des bancs ne rapporte pas suffisamment. 1911: Dans les comptes de la fabrique, il est mentionné que depuis le début des réparations à l'église, Mgr Paul-Eugène Roy a donné pour aider l'église, la somme de \$100.00 annuellement. La même année, le bedeau voit son salaire passer à \$240.00 par année, tandis que l'organiste reçoit \$60.00

Deuxième centenaire de la première
église en pierre.

Le 17 août 1919, il y eut une belle journée de célébrations. M. le curé Charles-Clément Lévesque convie les paroissiens à venir célébrer le second centenaire de l'érection de la première église en pierre à Berthier, église qui fut bâtie par les soins de l'abbé Charles Plante, alors desservant de la paroisse. Elle remplaçait une chapelle de bois bâtie en 1679. Les fêtes débutèrent par une messe pontificale célébrée par Mgr Roy, archevêque de Séleucie et coadjuteur de Québec. Le sermon de circonstance fut prononcé par son frère, le Père Arsène Roy, o.p. Dans l'après-midi, à deux heures, Mgr Roy bénit le monument du Sacré-Coeur ex-voto des jeunes conscrits de la paroisse.

Le soir à sept heures, après une réunion à l'é-

glise, il y eut une procession en l'honneur de la Ste-Vierge jusqu'au site de l'ancienne église. Une statue de bois, vieille de plus de 200 ans et qui, pendant 135 ans, avait orné l'autel principal de cette première église, fut portée solennellement jusqu'au site de cette église, où les prêtres de l'école apostolique doivent bientôt ériger une chapelle commémorative.

Mgr P.-E.Roy, un des derniers baptisés en l'ancienne église, présidait la cérémonie, et adressa la parole avec son éloquence accoutumée. Parmi ses auditeurs, plusieurs des plus âgés se rappelaient encore parfaitement cette église. Le temps était aussi de la fête, et une température parfaite aida à laisser chez tous un excellent souvenir de cette célébration.

En 1922, M.l'abbé Omer Fortin remplace M.Lévesque comme curé. Ce dernier se retira à St-Vallier, où il mourut peu d'années après. A l'arrivée de M.Fortin, la dette de la fabrique est de \$5090.00 . Le 20 mai 1925, on installe l'électricité dans l'église, la sacristie et le presbytère. L'année suivante, de grandes réparations sont effectuées au presbytère, au coût de \$3551.32. Ces réparations se font durant le printemps et une partie de l'été. Pendant ce temps, M.le curé prit logement chez M.Edmond Boutin. En 1928, le sacristain Edmond Boucher, en charge de cette fonction depuis de nombreuses années, décède subitement au mois d'octobre. Il revenait de son travail. Il fut trouvé mort dans un fossé, le long de la route: la fabrique

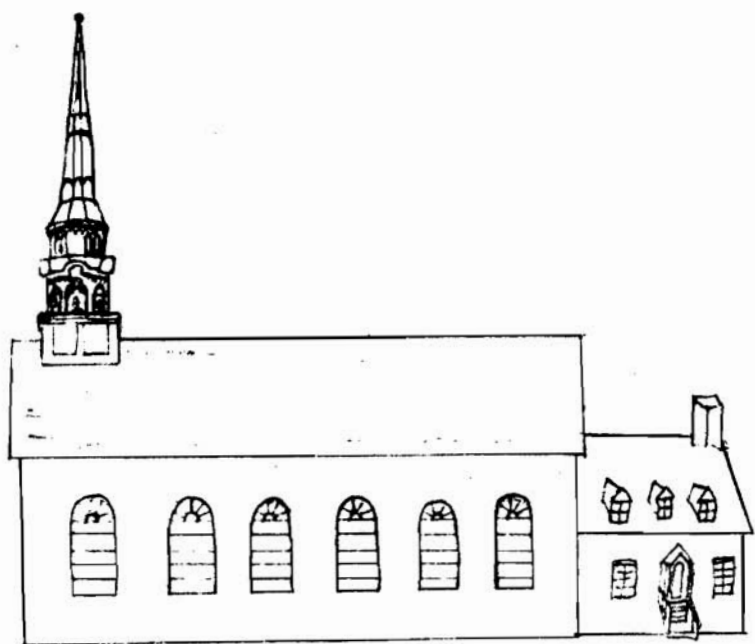
lui accorda un service solennel, en reconnaissance de ses longs et dévoués services à l'église: plus de 36 ans. En 1929, un nouvel orgue est acheté chez le facteur d'orgues Casavant de St-Hyacinthe, au coût de \$4,600.00 . Le salaire de l'organiste est fixé à \$180.00 par année- En 1929, la dette de la fabrique est de \$4900.00 . La quête des dimanches et celle de l'Enfant-Jésus donnent en tout \$516.49. Le 16 juin 1940, la fabrique accepte l'expropriation par la voirie, en vue de la construction de la route 2, d'un terrain de 80 pieds de large traversant la propriété de la fabrique, au sud du presbytère. La voirie donne la somme de \$383.30 à cet effet. Le 8 mars 1942, il est décidé de démolir l'ancienne grange du curé et ses dépendances, et de bâtir plus à l'ouest et plus près du presbytère, un hangar de 60 pieds par 30. Le 4 novembre 1945, le salaire du sacristain est fixé à \$45.00 par mois, avec effet rétroactif au premier octobre précédent. En 1946, la dette réelle de la fabrique est de \$2207.35 . Le 15 février 1948, le salaire du sacristain est élevé à \$80.00 par mois et celui de l'organiste à \$35.00

Dans une assemblée tenue le 25 avril 1948, il est décidé de transformer le hangar de la cure en salle paroissiale. Les travaux sont confiés à M. le curé Bélanger, qui s'y entend fort bien en de telles entreprises. Les frais seront payés par souscription volontaire.

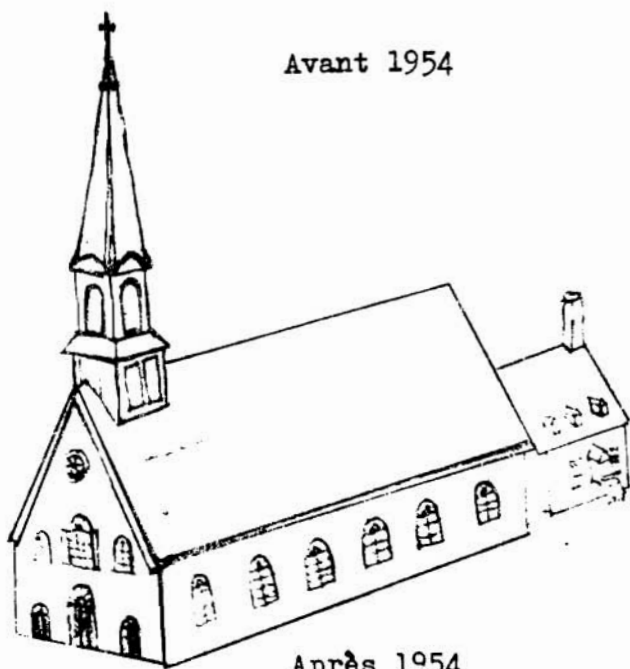
Cependant il est entendu que la fabrique restera propriétaire de la bâtisse. Le 28 septembre de la même année, la fabrique souscrit \$900.00 pour l'Université Laval. En 1951, la dette réelle de la fabrique n'est plus que de \$1124.56 . Le salaire du constable est de \$60.00 par an et celui de l'organiste de \$40.00 par mois.

Reconstruction du clocher

Au printemps de 1954, le haut clocher, joie et fierté d'un ancien curé, est renversé par un violent coup de vent d'ouest. Dans sa chute, il fait quelques dégâts à la partie sud du toit de l'église. D'après certains, ce fut la faute du coq. Ce volatile était fatigué de sa solitude au bout de la flèche du clocher, et désirait retrouver ses semblables. La preuve, selon ces experts, c'est qu'il fut retrouvé dans le poulailler du voisin. M. le curé Bélanger connaissait fort bien Gérard Morisset, directeur des beaux-arts au Gouvernement de Québec. En fait il me semble qu'ils étaient confrères de classe au petit séminaire de Québec. Cette connaissance produisit des résultats appréciables pour la paroisse. Il consulta donc M. Morisset au sujet du plan pour le nouveau clocher adapté à l'architecture de notre église, mais plus solide que l'ancien. Non seulement M. Morisset fit dresser le plan par l'architecte Dupéré, mais les beaux-arts assumèrent la surveillance de la construction et tout cela gratuite-



Avant 1954



Après 1954

ment.

Le 25 août 1954, la soumission présentée par les constructeurs Deslauriers et Fils de Québec pour la construction du nouveau clocher et les réparations au toit de l'église, le tout au montant de \$13,087.00 fut acceptée. Comme l'assurance avait donné la somme de \$10,840.00, la dépense à supporter par la paroisse ne fut que de \$2247.00. Les travaux poussés avec activité furent vite terminés. Bientôt un nouveau clocher pointait vers le ciel. Ce nouveau clocher, réellement beau, fut déclaré oeuvre d'art classée.

En 1955, le salaire du sacristain est élevé à \$100.00 par mois. En 1956, la fabrique permet à la municipalité d'installer une citerne réservoir sur son terrain à l'ouest du presbytère. C'est une précaution contre les dangers d'incendie dans le village. Pour l'année 1958, la quête à l'église rapporte \$3458.70. La dette réelle subsistante est de \$4562.48 En février 1962, un ingénieur de Montmagny, M. Robert Després, est chargé d'estimer la valeur actuelle de l'église et le coût de son remplacement. D'après son rapport, la valeur actuelle est de \$185,000.00 et le coût de remplacement serait de \$325,000.00. En conséquence, il est proposé et accepté de porter le montant des assurances à 80% du coût de remplacement. La même année, on installe des haut-parleurs à l'église.

En janvier 1959, M. le curé Bélanger mourut subi-

tement. Il souffrait du coeur depuis longtemps, mais rien ne faisait prévoir une disparition aussi rapide. Il était âgé de 63 ans. Suivant ses dernières volontés, il fut inhumé au milieu du cimetière paroissial, dans un lot qu'il avait réservé pour l'inhumation des prêtres. Il est le premier à y reposer. Il fut très regretté des paroissiens, de qui il avait su se faire aimer. Le 25 janvier suivant, son successeur, M. le chanoine Gérard Gariépy fut installé. Durant l'année 1959, la quête à l'église rapporta \$4060.18 et la dette réelle fut réduite à \$614.56 . En 1964, la quête rapporte \$4513.73 . Non seulement la dette de la fabrique est éteinte, mais il y a un surplus en banque de \$5,418.25 . En 1965, on vend le haut de la terre de la fabrique à M. Antoine Guillemette pour la somme de \$1,400.00

Liste des curés de Berthier.

1. Pierre Leclair	1722-26
2. J.-B. François Grenet	1726-36
3. Pierre Leclair	1736-39
4. Louis-Bernard Castonguay	1739-41
5. Roger-Chrétien Lechasseur	1741-42
6. André Jorian	1742-48
7. Thomas Blondeau	1748-62
8. Jean-Baptiste Gatien	1762-64
9. André Lacroix	1764-65
10. Pierre-Laurent Bédard	1765-66
11. Jean-Laurent Parent	1766-69
12. Charles Garault-St-Onge	1769-70
13. Pierre-Laurent Bédard	1770-82
14. Charles Garault-St-Onge	1782-85
15. Pierre-Laurent Bédard	1785-86

16.	Robert de la Pommeraye	1786-87
17.	Chs.-J. Lefebvre-Duchouquet	1787-88
18.	Paul-Louis Landriaux	1788-01
19.	C.J. Lefebvre-Duchouquet	1801-05
20.	Thomas Maguire	1805-06
21.	Pierre-Laurent Bédard	1806-10
22.	Jos.-Marie Vézina	1810-12
23.	Hubert Cornelier	1812-15
24.	Amable Pichard	1815-19
25.	Urbain Orfroy	1819-22
26.	Jos.-Antoine Cécil	1822-26
27.	Chs.-Joseph Primeaux	1826-32
28.	Jean-Marie Madran	1832-34
29.	Pierre Villeneuve	1834-37
30.	Louis Raby	1837-38
31.	Jos.-Antoine Cécil	1838-40
32.	François-Hilaire Bellisle	1840-41
33.	Paul Pouliot	1841-43
34.	Joseph Bonenfant	1843-79
35.	Charles Bacon	1879-81
36.	Jules Mailley	1881-84
37.	Maxime Hudon	1884-96
38.	Jos.-Fernand Dupuis	1896-03
39.	Robert Lagueux	1903-07
40.	Pierre-Philius Leclerc	1907-11
41.	Chs.-Clément Lévesque	1911-22
42.	J.-Omer Fortin	1922-34
43.	J.-Hermyle Barabé	1934-42
44.	J.-Baptiste Bélanger	1942-59
45.	Gérard Gariépy	1959-70
46.	Gérard Gariépy	1970-

Marguilliers de la paroisse

Le premier marguillier dont il est question ici, est Pierre Buteau, qui était en charge en 1710, lors de certaines tractations de l'abbé Plante, desservant, avec la seigneuresse, veuve de Alexandre Berthier fils. Puis

c'est le silence absolu sur ce sujet, jusqu'en 1844. Il y a certainement eu des marguilliers dans l'intervalle, mais ils ne sont pas mentionnés dans les livres que nous avons ici à Berthier. Je vais donner la liste des marguilliers depuis 1844 jusqu'à 1964. Il me semble que cela ne sera pas sans intérêt, parce qu'à peu près toutes les familles de la paroisse sont représentées.

1844: Etienne Mercier	1873: Joseph Carbonneau
1845: Augustin Buteau	1874: Samuel Gaumond
1846: Jean Hoffman	1875: Nazaire Blais
1847: David Roy	1876: Sam. Guillemette
1848: Thomas Coulombe	1877: Charles Lavallée
1849: Charles Bouffard	1878: Romain Corriveau
1850: Michel Guillemette	1879: J.-B. Carbonneau
1851: Etienne Dion	1880: J.-B. Guillemette
1852: Olivier Carbonneau	1881: Fabien Chrétien
1853: Thomas Dion	1882: Elzéar Hoffman
1854: Antoine Blais	1883: Joseph Mercier
1855: Simon Lessard	1884: Léandre Blais
1856: Augustin Mercier	1885: Charles Bouffard
1857: Xavier Hoffman	1886: Adolphe Blais
1858: Jean Beaudoin	1887: J.-Bpt. Mercier
1859: Augustin Blais	1888: Cyprien Gaumond
1860: Edouard Mercier	1889: J.-Bpt. Lessard
1860: Joseph Mercier	1890: Narcisse Blais
1861: Augustin Lessard	1891: Geo. Guillemette
1862: Benjamin Roy	1892: Théophile Blouin
1863: Louis Mercier	1893: Olivier Carbonneau
1864: Jean-Bpt. Talbot	1894: Xavier Coulombe
1865: Ludger Lemieux	1895: Joseph Bélanger
1866: Etienne Mercier	1896: Napoléon Bilodeau
1867: Xavier Guillemette	1897: Joseph Lessard
1868: Olivier Bilodeau	1898: Alfred Blais
1869: Félix Fortin	1899: Godefroy Laflamme
1870: Nazaire Guillemette	1900: Norbert Blais
1871: Antoine Gagnon	1901: Edouard Mercier
1872: Edouard Mercier	1902: Elzéar Boucher

1903: Alfred Dumas	1943: Thomas Blais
1904: Alphonse Lemieux	1944: Joseph Pelletier
1905: Joseph Gagnon	1945: Rosario Bilodeau
1906: Ignace Hébert	1946: Arthur Lacroix
1907: Alfred Roy	1947: Maurice Talbot
1908: Johnny Lavallée	1948: Georges Dufour
1909: Alfred Blais	1949: Ludger Roy
1910: Joseph Bilodeau	1949: Joseph Lessard
1911: Georges Roy	1950: Henri Coulombe
1912: Joseph Aubert	1951: Armand Roy
1913: Joseph Blouin	1952: Delphis Guillemette
1914: Joseph Talbot	1953: Télésp. Laverdière
1915: Omer Carbonneau	1954: Roméo Blais
1916: Urbain Roy	1955: Joseph Lessard
1917: John Gagné	1956: Elisée Dufour
1918: Aristide Guillemette	1957: Roland Lemieux
1919: Joseph Gaumond	1958: André Laterreur
1920: Anselme Gagné	1959: Rosaire Barabé
1921: Joseph Bouffard	1960: Chs.-H. Pelletier
1922: Hilaire Lemieux	1961: Gilles-H. Lamontagne
1923: Ovide Blouin	1962: Robert Bossé
1924: Eugène Guillemette	1963: Raymond Blais
1925: Samuel Gaumond	1964: François Fleury
1926: Eugène Mercier	
1927: Hilaire Carbonneau	
1928: Pierre Bilodeau	
1929: Alphonse Hoffman	
1930: Evariste Hoffman	
1931: Alexandre Mercier	
1932: Emile Galibois	
1932: Jules Carbonneau	
1933: Joseph Coulombe	
1934: Edmond Mercier	
1935: Alphonse Mercier	
1936: Ovila Clavet	
1937: Louis Beaulieu	
1938: Hector Buteau	
1939: Arthur Galibois	
1940: Léopold Lemieux	
1941: Eliud Hoffman	
1942: Albert Bilodeau	

CHAPITRE V

LA VIE A BERTHIER

La Micamie

Dans les environs de 1880, quelques jeunes hommes de la paroisse partirent pour le Colorado ou la Californie, attirés par la fièvre de l'or suscitée par les découvertes nombreuses de ce métal précieux. Aucun ne fit fortune et au moins un d'entre eux, Damas Lavallée frère de mon père, y perdit la vie dans des circonstances assez obscures. C'est aussi vers ces mêmes années, que la population de la paroisse, grâce au grand nombre de familles nombreuses, atteignit son plus haut niveau.

Dans la partie ouest de la paroisse, à partir de la maison occupée actuellement par Roméo Blais jusque vers la terre de Alphée Gaumond, il se forma un village de marins tant sur la colline qu'en bas le long du fleuve. Le centre le plus peuplé s'étendait de l'endroit occupé par la maison de Aimé Bilodeau en allant vers celle de Roméo Blais.

Ce village et tout le coin était appelé la Micamie. J'ignore l'origine de ce nom. Vers 1915, il y avait là encore pas mal de maisons, mais ce n'était plus que l'ombre de ce qui fut. J'ai souvent entendu parler de la vie joyeuse qui s'y menait, en hiver surtout, car durant l'été, à part les cultivateurs, il ne s'y trouvait plus que les vieillards, les femmes et les enfants.

Plusieurs anciens marins possédaient des chaloupes gréées d'un petit mât amovible portant une voile triangulaire, du modèle nommé "en patte de chien". C'était très gracieux à voir glisser sur l'eau, dans l'anse à marée haute, quant ils se rendaient aux lieux de pêche au bar, au bout de la Pointe-Rouge ou vers les Ilets.

Il ne manquait pas de braves qui n'hésitaient pas à traverser le fleuve dans toute sa largeur, pour aller pêcher entre l'île d'Orléans et l'île Madame. Il y avait là un endroit fameux appelé " le boeux " qui était renommé, dit-on, par les prises magnifiques qui pouvaient s'y faire, en ces temps de non-pollution. Plusieurs profitaient de ces traversées pour visiter parents et amis à St-François de l'île, et à l'automne, maintes charges des excellentes pommes de l'endroit étaient apportées.

Durant l'hiver, nos marins avaient des loisirs, après avoir tout mis en ordre et fait leurs provisions de bois. Aussi bien, nombreuses étaient les veillées où les anciennes danses carrées et les reels écossais avaient leurs fervents, soutenus par plusieurs violoneux. Le "swing and back ease"... devenait: swing la bacaise dans l'coin d'la boîte à bois; transposition acceptée un peu partout. Les parties de cartes étaient populaires, où l'enjeu était des pommes, des noisettes des glands et même des allumettes. Les plus vieux étaient de fameux joueurs de dames, extrêmement difficiles à battre. Tous ces divertissements étaient arrosés d'un peu de Miquelon ou de "bagosse" de fabrication locale. Cependant il n'y avait pas de véritables ivrognes, loin de moi l'idée même de le suggérer. Personne n'avait la réputation de "cracher dedans", comme on dit, et si d'aventure il arrivait parfois que certains s'échauffaient un peu, tout restait ordinairement dans des limites acceptables.

Les conteurs d'histoires, plus ou moins véridiques, étaient nombreux. Dans ce genre d'activité, certains membres des familles Bilodeau, Morency et Beaulieu brillaient particulièrement. Ces Beaulieu, dits les vieux Beaulieu, ne sont pas que je sache, parents avec les familles Beaulieu qui se trouvent à Berthier maintenant. La dernière représentante de

cette famille fut Mlle Angéla Beaulieu, qui habitait le maison occupée maintenant par Roméo Blais. Elle mourut presque centenaire, vers 1915. Un membre de cette famille Beaulieu, Johnny, chasseur de profession à la Côte-Nord, y allait un peu fort, dit-on. Il s'acquit la réputation d'être le plus grand menteur de la Micamie et lieux circonvoisins, distinction difficile à atteindre.

Pour le reste, il était un parfait honnête homme. Je m'en voudrais de porter atteinte à sa réputation, d'autant plus qu'il était le frère de ma grand-mère paternelle.

Déclin de la navigation à voiles.

La population commença à diminuer avec le déclin de la navigation à voiles. Beaucoup de familles émigrèrent à Détroit ou à Chicago, pour les marins. Ils exercèrent leur métier sur les grands lacs. De ce nombre étaient plusieurs familles Boutin. On m'a dit qu'en 1890 il y avait dix familles Boutin ici. Dans ma jeunesse, il en restait quatre. D'autres allèrent vivre en Nouvelle-Angleterre pour travailler dans les filatures surtout. Un assez grand nombre allèrent vivre à Québec, Lévis et même Montréal et Sorel, tout en continuant de naviguer, surtout sur des vapeurs, bientôt, seulement sur des vapeurs.

Dans mon enfance, il y avait encore beaucoup de navigateurs dans la paroisse, et plusieurs capitaines. Ils naviguaient tous sur de petits vaisseaux au service du Gouvernement fédéral, sur des dragueurs et de petits cargos, comme le Guide d'Anticosti. Aujourd'hui encore, il se trouve des marins mais leur nombre ne cesse de diminuer. Parmi les anciens résidents de la paroisse, il en est bien peu qui n'ont pas fait l'expérience de la navigation, au moins durant quelques années.

Les marins de notre paroisse ont toujours eu la réputation d'être courageux, travailleurs adroits de leurs mains et toujours disposés à aider leurs compagnons, mais difficiles à commander et attachés à leurs idées d'une façon tenace. C'est pour cela qu'ils ont mérité le surnom de "Casques de Fer", surnom dont nous sommes assez fiers, sans trop oser l'avouer. La vie de nos marins, surtout du temps de la navigation à voiles, a été assombrie par bien des tragédies. Il n'est guère de famille qui n'ait eu un ou plusieurs noyés. Presque chaque année, en des temps pas encore si anciens, amenait des deuils causés par la mer. Il est même arrivé que des voiliers fussent perdus en mer, corps et biens. J'ai entendu parler de deux de ces naufrages arrivés dans la dernière partie du siècle dernier, où périrent plusieurs marins de Ber-

thier. Je pourrais nommer nombre de victimes de ces noyades, il y en a eu dans ma famille, mais à quoi bon; j'en oublierais nécessairement le plus grand nombre.

Les industries de Berthier.

Le mot est peut-être un peu ambitieux. Tout de même la population de notre paroisse a toujours été industrielle et n'a jamais eu peur du travail. La première industrie et la seule durant longtemps fut l'agriculture et l'élevage. Le sol est excellent dans les bas de la pointe de Bellechasse et en maints autres endroits. C'était durant longtemps l'habitude pour chacun, de tirer de sa terre presque toutes les choses nécessaires, et même du superflu. Il se cultivait d'excellent blé et d'autres céréales, dont le seigle qui fournissait de la farine, quand le blé plus difficile ne rendait pas suffisamment. Les maîtresses de maison boulangeaient elles-mêmes le pain de la famille. Dans ma jeunesse, plusieurs continuaient à fabriquer du bon pain de ménage, et de meilleur pain, j'ai encore à en goûter! Les fours à pain, souvent à l'extérieur, sont maintenant presque tous disparus. Le sarrazin aussi était cultivé. Il était employé à faire d'excellentes galettes. Mangées avec du sirop d'érable, ces galettes étaient un régal. Il m'est souvent arrivé d'en jouir.

Les troupeaux donnaient leur lait et leur crème. Le beurre servait à la famille et le surplus était vendu. Le lin était cultivé par tous. Dans mon enfance, j'ai vu les dernières cultures de cette plante. Ma mère parlait souvent des assemblées joyeuses entre voisins, où l'on faisait le décortilage de la fibre de lin. Il m'est arrivé de voir les machines employées pour ce travail: des brayeuses disait-on. Il n'était pas rare d'en trouver dans les greniers. Peut-être qu'il en reste encore. Chaque fermier aussi possédait son troupeau de moutons, qui lui donnait la laine utilisée à la maison. La laine, comme le lin, était filée par les femmes et ensuite tissée. De ce travail domestique provenait la matière à confectionner les habits ordinaires en usage tous les jours. Pour les dimanches et fêtes, on se procurait des étoffes plus fines, en ville, ou même des habits faits.

Quant aux chaussures, c'était le travail des hommes. Ils fabriquaient de solides bottes de travail et des souliers de boeuf, comme on disait. Là aussi pour les dimanches et fêtes on se procurait des souliers de meilleure qualité, des souliers français, disait-on. C'est vers 1844, qu'il est question d'un cordonnier, pour la première fois. C'était M. Jacques Laverdière qui fut le premier président des commissaires d'écoles, et puis le premier maire de Berthier.

Il est probable qu'il y en avait eu d'autres auparavant, du moins à temps partiel, parce qu'il est difficile à admettre que tous pouvaient travailler le cuir assez bien pour leurs besoins.

Il y avait un verger plus ou moins grand sur chaque terre, où se récoltaient pommes, prunes et cerises en quantité. Quant j'étais jeune, il existait des restes de beaucoup de ces anciens vergers. Ils n'étaient plus guère entretenus, et les pommiers subsistants étaient redevenus sauvages. Le surplus des récoltes était porté en ville et procurait en peu d'argent liquide. Les besoins étaient peu nombreux et les fermiers produisaient presque tout le nécessaire. Ils étaient heureux de leur sort, si la récolte avait été bonne.

Ils ne recouraient pas souvent au docteur. Les praticiens de la médecine étaient rares et pas toujours très instruits, selon ce que j'ai entendu dire des anciens. Aussi bien on faisait grand usage des simples racines et plantes médicinales. Les femmes surtout possédaient une grande connaissance des vertus curatives de ces plantes. J'ai été fort étonné, en étudiant la botanique de trouver que les noms et les propriétés des plantes, dont ma mère parlait et faisait usage, étaient exacts. Elle avait

appris ces choses de sa tante et des voisines, dans sa jeunesse. Plus tard, et c'est encore le cas, le principal revenu des cultivateurs de Berthier vint de l'industrie laitière, cela depuis l'installation d'une fromagerie, bientôt changée en beurrerie, dans le village.

A partir de 1820, un nombre de plus en plus grand de personnes tirèrent leur subsistance de la navigation et de la pêche. Cependant, depuis les débuts de la paroisse, la pêche avait toujours été une ressource d'appoint pour les cultivateurs, surtout la pêche à l'anguille. Les prises d'anguilles étaient importantes à la fin de l'été et au début de l'automne. L'anguille donnait des prises abondantes et de bonnes ventes. Il existait alors, et il s'en trouve toujours, bien qu'en petit nombre, des installations de pêche fixes, qui mettant à profit la marée, permettaient d'obtenir des résultats fort intéressants. A la bonne période, c'est par centaines que les prises d'anguilles se comptaient. En plus de l'anguille, on y prenait maintes espèces de poissons, comme l'alose, le poisson blanc, l'esturgeon et la sardine. Dans le bas de la paroisse, plusieurs personnes pratiquaient la pêche au gros esturgeon, sur des bancs de sable relativement assez éloignés du rivage. Je ne saurais nommer tous ceux qui se livraient à cette pêche; il

n'était pas rare de lever des pièces de cent livres et plus. Les principaux pêcheurs d'esturgeons étaient des membres des familles Guillemette et Lessard. Cette pêche ne se faisait pas sans dangers. Ainsi trois frères Lessard y perdirent la vie, noyés, il y a de cela plusieurs années: John, Téléphore et Ernest, fils de Alphonse Lessard.

Depuis que le fleuve est de plus en plus pollué, ces pêcheries ont fortement diminué, surtout celles où se prenaient tant d'excellentes anguilles.

C'est vers la fin du siècle, que la seule et unique petite manufacture de Berthier fut établie: une fromagerie bientôt transformée en beurrerie. Elle occupait l'endroit où se trouve actuellement la maison de Philippe Tanguay. De fait, c'est la même bâtisse adaptée en résidence. Sous la compétente direction de M. Onésiphore Boucher, elle connut une longue période de prospérité. Après la retraite de M. Boucher, sous une nouvelle direction et des conditions changeantes, elle commença à décliner et en peu d'années mourut de sa belle mort.

Les métiers à Berthier.

Le charron était M. Arthur Bélanger. Il habitait la maison où vit actuellement M. Guy. Il avait commen-

cé sa boutique en compagnie de son frère, mais ce dernier étant décédé, il continua seul. C'était dans un hangar, derrière la maison, qu'il avait son atelier. A sa mort il n'eut pas de successeur. La forge du village tenue longtemps par M. Eugène Mercier, était aussi le club des rentiers, le lieu de prédilection de leurs réunions. Que de peurs et d'histoires y ont été contées. Si les murs pouvaient parler! Après M. Mercier, ce fut Emile Talbot, le frère de Baptiste, qui continua le travail de la forge durant quelques années. Voyant sa pratique diminuer par suite de la mécanisation des fermes, il alla s'établir ailleurs. Entre-temps, M. Onésiphore Boucher avait pris l'initiative d'établir un aqueduc, pour le village. Il trouva une excellente source d'eau, en arrière des premières collines boisées, à l'est de la terre Lavoie, actuellement. Après sa mort, son fils Joseph continua assez longtemps à exploiter cet aqueduc; puis il le vendit à un syndicat des usagers, formé sous la direction de M. Napoléon Mercier, m'a-t-on dit.

Dans le bas de la paroisse, M. Joseph Lessard opérait une forge très ancienne. C'est une des plus vieilles bâtisses de la paroisse. Cette forge existe toujours, mais il ne s'y fait plus aucun travail.

Vers 1900, et pour nombre d'années, le ferblantier-plombier était M. Cléophas Paquet, le père de Nil-Réal.

Deux menuisiers de profession se partageaient le clientèle: MM. Godefroy Boucher et Alfred Boucher, son cousin. M. Godefroy construisait des maisons, et dans son atelier, fabriquait des portes, des fenêtres, des tables et d'autres objets qui lui étaient commandés. M. Alfred se spécialisait dans diverses réparations et agissait comme maçon; ce dernier travail lui plaisait davantage.

Il y avait trois cordonniers dans le haut de la paroisse. D'abord, Damase Bilodeau, qui habitait sur la côte, au nord-ouest de la maison Morency, une minuscule maison. Il vivait avec frère Augustin, appelé par tous "Gustin". Ce dernier était infirme, mais marchait très bien à l'aide d'une béquille, sa "bétille", disait-il. Son travail de prédilection était d'aider aux récoltes, surtout de fouler les voyages de foin.

Le second cordonnier était M. Hilaire Bilodeau, père de MM. Pierre et Eugène Bilodeau. Il ne badinait pas avec ceux qui avaient l'audace de lui apporter des chaussures boueuses pour réparations. "Va me laver ça à la grève", disait-il, comme premier commentaire, avant d'examiner la réparation à effectuer. Il était un navigateur retiré.

Le troisième cordonnier était M. Charles Lavallée. Il travaillait de ce métier durant l'hiver. En été,

tant qu'il fut capable, il naviguait. Il n'aimait pas trop faire des réparations, mais excellait à confectionner des chaussures, surtout des bottes de chasse. Il était un joyeux compère, et sa boutique servait de club, pour les vieux du bout d'en-haut, un club où les histoires drôles et les "plans" les plus cocasses étaient contés. Il continua à exercer ce métier jusqu'à la dernière année de sa vie. Il mourut en septembre 1932, à l'âge de 85 ans.

Les marchands.

Plusieurs marchands pourvoyaient aux besoins de la population. Au village, M. Olivier Carbonneau, à qui succéda son neveu Evariste Carbonneau, tenait boutique au lieu même où s'élève actuellement le supermarché de M. Alphonse Forgues. Près de la route Pascal Mercier, M. Georges Roy, frère de Mgr Paul-Eugène Roy, avait un magasin général prospère. En même temps, M. Roy était shérif du comté. Il décéda au printemps de 1919, et peu après son poste de commerce fut vendu par la succession. Mme José Boucher occupait une maison au nord du chemin, en face de chez Emile Brochu. Ce n'était pas grand chose que son commerce: elle vendait un peu d'épicerie et de fournitures scolaires.

En face de la résidence actuelle de M. Siméon Gaumont, il y avait Mme Richard qui vendait un peu de

tout, mais surtout des épiceries et des bonbons. Elle était la tante de M. Bouffard, qui habite la maison maintenant. Deux autres très petits marchands tenaient boutique dans le bas de la paroisse. Dans la Micamie, il y avait une demoiselle Nadeau, que j'ai à peine connue. Elle tenait un petit commerce d'épiceries. M. Grégoire Boutin, père de Alphonse et de Stanilas, dit "Tales", vendait de la viande et quelques autres choses peu nombreuses. Surtout il y avait M. Joseph Bilodeau, le père d'Albert, dont le magasin était peut-être le plus important de la paroisse. M. Bilodeau ne ménageait pas sa peine, et il livrait lui-même sa marchandise à Berthier et au Rocher de St-Vallier, où il comptait beaucoup de clients et autant d'amis.

Enfin il y avait une demoiselle Mercier, qui était la photographe de la paroisse. Ce métier ne devait pas l'enrichir. Elle vivait avec une demi-soeur, une Mlle Michon, affligée de la danse de St-Guy. Celle Mlle Michon fut plus tard hospitalisée au Sacré-Coeur, à Québec, où elle mourut. Toutes deux habitaient une petite maison située près de chez Mme Richard, dans ce qui fait maintenant partie du jardin de M. Bouffard, depuis que cette maison a été démolie.

Les cochers.

Durant cette période, il y avait deux cochers au village, qui se rendaient deux fois par jour à la station du chemin de fer, et deux fois par semaine au quai, pour y prendre les marchandises et les passagers.

Le Champion, vapeur à aubes commandé par le capitaine Bédard et propriété du capitaine Boisvert, qui possédait aussi le Ste-Croix et l'Etoile, faisait la navette de tous les quais depuis Québec jusqu'à Berthier. Il arrêtait à tous les villages de la côte sud et de l'Ile d'Orléans en sa partie sud. C'était un petit voyage agréable, à condition de n'être pas pressé, et pas cher avec ça.

Le plus vieux de nos cochers était Baptiste Beaudoin, personnage pittoresque, dévoué, mais souvent d'une propreté plus que douteuse. Que voulez-vous? entre autres choses, il charroyait du charbon, ce qui comme chacun sait, peut aisément déposer de la poussière noire dans les oreilles! Elle restait là, la malheureuse poussière et pendant des semaines. On ne pouvait quand même pas exiger que notre Baptiste abandonne pour un moment ses multiples obligations, pour s'occuper d'un si infime détail... Baptiste Beaudoin était

toujours à la disposition du public, et il mettait son point d'honneur à ne jamais manquer un train et à n'oublier personne, quelle que puisse être la température. Devenu vieux, et n'ayant pas d'enfant pour prendre la succession, il vendit son commerce à M. Emile (Pit) Brochu. Bientôt M. Brochu délaissa les chevaux pour l'automobile et devint le premier à faire du taxi à Berthier. Pendant plusieurs années cependant, il dut revenir aux chevaux, durant la saison hivernale, car les routes n'étaient pas encore ouvertes et entretenues durant l'hiver, pour la circulation automobile.

L'autre cocher était M. Emile Galibois, le père d'Ubalde, Fernand, etc. Sa maison était celle où réside actuellement M. Joseph Boucher. Il abandonna son travail assez tôt, et devint cultivateur. M. Eugène Tanguay acheta son matériel de cocher et le remplaça aussi comme postillon. En ces temps, et cela jusqu'après 1932, il n'y avait que deux abonnés au téléphone, dans toute la paroisse: M. Brochu et M. le Curé.

Lorsque quelqu'un désirait utiliser le téléphone, il se rendait chez le cocher-taxi. C'est là aussi que venaient les messages adressés aux gens de la place. Ces messages étaient livrés aux intéressés par le cocher, qui les amenait aussi pour y répondre, s'il y avait lieu, moyennant une rétribution convenable.

Les quêteux.

Dans ma jeunesse, il y avait un certain nombre de quêteux de profession, habitués dans la paroisse. Ils y venaient souvent, d'une façon cependant irrégulière pour la plupart. Le plus ancien dont j'ai entendu parler, était appelé par tous "le bonhomme Thé", à cause de sa prédilection pour ce breuvage. Personne n'a jamais su son nom véritable. Il parlait un drôle de français mêlé d'anglais. Sa spécialité, disait-il, était de chasser les rats, moyennant finances, préférentiellement en direction des granges des voisins. J'ignore si quelqu'un s'est jamais prévalu de ce prétendu talent. Il y avait le quêteux qui marchait toujours vent derrière. S'il soufflait un bon vent, vous pouviez ne pas le revoir pour des mois, mais si le vent avait le caprice de tourner durant la nuit, il revenait le lendemain. Il y avait François Poitras, du Cap, joyeux compère, conteur d'histoires; il était toujours le bienvenu.

Il y avait un nommé Saint-Amand, originaire du Cap aussi, qui aiguisait couteaux, ciseaux et rasoirs. A défaut de travail, il demandait l'aumône. Il valait beaucoup mieux lui donner l'aumône directement, parce que les instruments aiguisés par ses soins coupaient généralement moins après son travail. Un autre qui ne demandait pas l'aumône, mais seulement à manger

et à loger, était le "pape", ainsi dénommé parce qu'il parlait toujours du pape. Le loger n'était pas un cadeau: il transportait toute une tribu de ces petites bestioles affamées et piquantes, souvent désireuses d'émigrer pour goûter un sang nouveau. Enfin un monsieur Lebeau, pensionnaire de l'Hospice de Lévis, faisait sa tournée durant l'été, pour se procurer les moyens d'acheter du tabac et autres douceurs du même genre. Ce dernier était toujours aussi propre qu'un sou neuf. Il était un causeur infatigable. Il fallait se défier de ses histoires, qui n'avaient que des rapports éloignés et occasionnels avec la vérité. Jamais elles ne faisaient tort au prochain: ce Lebeau était un brave homme.

Tous les passants n'étaient pas de ce genre; de temps à autre, il s'en trouvait de moins désirables. Ainsi, j'ai entendu conter un incident dont souffrit une fermière, pas loin de chez nous, du fait de ces chevaliers de la grand-route. Le bon apôtre arriva au bon moment, un jour où la maîtresse de maison était à son champ, assez loin de la maison. Notre homme s'en était assuré de visu. Il salua la dite dame fort poliment et demanda à acheter un vaisseau de lait. Le lait apporté sur le coin de la table, il sortit un demi pain de son sac, le fit imbiber de lait et le roula dans la crème épaisse. Puis il dit: "Madame, comment qu'ça coûte?" "Dix cents", dit-elle.

Aussitôt il retira son pain du vaisseau de lait et répondit: "C'est trop cher, madame"; et à la grande colère de sa victime, passa la porte en vitesse et alla s'asseoir à l'ombre, pas trop loin, pour faire son repas.

Il y avait aussi plusieurs colporteurs, qui portaient sur le dos d'in vraisemblables valises, remplies de toutes espèces de bric-à-brac. Un d'eux originaire de Lauzon, un M. Fortin, ne portait que des échantillons et prenait les commandes. Ensuite il expédiait les objets demandés. Il avait une spécialité: "le sirop des montagnes vartes", spécifique, selon lui, de tous les maux de gorge et de poitrine. Les bouteilles ne portaient pas d'étiquette. Je crois que c'était de son invention et de sa fabrication aussi: cela goûtait la bonne mélasse dans laquelle on aurait mis un tout petit peu de créosote.

Le connétable encanteur.

Un autre personnage, haut en couleurs, était le connétable de l'église, aussi encanteur public de la paroisse, M. Baptiste Blondeau, grand-père maternel de M. Emile Brochu.

D'une taille impressionnante et bien musclé, il maintenait l'ordre sur la place de l'église. Lorsqu'il

disait de sa voix sonore: Entrez, la messe va commencer", les conversations cessaient immédiatement et on lui obéissait. Et gare à celui qui aurait osé faire du bruit dans l'église: il lui fallait bien vite se taire ou sortir.

Mais ce n'est pas là que M. Blondeau donnait toute sa mesure. Il devenait brillant, presque génial aux encans publics, surtout à la vente dite des âmes, le jour de la Toussaint, après la grand-messe. Chacun apportait des dons, produits de la ferme, du jardin ou de la pêche. Le tout était vendu à la criée, et le produit employé à faire célébrer des messes pour les défunts de la paroisse.

Sous les flots d'éloquence et de commentaires amusants de notre encanteur, tout prenait une valeur insoupçonnée et les prix montaient... montaient jusqu'à l'adjudication. Plus d'une citrouille fut déclarée la plus belle jamais vue dans la paroisse, peut-être même dans le comté; des anguilles, les plus longues jamais pêchées dans la région; des coqs les meilleurs produits de la basse-cour de Berthier. Il vous engageait à en faire la preuve, " si vous ne le croyiez pas sur parole, vous allez vous en lécher les babines", disait-il. Comment résister? Il fallait acheter quelque chose. Plus d'un s'est retrouvé avec le don qu'il avait appor-

té, mais acheté au prix fort. De plus, on avait une occasion de s'amuser et de rire à gorge déployée. Personne n'aurait manqué un encan fait par M. Blondeau.

La politique.

Il est impensable de décrire le passé de Berthier, sans toucher un peu à la politique. Nos ancêtres, et cela jusqu'à une époque pas très éloignée, étaient chauds partisans de l'homme de leur choix. Les élections donnaient lieu à des campagnes beaucoup plus animées et pittoresques qu'aujourd'hui.

Les premières campagnes électorales dont j'ai entendu parler sont relativement anciennes: Ce furent celles où brillait M. Faucher. Ce monsieur commença à faire parler de lui en politique, vers les années 1870, dans les comtés de Montmagny et de Bellechasse. Il avait quelque peu modifié son nom, faisant de Faucher dit St-Maurice, Faucher de St-Maurice. Cela prêtait mieux au panache tant aimé de cet homme et dans ses actions et dans les écrits qu'il a publiés. Il conduisit des campagnes mémorables, soulevant l'enthousiasme de beaucoup, par ses discours flamboyants. Finalement, il réussit à se faire élire à la législature provinciale pour deux termes consécutifs, de 1881 à 1890. Il passa le plus clair du temps de ses man-

dats à se pavaner en France, dans les milieux royalistes, en y parlant d'un imaginaire manoir ancestral situé quelque part dans Bellechasse.

Les anciens, dont mon père, parlaient avec admiration de M. Faucher, dans ma jeunesse. Il était fécond en phrases sonores et en promesses. Mais où vont les promesses d'élection?

En 1904, ce fut la première élection d'Armand Lavergne dans le comté de Montmagny. Il fit une campagne retentissante, grandement aidé par l'ami intime de sa famille, le premier ministre Laurier. La lune de miel politique entre les deux fut de courte durée, et se termina par un divorce non moins retentissant que la campagne électorale. Cependant, dans les rapports ordinaires, il semble qu'ils soient toujours restés en bons termes.

Au provincial, celui qui devait devenir le juge Choquette fut assez longtemps député. Il comptait plusieurs dévoués partisans à Berthier. Il possédait des petis trucs, pour harasser ses adversaires politiques. Par exemple, il arriva pendant une de ses campagnes, qu'il engagea un forgeron particulièrement musclé et bel homme avec ça, pour l'accompagner dans ses déplacements. La seule utilité de ce suivant était

d'être présenté aux adversaires comme un notable important. Le dit notable profitait de la présentation pour leur serrer la main d'une façon si chaleureuse, que la victime s'en ressentait pendant un bon bout de temps, ce qui lui coupait un peu l'éloquence. Inutile de dire, que ce petit jeu ne dura qu'un temps. Notre homme fut vite repéré et les présentations acceptées avec précautions. Ce forgeron exerçait alors sa profession à Berthier. Plus tard il alla s'établir à St-Pierre, et Eugène Mercier devint le forgeron du village.

Dans les assemblées contradictoires, comme c'était l'usage alors, les orateurs étaient souvent interrompus, quelquefois d'une manière désarçonnante. Ainsi, un candidat s'étant avisé de commencer son discours par ces mots: "Si je me présente aujourd'hui, c'est pour votre bien, mes chers électeurs", fut interrompu par un auditeur qui lui cria: " On l'sait bin que tu veux notre bien; mais tu l'auras pas". Un autre, commerçant malchanceux de bois de pulpe, (le mot pitoune n'était pas encore inventé) commençait à parler pour soutenir son candidat, quand il entendit un interrupteur crier: "Parle nous don d'ton bois de peuple, ça va être plus intéressant". Plusieurs cultivateurs de Berthier avaient subi des pertes dans son aventure commerciale. Une autre fois, comme la maîtresse de maison apportait un rafraîchissement liquide au can-

didat assoiffé par ses efforts d'éloquence, une femme de l'assistance cria d'une voix perçante: "Veux-tu une beurrée de sirop itou." Ces assemblées étaient joyeuses.

La guerre de 1914.

La guerre de 1914 survint, et deux jeunes hommes originaires de Berthier partirent comme volontaires: un frère de M. Téléphore Laverdière et "Ti-Cass" Bussière, qui lui n'habitait plus la paroisse depuis quelque temps. La maison de sa famille était située à l'endroit où se trouve celle de M. Beaudoin, en face ou presque de l'ancienne forge, entre les deux montées de la côte. Son père, Charles Bussière, était tombé du toit de l'église, où il travaillait à quelque réparation. Il était mort de ses multiples fractures. Il laissait une femme et plusieurs enfants. Ces enfants sont tous partis de la paroisse. Le jeune Laverdière fut tué au feu, dès les premiers engagements auxquels il prit part, et M. Bussière fut grièvement blessé. Il est revenu marchant très bien à l'aide d'une jambe artificielle. Je l'ai rencontré une fois au presbytère. Il n'est jamais plus venu habiter la paroisse. Ces faits refroidirent l'ardeur guerrière des jeunes d'ici, si tant est qu'une telle ardeur eût existé, ce dont je doute. Aucun autre can-

didat ne se présenta pour revêtir l'uniforme, avant que la conscription ne les y force.

Cependant, trois officiers marinières s'engagèrent dans la nouvelle marine militaire en formation, et allèrent suivre leur entraînement sur le Niobé, à Halifax.

Dans ce port, ils occupèrent, bien contre leur volonté, des premières places, lors de l'explosion du Mont-Blanc, un cargo français bourré d'explosifs, dans la rade de cette ville. Aucun ne fut blessé. Après la guerre, ils revinrent à la marine civile, et finirent leur vie comme capitaines.

Puis il ne se passa rien de remarquable, pour un temps.

Sous le ministère de M. le curé Bélanger, la guerre de 1939 fit trois victimes parmi les jeunes de Berthier. Un frère de l'abbé Armand Coulombe, aviateur, perdit la vie au combat. Deux marins périrent lors du torpillage de leur vaisseau: un frère de M. Georges Morency et le jeune frère de Lauréat et de Siméon Gaumond.

Maurice Bilodeau, fils de Albert, lieutenant aviateur eut son avion abattu au-dessus de l'Allemagne. Il réus-

sit à sauter en parachute et fut fait prisonnier. C'était peu de mois avant la fin de la guerre. Prisonnier au camp de Stettin, il fut blessé lors de l'avance russe.

Progrès du tourisme.

Les marins sont de moins en moins nombreux à Berthier. D'autre part, le nombre de cultivateurs diminue aussi, assez rapidement. Quelques cultivateurs mieux outillés cultivent plusieurs terres, et d'autres fermes ne sont guère cultivées.

Une autre vocation semble s'affirmer de plus en plus dans la paroisse, fondée sur la beauté du site et le rivage propice aux joies de l'onde: le tourisme. Le premier à Berthier à discerner ces possibilités nouvelles fut M. Edmond Buteau. Vers 1925, il acquit des terrains, à l'Anse Verte, qui est favorisée d'une belle plage de sable. Il ouvrit un chemin et commença quelques aménagements, en vue d'en faire un lieu de villégiature. Malheureusement il ne put parfaire son travail, et d'autres lui succédèrent et accomplirent ce qu'il avait projeté et commencé.

Depuis ce temps, et en toute justice il faut dire grâce à son initiative, l'Anse Verte a vu s'élever un nombre respectable de maisons d'été. Il en est de

même le long du rivage dans toute la paroisse, là où le terrain s'y prête. La population estivale augmente chaque année. Plusieurs restaurants et motels servent les touristes de passage et ceux qui désirent jouir de quelques jours de vacances ici. Il y a aussi un magnifique terrain de camping, fort bien équipé, à l'anse de Bellechasse, dans le haut de la paroisse, nommé: Aux Ilets de Berthier. Le propriétaire est M. A. Leblanc de Lévis.

Un autre progrès accompli en 1945, fut l'établissement d'une caisse populaire Desjardins. Le propagandiste des caisses populaires pour la région, M. Joseph Turmel, avait été invité dans la paroisse, pour expliquer ce qu'est une caisse populaire. A la suite de cette visite, une caisse fut établie, qui avec M. Alphonse-Émile Mercier, comme gérant, devint vite prospère, dépassant les espoirs des fondateurs. Le vingt-cinquième anniversaire de cette fondation a été célébré en 1970, et le premier président, M. Henri Lavallée fut spécialement invité. Il ne réside plus dans la paroisse.

Depuis mon enfance, la population de la paroisse a bien changé, comme cela est normal. Maintenant, je ne connais plus qu'une minorité des paroissiens. Beaucoup ne sont pas nés à Berthier, et ne descendent pas des anciennes familles. C'est au cimetière, que

sont maintenant mes plus nombreuses connaissances et mes parents. Cependant, les nouvelles familles s'intègrent parfaitement aux anciennes, et les résidents de Berthier forment une communauté paroissiale unie.

Voilà un précis imparfait, je le sais aussi bien que quiconque, de la petite histoire de notre coin de pays. Avec variantes, c'est un peu celle de toutes les paroisses issues des anciennes seigneuries.

Il m'a fait plaisir de mettre mes notes, mes souvenirs et le fruit de nombreuses recherches ensemble. J'espère un peu que ce plaisir sera partagé par ceux, qui comme moi descendent des défricheurs de cette partie de forêt vierge, qui grâce à l'amour, aux peines et aux sueurs de nos ancêtres devint avec le temps, le belle paroisse que nous connaissons: Et haec olim meminisse juvabit. Ce sera une aide et une joie de se souvenir de ces choses du passé.

Je vais parler maintenant du terroir et de la géographie de notre paroisse. Je toucherai un mot des familles les plus remarquables et les plus anciennes. Plusieurs se trouvent ici depuis les débuts. Suivront quelques notes généalogiques sur les familles de la paroisse et quelques notes explicatives. Et enfin, une

une copie du premier registre paroissial fait dans la paroisse. Il est imparfait, plein de lacunes, mais tout de même ne manque pas d'intérêt.

Chapitre VI

GEOGRAPHIE DE BERTHIER

Description des lieux.

La paroisse de Berthier fait partie de l'ancienne seigneurie de Bellechasse, dont elle forme le premier rang, sur le fleuve. Cette seigneurie était d'une superficie de deux lieues de front par deux de profondeur. Une lieue française équivalait à trois milles actuels. Cette seigneurie était située entre les terres concédées à la famille Couillard à l'est, et celles du capitaine Morel de la Durantaye à l'ouest, très grande seigneurie qui fut par la suite partagée en deux, à la rivière Boyer. La partie est, confinant à la seigneurie de Bellechasse, fut achetée par Mgr de St-Vallier, qui en dota l'Hôpital-Général, sa fondation. C'est de là que vient le nom de St-Vallier donné à la paroisse. Donc le territoire de Berthier occupe le front de fleuve de la seigneurie, et n'a qu'un rang de six milles de long. Quant à la paroisse religieuse, il faut ajouter douze arpents appartenant à Montmagny au civil, qui partant de la limite de Berthier vont jusqu'à la route de St-Pierre. La profondeur de Berthier est variable, en fonction du littoral du fleuve, qui est assez irrégulier.

Les premières concessions de terre furent de trois arpents de front par quarante de profondeur. Cependant, ce n'était qu'au fond des anses de Bellechasse et Verte, que les terres avaient cette profondeur. En effet, la ligne droite tracée pour délimiter le second rang, qui devint le coteau du nord de St-François, laisse un trécarré de profondeur variable, souvent considérable, comme à la hauteur du village. Un bon nombre de ces terrains du trécarré furent vendus en tout ou plus souvent en partie, à des cultivateurs de St-François, qui sont beaucoup plus près de ces lieux. Aujourd'hui la limite sud de Berthier est formée par l'auto-route 20, qui coupe un peu partout le haut des terres.

Le front de mer est assez irrégulier. A l'ouest, il commence au fond de l'anse de Bellechasse, l'anse d'en haut, quelques verges avant le ruisseau de Bellechasse, se rapproche du chemin en une courbe continue, pour le border immédiatement au bout de la terre Blais. Puis la grève s'éloigne du chemin et l'anse se termine à la pointe rouge située vis-à-vis des terres de MM. Laflamme et Baron. A l'est et un peu à l'ouest, cette anse est plutôt envasée, mais en son centre, il règne une longueur d'environ un tiers de mille, où à mer haute, il est agréable de se baigner, en saison. Le rivage est formé de galets et de tuf érodé. A partir de la terre Talbot, la grève s'éloigne du chemin et vers la

terre Lavoie, un excellent sol à culture s'étend depuis le chemin sur deux tiers de mille environ. Le rivage est formé à peu près des mêmes éléments que la grève d'en haut, à son meilleur, mais les galets s'étendent plus loin. Après la chapelle de la grève, il se trouve une échancrure assez profonde qui s'étend sur une largeur d'environ un quart de mille, mais dont l'entrée n'est pas très large, c'est l'anse des pêcheurs, appelée communément le trou du quai, le quai la bordant en partie à l'est. C'est le havre des anciens mariniens.

Ensuite, la grève de tuf et galets court vers l'est, pour environ deux tiers de mille et se termine à la Pointe-Verte, qui limite au nord deux anses d'inégale longueur s'étendant vers le sud, séparées par une pointe rocheuse terminée par un ilot, à mer haute. L'anse du nord est formé d'un fond de vase et celle du sud forme une plage très agréable de sable blond, aimée des baigneurs. Cette anse courant vers le sud et s'infléchissant un peu vers l'est, atteint presque le chemin, un peu avant le pont Simon. A partir de cet endroit, le rivage est presque droit jusqu'aux limites de Berthier, à l'est. Il est formé de tuf et de galets, avec de minuscules plages de sable. A partir du village, à la hauteur de l'église en allant vers l'ouest pour environ deux milles, le chemin est bordé au sud à petite distance, par une colline plus ou moins large, peu élevée et en grande partie boisée de conifères.

Sur le haut du versant nord de ce coteau passe la route numéro 2, tronçon de l'ancienne route Trans-Canada, avant la construction de la route 20. Ce tronçon quitte le chemin du roi, un peu à l'est de la maison Paré, autrefois Roy, et le rejoint à la terre Buteau. Il permet d'éviter le village. Plusieurs maisons, en majorité des maisons de cultivateurs, sont sur cette colline. Dans le haut de la paroisse, il y en avait beaucoup plus, au bon temps de la navigation à voiles. On peut encore trouver de nombreux vestiges de ces maisons jusque sur la terre de M. Alphonse Gaumond. Sur cette colline, il y a beaucoup de terrains favorables à la culture de la pomme de terre, mais d'une façon générale les prés qui s'y trouvent ont plutôt la vocation de terres à pâturage.

Dans le passé, m'a-t-on dit, il s'y cultivait du seigle, du sarrasin et du lin. Cela ne se fait plus depuis longtemps. J'y ai vu quelques cultures d'avoine de belle venue, aux meilleurs endroits. Des anciens m'ont affirmé que vers 1860, il s'y trouvait encore des érablières. Elles sont disparues depuis longtemps. Ce ne serait pas si mal si elles existaient encore.

Au sud du coteau, les cultures s'étendent jusqu'au grand bois. Ce grand bois attenant à l'ouest aux bois de St-Vallier, s'étire vers l'est sur la plus grande partie de la paroisse. Sa profondeur varie beaucoup. Je crois qu'il ne dépasse pas un quart de mille, là où il est le plus profond. A la hauteur de la terre Baron et en partie

de la terre Gaumond, une clairière d'environ 300 pieds de large laisse apercevoir l'église de St-François et une partie du village. Vers le bas de la paroisse, ce bois se termine par des boqueteaux. Les essences forestières représentées sont assez variées. Il s'y trouve des érables, pas assez cependant pour constituer des érablières rentables, sauf en de rares cas. Il y a un grand nombre de chênes, diverses autres espèces d'arbres feuillus, et surtout au sud, des conifères. Les pins sont rares.

La faune

Au début de la colonisation, il devait se trouver ici une faune abondante, pour avoir mérité au lieu le nom de Bellechasse. Avec le défrichement des beaux rangs de St-François, la forêt s'est éloignée et avec elle les variétés les plus importantes de la faune. De nos jours, il serait fortement exagéré de dire que nos bois petits et grands sont un petit paradis pour les chasseurs. Tout de même, il arrive de temps à autre qu'un cerf égaré, je suppose, sort de la forêt et vient dans notre grand bois. J'ai entendu parler de ces occurrences, très rares en fait. Nos bois cependant ne sont pas un désert de faune. Il s'y trouve bon nombre de renards roux. Dans le temps où la fourrure de cet animal avait quelque valeur, certains chasseurs de la paroisse leur faisaient la guerre. Maintenant, leur peau ne vaut plus le coup de fusil. Aussi bien, ils cou-

lent des jours heureux et exempts d'émotions fortes. Il y a grande abondance de siffleux. Le printemps, par les beaux matins ensoleillés, on peut entendre leurs sifflements aigus, des sous-bois du coteau. Le printemps, plusieurs personnes étaient occupées à tendre des nasses pour attrapper les rats musqués, dans les ruisseaux. Leur fourrure était d'un bon rapport. Il y a toujours des mouffettes en assez grand nombre. Il n'arrive pas souvent de les voir parce que les habitudes de vie de cet animal malodorant sont nocturnes, heureusement. Il arrive cependant que des malchanceux font leur connaissance plus intime, à leur grand regret et aussi au regret de leur famille. Le seul moyen de défense de ces animaux plutôt jolis, est unique, mais combien efficace ! Elles n'ont qu'un ennemi c'est le renard, qui en les mangeant, empêche leur nombre de devenir trop grand. Les lièvres sont assez abondants, et à l'automne, certaines années, bien des chasseurs en prennent au collet ou autrement un nombre relativement considérable. Comme chacun le sait, la chair de cet animal, préparée en tourtière ou de plusieurs autres manières est un régal.

Nos bois sont aussi animés par toute une quantité d'écureuils et de suisses (*Tamias rayés*) qui, avec grande industrie, amassent noisettes, faines et glands pour l'hiver. Ils sont très gracieux à voir évoluer, et souvent pas très craintifs. Quant aux oiseaux intéressant le chasseur, on ne peut trouver que de rares perdrix. A l'au-

tomme, cependant, les migrateurs: canards, sarcelles et outardes sont généralement abondants.

Les ruisseaux.

Il n'y a pas de rivière sur notre territoire, mais seulement plusieurs grands ruisseaux. Presque à la limite ouest, c'est le ruisseau de Bellechasse, ainsi nommé dès 1637, dans un document signé du gouverneur Montmagny. Par ses ravins profonds il voudrait se donner un petit air de rivière; mais vraiment il ne charrie pas assez d'eau pour mériter ce titre. Puis vers l'est, un mille avant le village, un ruisseau descendant la colline, sur la terre de M. Baron, en une jolie chute, a belle allure au printemps. Il y a environ cent ans, un M. Blanchet, alors propriétaire du lieu, construisit une digue sur le haut de la colline, et y installa un moulin. Ce moulin ne pouvait fonctionner que quelques semaines par année et il fut vite abandonné. Il n'en reste plus de trace, excepté le nom de Chute-à-Blanchet, que les malins donnèrent à ce lieu.

A mi-chemin entre la colline et le grand bois, le ruisseau des pins prend sa source sur la terre Morency, se sépare en deux branches dont l'une coule à l'ouest, vers le ruisseau de Bellechasse, et l'autre vers l'est. J'ai appris récemment que cette branche serait plutôt appelée le ruisseau Corriveau. Je ne m'y oppose pas, mais il est certain que mon père, ses frères et tout le monde du coin que j'ai connu dans ma jeunesse, ne parlaient que du ruisseau des pins. Il a dû avoir des pins

sur ce ruisseau, pour lui mériter un tel nom, mais il n'y en a certainement plus, et depuis longtemps. Pour ma part, je n'en ai jamais vu un seul; et s'il y a un pied de long de ce ruisseau que je n'ai pas parcouru maintes fois, j'aimerais qu'on me le montre. Ce ruisseau rejoint, à la route de St-François, un autre plus considérable venant de l'autre côté du grand bois, qu'il traverse sur la terre de M.Maurice Mercier, c'est le ruisseau Camut. Il était connu pour le grand nombre de truites de petites dimensions qui s'y trouvaient. Les jeunes pêcheurs y faisaient de nombreuses captures, surtout au printemps. Le ruisseau des pins ne contenait que des gardons.

De la route, le-nouveau ruisseau Camut coulait vers l'est, et après son confluent avec le ruisseau des Aunes, venu du bas de la paroisse, il prend presque des airs de petite rivière. Il se jette dans le fleuve, à l'anse Verte, à moins d'un mille à l'est de l'église. C'est là que fut installé le premier moulin banal du temps de la seigneurie. Avec les défrichements, l'eau baissa et il fut vite abandonné pour un site plus favorable à St-François. Plus bas, jusqu'à la limite de Berthier, dans les dernières futaies du grand bois, un autre grand ruisseau prend sa source. Il se jette dans le fleuve, près de la pointe à La Caille, à Montmagny. Il est dignifié à son embouchure, du nom de Rivière à La Caille.

Les routes.

Il y a d'abord l'ancien chemin du roi, qui fait la longueur de la paroisse. Excepté sur une distance d'environ deux milles et demi, il se confond avec l'ancienne route Trans-Canada, qui, pour cette distance, passe sur le versant nord de la colline. Un tronçon de l'ancien chemin du roi subsiste, après la rectification du chemin vers St-Vallier. Il va de la maison de M.Paré à celle de M.Gabriel Roy, où il rejoint la route reliant le Rocher de St-Vallier au rang du Bord de l'Eau. Il dessert plusieurs maisons de cultivateurs. C'est le chemin des Roy, ainsi nommé en souvenir de la famille des prêtres Roy. Puis, il y a ce chemin qui relie la grande route à l'ancien presbytère, et permet d'atteindre, par le Chemin des Grèves, la ferme Tanguay et quelques résidences d'été: c'est la route Pascal Mercier, ainsi nommée en l'honneur du pionnier de la famille Mercier, à Berthier. La ferme Tanguay est une partie du terrain que ce pionnier a commencé à défricher. Jusqu'à ces dernières années, cette ferme appartenait toujours à l'un de ses descendants.

Partant du village, une route datant des premiers temps de la colonisation permet d'aller à St-François. Elle monte le coteau par une pente assez raide nommée la côte du fourneau. Ce nom vient de ce que très anciennement, il y avait là une briqueterie. Cette route est située entre les terres de Jean et de Edmond Blais. La tra-

versée du bois est belle, la route étant bordée de grands arbres où dominent les érables. Cependant l'échangeur pour la Trans-Canada a fait disparaître la partie sud du bois, où dominaient les conifères.

A l'est du village se trouve la route du manoir, qui conduit au manoir Denéchaud et au quai. Elle communique plus ou moins bien avec un bon chemin conduisant à l'anse Verte et rejoignant le grand chemin, par une route ouverte par Edmond Buteau, celui qui est à l'origine du développement de Berthier comme place d'été. On a donné le nom d'une espèce d'arbres plantés sur ses bords, à cette route. Pour ma part, je ne vois pas pourquoi on ne la nommerait pas route Edmond Buteau. On a fait cela pour d'autres routes en les appelant du nom de ceux qui les ont ouvertes pour développer un endroit ou l'autre. Je suis parfaitement d'accord. Mais alors pourquoi faire une exception pour celui qui justement a été à l'origine du plus grand développement jamais fait dans la paroisse ? Le sud de la paroisse est limité par l'auto-route Trans-Canada.

La vue sur le fleuve et au delà.

J'ai parlé de la géographie de notre paroisse, mais pas encore de ce qui en fait la plus grande beauté: son front de mer, le fleuve déjà large aux eaux semées d'îles et d'flots, son horizon de montagnes au nord, là où les Laurentides sont dans leur plus beau.

Il est deux époques où ces beautés sont plus resplendissantes: en juin quand les fleurs couvrent les terres basses vers le fleuve, et que les arbres des flès et de la montagne se fondent en une masse de verdure encore tendre. Et puis, en septembre, quand ces flès et surtout la montagne prennent cette teinte mordorée, que les érables arborent comme toilette d'automne. Venez avec moi vous asseoir au point culminant de l'escarpement du coteau, vers l'endroit où M. Oscar Morency avait établi son commerce de rafraîchissement. Des bancs disposés tout au bord de la côte vous invitent, acceptez, prenez place, vous ne le regretterez pas. Là, par une belle journée de soleil, bien claire, et de préférence à marée haute, vous jouirez d'un spectacle difficile à égaler sur la côte sud.

A l'ouest, s'avance fièrement dans le fleuve, la pointe St-Vallier, couverte de sa forêt miniature. Cette pointe est terminée par une terrasse de maçonnerie dont voici l'origine. Il y a près de cent ans, un certain notaire Larue, de Québec, acheta le vieux manoir Lanau-dièrè et les terres qui l'entourent et se terminent par la pointe. Il fit construire cette terrasse. Dans quel but agit-il ? Je l'ignore et personne n'a pu me renseigner. Peut-être était-il simplement en avance sur son temps, et voulait-il y établir un lieu de repos, nous dirions aujourd'hui un lieu de camping. Cette terrasse vue par dessus les eaux de l'anse de Bellechasse,

a grande allure. Le malheureux notaire y engloutit son argent et même plus. Le tout fut vendu par le shérif pour seulement une fraction de son coût. Dans ma jeunesse, le manoir et ses terres appartenaient à un M. Deschênes, qui était cultivateur. Avec sa permission, il était possible d'aller pique-niquer à la pointe. A propos de ce manoir, j'ai vu quelque part, dans les écrits de Louis Fréchette, je crois, une anecdote assez savoureuse donnée comme authentique. La voici: vers 1840, le manoir était devenu la propriété d'une célibataire d'âge mur, de la famille de Léry, qui l'habitait avec une servante comme tout personnel. Elle était brave comme ses ancêtres et de plus douée d'une force physique peu commune, ce qui ne gêne rien. Par un beau jour d'hiver, un passant entra; voyant qu'il n'avait affaire qu'à deux femmes seules, il commença à se faire exigeant et à parler haut. Mal lui en prit. Mlle de Léry n'hésita pas longtemps, elle saisit le malotru par les épaules et l'assit dans la cheminée où se consumait une bonne attisée d'érable. Notre homme ne fut pas long à sortir, le feu littéralement au derrière. Il est dit que jamais il ne revint. Je le crois sans peine. Le manoir de cette vaillante guerrière fut finalement acquis par l'ingénieur Amos, beau-frère de sir Lomer Gouin, qui le restaura avec goût. Il est toujours la propriété de la famille Amos.

De la Pointe St-Vallier, le rivage en un oval

parfait, coupé seulement par la rivière des Mères, ainsi nommée en souvenir des soeurs Hospitalières, anciennes propriétaires de la seigneurie, s'avance jusqu'à la Pointe-Rouge. Quand la marée est haute, belle est cette anse d'en haut, plus belle encore si quelque petite barque y déploie sa voile triangulaire. En face de la Pointe-Rouge, et s'étendant vers l'est sur un quart de mille environ, sont les Ilets de Bellechasse, chaîne de trois îlots pierreux terminés à l'est comme à l'ouest, par deux gros rochers visibles à marée presque basse seulement : ce sont les cayes des Ilets. Il fut un temps où ces îlots étaient plus boisés que maintenant.

Il y avait, et ce temps n'est pas si loin, un phare sur le plus oriental de ces îlots, un phare tout blanc, où brillait dans la nuit une lumière tutélaire aux marins. C'était une chose de beauté que ce phare, admirable lorsque doré par le soleil se couchant au milieu des montagnes, dans une jonchée d'ors et de pourpre miroitant sur les flots. Un quelconque fonctionnaire au ministère des transports fit remplacer ce phare par un échafaudage d'acier dénué de toute élégance, et ordonna, le vandale, de brûler notre blanche tour. Je ne sais quel prétexte invoqua l'auteur de ce sacrilège esthétique, cet iconoclaste ! Je ne veux pas le savoir. Puisse ce malheureux possesseur d'une âme dénuée du plus petit atome de poésie, incapable d'apprécier le beau, continuer de vivre au milieu de ses paperasses poussiéreuses,

et s'y complaire. Il en est digne. Il doit posséder un esprit pétri de vieux dossiers mêlés de poussière. Laissons ce pénible sujet et retournons à notre spectacle. Elles sont belles les montagnes qui bornent notre horizon au nord. En face de nous s'élève le mont Ste-Anne, rendez-vous des skieurs, en hiver, mais bien plus beau en été, revêtu de sa parure de verdure. Au nord-est, le Cap-Tourmente ferme notre vue. Ce cap plongeant dans le fleuve un escarpement abrupt, paraît beaucoup plus haut qu'il ne l'est. Le fleuve devient de plus en plus large, et nous pouvons compter nombre d'îles et d'îlots. Au nord se trouve l'île d'Orléans, où nous pouvons voir une grande partie des paroisses de St-Jean et de St-François de l'île, d'où sont venus beaucoup de nos ancêtres défricheurs de Berthier et de St-François de la Rivière-du-Sud.

Nous voyons l'île Madame, ainsi nommée parce que jadis elle appartenait aux religieuses de l'Hôtel-Dieu de Québec; l'île aux Réault, du nom de ses propriétaires passés, et surtout cet archipel d'îles et d'îlots, dominé par la Grosse-île, qui fut longtemps l'île de la quarantaine. Dans le sol de cette île sont ensevelis plusieurs milliers de malheureux Irlandais, qui fuyant la famine occasionnée en leur pays par la ruine de leurs récoltes, furent emportés par le typhus. Vers l'est, la vue s'étend par dessus l'Anse-Verte jusqu'aux grandes côtes de la Baie St-Paul, et sur le Fleuve à perte de vue. Elle est belle notre petite patrie, par un beau

jour de juin ou de septembre. En l'admirant, je me prends à répéter ces mots du poète: " choses inanimées, avez-vous donc une âme, qui s'attache à la nôtre et la force d'aimer ?".

Et comme c'est vrai. Berthier, notre paroisse, a une âme que l'on sent, dont on peut entendre la voix dans le secret de nos cœurs, si seulement nous voulons y prêter attention. Cette âme est forte, courageuse, avec un fond de tristesse aussi. Elle est formée du souvenir de nos ancêtres, qui en défrichant ce terroir alors partie de la forêt vierge, s'y taillèrent à la hache de belles fermes, en tirèrent leur pain et celui de leurs nombreuses familles. Elle est formée aussi du souvenir de nos nombreux marins, qui sillonnèrent souvent sur de petits voiliers, le fleuve, le golfe et aussi l'océan; elle est triste du sort de ceux qui périrent dans les flots, perdus en mer.

En elle, se trouve aussi le souvenir de ceux, qui avec leur seigneur le capitaine Jean-Marie de Rigauville combattirent à Chouagan, à Carillon et sur les Plaines d'Abraham. Elle est pour une bonne part formée du souvenir du dévouement, du courage de nos aieulles, de nos mères, qui ne voulurent pas connaître les beaux prétextes égoïstes pronés aujourd'hui, et n'eurent pas peur de continuer la vie. Telle est l'âme de notre paroisse. Elle ressemble à celle des autres vieilles paroisses de notre pays. Chaque fois

que mon devoir me força de vivre loin de notre petite patrie, à laquelle toutes les fibres de mon coeur m'attachent, ce ne fut qu'avec regret que je le fis. Et puis, lorsque le Bon-Dieu rappellera mon âme à la véritable patrie, je veux que mes restes soient apportés à Berthier, pour y attendre la résurrection au milieu des cendres de mes ancêtres, de mes parents et de mes amis.

Chapitre VII

LES FAMILLES DE BERTHIER

Une famille remarquable.

La famille la plus remarquable de Berthier est sans aucun doute la famille de Benjamin Roy. De cette famille sont issus un archevêque de Québec, un recteur de l'Université Laval, un père dominicain de réputation enviable, et deux autres prêtres, qui furent longtemps curés de paroisses importantes, sans compter une religieuse, et plusieurs personnes, qui ont fait leur marque dans divers champs d'activité.

La souche de cette famille est Nicolas Le Roy, né en 1733, à Dieppe, en Normandie. Il épousa Jeanne Lelièvre en 1653, à Dieppe, et passa en Nouvelle-France. Il eut deux filles et six fils. Il avait l'habitude de signer Le Roy, et pendant quelque temps, la plupart de ses descendants conservèrent cette manière de signer leur nom de famille. Cela les distinguait des autres familles Roy: il y en avait une quinzaine au pays. Au siècle suivant, ses descendants laissèrent tomber cet article, et furent connus uniquement sous le nom de famille Roy. Ils se sont concentrés surtout dans les comtés de Bellechasse, de Montmagny et de Lévis.

Noël, fils de Nicolas se maria avec Jeanne Lacasse, à Lévis en 1690; puis avec Marguerite Labouin, en 1700. De lui naquirent trois filles et sept fils. Il est l'ancêtre de Benjamin Roy.

Benjamin Roy eut vingt enfants dont quatorze arrivèrent à l'âge adulte, et plusieurs vécurent jusqu'à un âge avancé. Il y eut cinq prêtres dans cette famille. Paul-Eugène, l'ainé des prêtres, était un orateur remarquable, le plus grand orateur sacré de son temps, a-t-on dit. Il eut une vie extrêmement bien remplie. Il fut curé aux Etats-Unis, pour un temps; restaurateur et pour ainsi dire second fondateur de l'hôpital du Sacré-Coeur, à Québec, fondateur du journal L'Action; évêque auxiliaire de Québec, puis archevêque co-adjuteur du cardinal Bégin, à qui il succéda. Malheureusement la maladie dont il souffrait, ne lui permit pas d'exercer son ministère, et il mourut peu de mois après le cardinal Bégin.

Un autre prêtre remarquable fut Mgr Camille Roy, qui fut toute sa vie éducateur au Séminaire de Québec. Il enseigna diverses matières, mais ce fut surtout en rhétorique, qu'il donna sa mesure. Comme il était un écrivain de valeur et aussi un excellent orateur, ses élèves purent profiter d'un enseignement de haute tenue. Pendant quelques années, il fut préfet des études au séminaire, puis il fut élu recteur de l'Université Laval, poste qu'il occupa avec grande distinction durant plusieurs années. Il mourut à la tâche, en 1943. Il a é-

crit plusieurs ouvrages, qui sont toujours intéressants. Surtout, il laissa le souvenir d'un saint prêtre, fidèle à sa vocation, même dans les plus petits détails.

Le père Arsène Roy, à la fin de ses études classiques, s'était dirigé vers la pratique du droit, mais bientôt, l'Esprit qui souffle où Il veut, l'appela à suivre la voie tracée par St Dominique. Devenu dominicain, il occupa avec distinction plusieurs charges importantes dans son Ordre, et fut prieur de diverses maisons aux Etats-Unis et au Canada. Devenu vieux et quelque peu sourd, il se retira à la paroisse St-Dominique de Québec, et il continua jusqu'à l'extrême vieillesse à exercer les ministères encore en son pouvoir. Il était courant de le rencontrer dans les limites de la paroisse, visitant les malades et tous ceux à qui il pouvait faire du bien. Il célébra son jubilé de diamant d'ordination et plus que nonagénaire, il retourna au Maître qu'il avait servi si longtemps.

L'abbé Philius fut, durant de nombreuses années, curé de St-Patrice de Rivière-du-Loup. Il présida à la construction du presbytère et se retira âgé de plus de 80 ans. Il termina sa vie dans une retraite digne et pieuse.

L'abbé Alexandre dépensa sa vie dans le ministère paroissial. Longtemps curé de Pintendre, il termina sa carrière comme curé de St-Henri de Lévis. Une fille, l'ainée, devint religieuse, et mena une vie qui

pour être cachée, n'en fut pas moins utile au prochain et agréable à Dieu.

Parmi les autres membres de cette famille, il y eut deux cultivateurs, dont l'un, M. Urbain, cultiva le bien paternel. Un autre, Georges, marchand au village de Berthier, fut shérif du comté de Montmagny. Il y eut aussi un capitaine naviguant sur les Grands Lacs et deux chefs de gare. Maintenant, tous sont retournés à leur Créateur. Ils ont laissé un grand exemple à suivre, non seulement à leurs familles, mais à toute la paroisse. MM. Alfred et Urbain Roy furent maires de Berthier. M. Urbain Roy fut président de la Commission scolaire. MM. Alfred, Georges et Urbain Roy furent marguilliers de la paroisse.

Deux prélats

Notre paroisse a donné à l'église deux autres prêtres éminents, qui furent élevés à la prélature romaine: mgr Carbonneau et mgr J. Boutin. Mgr Carbonneau est le frère d'Olivier Carbonneau, qui tenait boutique là où s'élève actuellement le super-Marché Forgues. Il commença son ministère dans cette partie du diocèse de Québec, qui allait devenir bientôt le diocèse de Rimouski. Il fut longtemps curé de l'Ile-Verte, puis vicaire-général du diocèse de Rimouski. Il vécut jusqu'à un âge fort avancé.

Mgr Joseph Boutin, doué pour les études, fit un

excellent cours d'études au petit séminaire de Québec. Son grand séminaire fut également une période d'études brillantes, d'où il sortit avec le parchemin de docteur en droit canon. Professeur au grand séminaire, il se rendit vite compte qu'il était plus doué pour le ministère paroissial que pour le professorat. Il passa son examen de docteur en théologie et se consacra désormais au ministère. Il était doué d'une éloquence persuasive et en même temps de la faculté de se faire aimer de tous. Rapidement il fut nommé premier vicaire à la basilique-cathédrale de Québec, avec la charge plus spéciale de la succursale de la Basse-ville: Notre-Dame des Victoires. Quand cette desserte fut promue au rang de paroisse, il en fut le premier curé. Dans cette paroisse quelque peu difficile, il fit beaucoup de bien. En même temps, il avait été nommé représentant de l'archevêque à la commission scolaire de la ville, charge qu'il occupa plusieurs années. Puis il fut promu curé de St-Charles-Garnier à Sillery. Après plusieurs années d'un ministère actif, il se retira pour jouir d'un repos devenu nécessaire. C'est là que le Bon Maître le rappela à Lui.

Origine des premières familles.

Dans une notice sur les seigneuries de la région, où j'ai puisé de rares renseignements, il est dit que Berthier fut peuplé en partie par des soldats licenciés du régiment de Carignan, où Alexandre Berthier était

capitaine. Cela est peut-être vrai pour un certain nombre. Cependant jusqu'ici, il m'a été impossible d'identifier, parmi les plus anciennes familles, celles qui tireraient leur origine de soldats de ce célèbre régiment. Il est venu plus tard quelques colons fils de certains de ces soldats, qui s'étaient établis ailleurs, en fait à l'Ile d'Orléans. En revanche, j'ai trouvé que tous les notables, qui avec le seigneur, ont signé la pétition demandant à l'évêque de nommer un curé résidant descendaient de colons qui n'avaient eu rien à voir avec ces soldats. Ils étaient tous nés au pays, la plupart à l'Ile d'Orléans. Trois étaient les fils de Pascal Mercier né à Ste-Anne de Beaupré, un de Sillery et un autre du Cap St-Ignace.

Voici leurs noms et leur origine. Les trois fils de Pascal Mercier, qui lui-même né à Ste-Anne en 1658, est venu à Berthier dans les débuts. Pierre Blais naquit à l'Ile d'Orléans en 1673. Ses deux frères y sont également nés. Antoine Bilodeau est né en 1683 à St-François, I.O.. Jacques Bilodeau est le frère d'Antoine. Louis Beaudoin est né en 1678 à St-François, I.O. Joseph Lemieux, capitaine de milice, est né au Cap St-Ignace. Jean Boutin est né à Sillery. L'apport du régiment de Carignan n'a aucun représentant parmi ces notables. Evidemment les signataires ne furent pas nombreux. Pour le plus grand nombre, les gens ne savaient pas signer et appuyèrent la pétition d'une simple croix.

Les soldats, anciens ou en fonction, en ces temps-là, n'étaient nullement requis de savoir signer. Quoiqu'il en soit, les descendants de ces familles, et des autres établies à Berthier depuis les débuts jusqu'à ce jour, sont au nombre de 6447, aux registres des baptêmes de la paroisse, et cela depuis 1720, date où commencent nos registres. Il se trouve de nombreuses lacune dans ces registres, et cela jusqu'à 1795. Aussi bien, doit-il y avoir un bon nombre de baptêmes de nos ancêtres, qui ne se trouvent pas ici, mais à Beaumont, à St-Michel et même à Québec. Il y a eu presque 4000 sépultures, pour un bon tiers, des enfants en bas-âge.

Arrivée des premiers colons.

La seigneurie fut concédée à Alexandre Berthier à l'automne de 1672. Il est pratiquement certain qu'il ne vint personne la première année, vu la saison avancée. La date du premier établissement doit se situer au printemps de 1673. Pourquoi ? Le seigneur n'a pas dû laisser traîner les choses en longueur et cela pour deux raisons: l'ordonnance qui permettait d'enlever les seigneuries à ceux qui ne les exploitaient pas assez rapidement. Cette ordonnance avait joué contre Marsolet, elle pourrait aussi jouer contre lui-même, s'il ne se hâtait d'ouvrir son fief à la colonisation. D'autre part, une seigneurie en bois debout ne rapportait rien à son propriétaire, et notre homme était plus riche de bravoure que d'écus. Il devait donc être pressé de mettre sa proprié-

té en valeur. Il y a une autre indication. En 1679, Mgr de Laval établit les premières paroisses. A cette occasion, le territoire de Berthier, dans la seigneurie de Bellechasse, est mentionné comme une des dessertes paroissiales de cette paroisse, qui de Beaumont allait jusqu'aux limites de St-Thomas. Or, un bout de forêt inhabitée ne peut en aucune façon être qualifié du nom de desserte paroissiale. Il semble que dès le printemps de 1673, le nouveau seigneur envoya des engagés travailler sur son domaine, et qu'au moins Pascal Mercier l'ancien, commença les défrichements sur la terre qui devait être cultivée par plusieurs générations de ses descendants.

Les autres familles

La famille Blais a été, de toutes celles établies à Berthier, la famille qui a donné le plus de descendants dans la paroisse. Dans nos registres paroissiaux, le nombre des enfants Blais baptisés ici, de la descendance de Pierre Blais, premier du nom, s'élève à 694. De plus, dès les premières générations, cette famille a donné des chefs de lignées à toutes les paroisses des alentours et à bien d'autres aussi. Le nom de Blais se retrouve sous trois épellations différentes dans nos registres, mais il s'agit toujours de membres de la même famille: Blais, Bled, Blay.

Le premier du nom à venir au Canada, fut Pierre Blais. Il naquit à Dam, évêché d'Angoulême, fils de Math

rin Blais et de Françoise Pénigaud. Il épousa Anne Perrot, originaire de St-Sulpice de Paris, et en secondes noces Anne Royer. Il s'établit à St-Jean, I.O. et y défricha une terre. Après un séjour à Berthier pour établir ses trois fils aînés, il revint à St-Jean, où en février 1700, il décéda. Il avait eu une nombreuse famille.

Pierre Blais, le pionnier de la famille au Canada ne vint pas lui-même résider à Berthier, mais ses trois fils aînés y vinrent: Pierre, Antoine et Jean-Pierre. Il défricha cette terre dont une grande partie appartient encore à Edmond Blais. Cette terre n'a jamais sorti de la descendance de Pierre Blais. C'est ce Pierre Blais qui donna une partie du terrain où furent construits la première église de pierre et le premier presbytère solide, de la paroisse. Antoine et Jean défrichèrent aussi des terres à Berthier. Avec le temps, cette famille se divisa en plusieurs branches, et eut des rejetons nombreux, non seulement à Berthier et à St-François, Rivière-du-sud, mais à St-Vallier, à St-Pierre et à St-Thomas, pour ne parler que des localités voisines.

De cette famille sont issues plusieurs personnes remarquables. Parmi les principaux membres de cette lignée, mentionnons: Mgr André-Albert Blais, second évêque de Rimouski (1890-1919), né à St-Vallier. Un mgr Blais né à St-Pierre, qui fut un intrépide missionnaire

en Gaspésie. Il est un arrière grand oncle de Maurice Mercier, cultivateur au village de Berthier. L'honorable sénateur Aristide Blais, né à Berthier en 1875, fils du capitaine Narcisse Blais. Il devint médecin. Durant la guerre de 1914-18, il fut chirurgien-major, puis lieutenant-colonel au corps médical canadien, en France. Après la guerre, il pratiqua sa profession dans l'ouest canadien. Il fut nommé sénateur en 1940. Cinq prêtres nés à Berthier sont issus de cette même famille. Très nombreux furent les marins de tous grades et les capitaines de voiliers, puis de vapeurs, de ce nom, à Berthier. J'ai connu une dizaine de capitaines Blais, mais ce ne sont que les plus récents.

La famille Mercier

La famille Mercier est l'une des toutes premières établies à Berthier; j'ai même lieu de penser qu'elle est la première, et est venue en même temps que les engagés du premier seigneur en 1673; elle fut aussi une des plus prolifiques. Elle n'est surpassée que par la famille Blais, pour le nombre des baptêmes inscrits à nos registres. Ce nombre s'élève à 539. Cependant le plus célèbre des hommes issus de cette famille est sans contredit l'honorable Honoré Mercier, qui fut premier ministre de la province de 1886 à 1891. Son fils, aussi nommé Honoré, fut longtemps ministre dans le gouvernement provincial.

La famille Guillemette

Le premier de ce nom venu de France fut Nicolas Guillemet, natif de St-Antoine de Nesle, évêché de Soissons. Il naquit en 1641. Son épouse, Marie Selle, était originaire de la région de Rouen, en Normandie. Il s'établit à St-Jean de l'Ile d'Orléans et y mourut le 10 décembre 1700. Il eut plusieurs enfants, dont Jean, qui fut baptisé le 24 février 1674, à Ste-Famille, I.O. Jean Guillemet épousa Marie-Anne Blais, fille de Pierre I Blais en 1696. Il vint s'établir à Berthier vers le même temps. Les baptêmes d'enfants de la descendance de Jean Guillemet sont au nombre de près de 500 dans nos registres. Cette famille fut surtout une famille de cultivateurs, qui fournit des défricheurs à bon nombre de nouvelles paroisses. Elle a toujours été présente dans les diverses activités de la paroisse.

La famille Bilodeau

Parmi les signataires de la demande pour obtenir un curé résidant, en 1721, on trouve les noms de deux membres de la famille Bilodeau: Jacques et Antoine. Voici l'origine de cette famille, qui devint nombreuse, dans la Micamie surtout, sans exclure le reste de la paroisse. Le premier venu de France est Jacques Bilodeau né en 1636, fils de Pierre et de Jeanne Fleurie. Il s'établit à St-François de l'Ile, et y décéda le 8 février 1712. Il avait eu trois fils qui laissèrent des descendants.

Deux des fils d'Antoine Bilodeau vinrent s'établir à Berthier: Jacques et Antoine. Antoine Bilodeau naquit le 17 novembre 1686 et Jacques le 22 mai 1690. Tous deux naquirent à St-François, I.O. Jacques Bilodeau épousa, le 15 novembre 1721, Marie-Françoise Pasquier dit Lavallée, petite-fille d'Isaac Pasquier dit Lavallée, le premier de la famille né au Canada. Le mariage eut lieu à Beaumont, où Charles Lavallée, son père, résidait. De ces deux frères établis à Berthier, naquit une nombreuse descendance: 440 baptêmes de Bilodeau sont inscrits en nos registres. Il y a toujours eu des cultivateurs de cette famille; cependant le plus grand nombre des hommes étaient marins au temps de la navigation à voiles.

La famille Carbonneau

Le premier Carbonneau qui vint au Canada se nommait Esprit Carbonneau dit Provençal, originaire de Dhatte en Provence, midi de la France. Il était soldat au régiment de Carignan. Il est né en 1643. Il s'établit à St-François, I.O. et y mourut le 10 janvier 1715. Ce fut un de ses fils, Jacques, né en 1674, qui vint s'établir à Berthier où il mourut à l'âge de 35 ans en 1709. Il avait épousé Geneviève Martin en 1697, qui après sa mort épousa Jean Blais, de Berthier. De la descendance de Jacques et de Jean-Baptiste, 347 enfants ont été baptisés à Berthier. Un monsieur Carbonneau alla s'établir au Lac St-Jean. Il devint député de cette

région au parlement provincial. Puis il fut nommé gouverneur de la prison des Plaines d'Abraham, appelée familièrement pour cette raison: l'hôtel Carbonneau.

La famille Baudoin

Le premier de cette lignée à venir au Canada fut Jacques Beaudoin, né en 1643. Il s'établit à St-François de l'Ile d'Orléans, où il décéda le 2 juin 1708. Il épousa Françoise Durant, née en 1648, et décédée le 16 septembre 1718. Jacques (le fils) s'établit à Berthier. Il épousa, le 10 juillet, Catherine Morin, née le 27 août 1677, à St-Thomas, fils de Alphonse Morin dit Valcourt. Elle était la nièce du premier prêtre né au Canada, l'abbé Germain Morin. Sa mère était Marguerite Normand, fille de Jean-Bpt. Normand. Jacques eut plusieurs enfants. Il y a 169 baptêmes dans nos registres sous ce nom. Il s'en trouve aussi un certain nombre dans les registres de Beaumont et de St-Michel.

La famille Gaumont

Le premier dont le nom paraît dans nos registres est Joseph Gaumont, qui en 1774, a fait baptiser son premier enfant né à Berthier. Il y a eu de ce nom, 169 baptêmes ici, depuis cette date. Le pionnier de la famille au Canada est Roger Gaumont, né en 1635, fils de René et de Jeanne d'Alaine, de St-Pierre de Charenton, à Paris. Il s'établit à Château-Richer, mais nous le retrouvons bientôt à St-Thomas. C'est là qu'il mourut

le 10 septembre 1703. Il avait épousé Louise Robin, née en 1637, fille de Etienne et de Eléonore Mauçais, de St-Sébastien, évêché de Coutance, en Normandie. Elle mourut le 16 novembre 1703. Il est à présumer que Joseph Gaumond est venu de St-Thomas.

La famille Roy

Il y eut diverses personnes de ce nom établies à Berthier. L'homme le plus important de ce nom fut David Roy, le père de Benjamin Roy. Nous avons parlé plus haut de cette famille. Les autres Roy, qui à diverses périodes ont vécu à Berthier, sont probablement apparentés avec cette famille. Il y a eu 145 enfants de ce nom baptisés à Berthier.

La famille Buteau.

Le premier mentionné dans les registres de la paroisse est Pierre Buteau, qui était marquillier en charge en 1710. Il y a eu 135 baptêmes de ce nom à Berthier. Le premier Buteau à venir au pays est le père de Pierre, né en 1673, nommé lui aussi Pierre Buteau et né en 1635. Il était le fils de Mathurin Buteau et de Marie Rageot, du Poitou en France. Il s'établit à St-François de l'Ile d'Orléans, où il mourut le 22 novembre 1705. Sa femme, épousée le 21 octobre 1671, à Ste-Anne, était la fille de Pierre Loxyot et de Jeanne Bonnet. Il eut plusieurs enfants.

La famille Coulombe.

Le pionnier est Louis Colombe(très tôt le nom s'écrivra Coulombe). Il naquit en 1641, fils de Jacques et de Noémie Drieux, de Neufbourg, évêché d'Evreux. Il s'établit à Ste-Famille de l'Ile d'Orléans. Il épouse Marguerite Foucault, née en 1661, et fille de Nicolas et de Marguerite Tibaud, de St-Germain de Paris. Elle décéda le 24 janvier 1696, gelée sur le pont de Beauport.

Jean, le troisième enfant de Louis, est la souche des Coulombe de Berthier et de Montmagny. Il épousa Jeanne Balan dit Lacombe le 27 avril 1706, fille du pionnier Pierre Balan dit Lacombe. Les baptêmes de ce nom sont au nombre de 139, en nos registres. C'est de la descendance de Jean Coulombe qu'est issu l'abbé Armand Coulombe de notre paroisse, qui ordonné prêtre le 15 mai 1940, devint aumônier militaire et parvint au grade de Lieutenant-Colonel. Il y a eu plusieurs hommes remarquables dans la descendance de Jean Coulombe.

La famille Boucher.

Le premier de ce nom mentionné en nos registres est Jean Boucher, marié avec Madeleine Gravel, née le

20 janvier 1691, et fille de Massé-Joseph Gravel, pionnier de la famille Gravel. Le mariage eut lieu à Château-Richer. Il semble qu'il est l'ancêtre de tous les membres de la famille Boucher nés à Berthier. Dans nos registres, les baptisés de cette famille sont au nombre de 135.

Il y a plusieurs souches différentes de familles Boucher, et il m'a été impossible de trouver exactement celle dont Jean fait partie. Il est né à Château-Richer.

La famille Lemieux.

Le premier ancêtre des Lemieux de Berthier est Guillaume, fils de Pierre et de Marie Bernard, né en 1648 à Beaufort, évêché de Paris. Passé au Canada, il maria Elisabeth Langlois à Cap-St-Ignace. D'abord établi à l'Ile d'Orléans où sont nés ses premiers enfants, il obtint de l'intendant Talon une propriété en franc alleu de 5 arpents par une lieue et demie de long. Il ne dépendait pas d'un seigneur, mais devait foi et hommage au roi. Il mourut au Cap le 19 novembre 1696. Il eut de nombreux enfants, dont deux vinrent s'établir dans le seigneurie de Bellechasse. Son fils Joseph vint vivre à Berthier, où il s'acquit vite la considération de tous, puisque en 1721, il était capitaine de Milice pour la seigneurie. Sa

terre était dans le haut de la paroisse et demeura longtemps dans sa descendance. Les membres de cette famille nés à Berthier sont au nombre de 132.

La famille Blouin.

Le premier mentionné est Gabriel Blouin, qui eut son premier enfant à Berthier en 1740.

Le premier venu au Canada fut Médéric Blouin, né en 1641, à St-Pierre, évêché de Luçon et décéda le 14 juillet 1707, à St-Jean, Ile d'Orléans.

Ses descendants sont très nombreux encore à St-Jean et à St-François de l'Ile d'Orléans.

Le 30 novembre 1669, il épousa Marie Carreau, née en 1655, à Château-Richer, fille de Louis Carreau dit Lafraicheur, qui était né en 1621, à Bordeaux. Gabriel vint résider à Berthier, mais il avait déjà des enfants nés à l'Ile. Il y a 125 Blouin nés à Berthier, mais j'ignore s'ils descendent tous de Gabriel, Certainement qu'ils descendent tous du pionnier Médéric.

La famille Bouffard.

Le premier mentionné dans nos registres est

Antoine Bouffard, marié avec Angélique Ouelle dit Galibois. Jacques Bouffard est le premier venu au Canada. Il est né en 1655, fils de Jean et de Marie Laferrrière, de Rouen en Normandie. Il épousa Anne Leclerc, née le 17 septembre 1664, le 5 mars 1680, à St-Pierre, Ile d'Orléans. Elle était la fille de Jean Leclerc et de Marie Blanquet. Il y a eu en cette paroisse 120 naissances de ce nom.

La famille Talbot.

Le premier de ce nom mentionné dans nos registres est Jacques Talbot, qui a eu son premier enfant en 1727. Il habitait le deuxième rang, qui devint le coteau du nord de St-François. Le premier du nom au pays est Jacques Talbot dit Gervais, qui s'établit à St-Thomas. Il y mourut le 25 novembre 1709. Il avait épousé Charlotte Sommereux, née le 27 mars 1678, à la Pointe-aux-Trembles de Montréal. Elle était la fille de Noël Sommereux, natif de St-Gervais de Breuil, évêché de Bauvais. Il s'établit à St-François rivière du Sud. Il y a eu 115 baptêmes de ce nom à Berthier.

La famille Boutin.

Le pionnier de la famille est Antoine Boutin, né en 1642, à Vernon, au Poitou. Il était le fils de Jean et de Georgette Raimbault. Antoine Boutin s'éta-

blit à Sillery. Il épousa Geneviève Gaudin, née en 1646, fille de Barthélémy et de Marie Coignac. Jean-Baptiste et son frère Louis vinrent s'établir à Berthier. Les Boutins que nous avons connus étaient de la descendance de Jean-Baptiste Boutin. Il y a eu 105 membres de cette famille baptisés à Berthier.

La famille Lessard.

Le premier de cette famille qui figure dans nos registres est Prisque Lessard qui eut son premier enfant baptisé ici en 1758; puis Joseph Lessard, qui fait baptiser un enfant en 1759. Les baptêmes de ce nom sont au nombre de 101. Le pionnier de la famille au Canada fut Etienne de l'Essart, né en 1623, dans l'évêché de Sens, en France. Il était le fils de Jacques et de Marie Chamboy. Il passa au Canada et s'établit à Ste-Anne, où il mourut le 21 avril 1703. Il avait épousé Marguerite Sylvestre, fille de Charles Sylvestre, qualifié d'homme honorable. Prisque et son frère sont les petits-fils d'Etienne.

La famille Dion.

Ce nom s'écrivait primitivement Guyon. Le premier à figurer dans nos archives est Joseph Dion, fils de Joachin, en 1728. Il y a eu 92 baptêmes de ce nom à Berthier. Le premier à venir au Canada fut Jean

Guyon, sieur Du Buisson, venu du Perche en 1634. Son épouse est Mathurine Robin. Il décéda à Québec en 1666. Joachin, né le 23 octobre 1698, se marie avec Elisabeth Agnès Morin, à St-Pierre, Rivière-du-Sud. Ce fut le premier Dion à habiter Berthier.

La famille Morency.

Le nom d'origine est Boucher devenu Bauché avec variations et surnoms: Bauchet, Bosché, Bauché dit Montmorency, puis Morency, Baucher dit Sans-Soucy.

Le premier venu au Canada est Guillaume Bauché, né en 1630 à Montmorency, près de Paris, d'où le surnom Montmorency, devenu vite en abrégé Morency. Il était le fils de Antoine et de Marguerite Guillebert. Il décéda le 28 octobre 1687, à Ste-Famille, Ile d'Orléans. Il avait épousé Marie Paradis. Il eut cinq garçons, de qui descendent tous les Morency du pays. Les premières naissances Morency à Berthier sont celle de Charles, né en 1753, et de Geneviève en 1757, enfants de Joseph Morency. Puis il est mention d'un Basile Morency, qui né en 1737, eut dix enfants à Berthier et mourut en 1791, le 21 janvier. Ce doit être l'ancêtre. Il y a eu 77 baptêmes de Morency à Berthier.

La famille Lavallée.

Le nom de Pasquier, devenu Paquet, eut plusieurs chefs de lignées passés au Canada. Ils sont tous originaires de l'Anjou, mais pas de la même région; donc apparemment pas de parenté entre eux. D'autre part, il y a eu trois chef de lignées du nom de Lavallée, sans parenté entre eux. Voici l'origine de la lignée qui a eu des représentants à Berthier. Le pionnier est Etienne Isaac Pasquier, né à St-Jean de Montaigu en Anjou. Il était fils de Mathurin Pasquier et de Marie Frémillon. Il était soldat au régiment de Carignan, lorsqu'il vint au Canada. Son surnom de Lavallée est un surnom de soldat, comme il s'en trouve tant parmi les familles issues de soldats du régiment de Carignan. Etienne Isaac, licencié de l'armée, s'établit à Château-Richer, où il épousa Elisabeth Meunier en 1670, le 13 juin. Elle était la fille de Mathurin Meunier et de Françoise Fafart.

Ils eurent 12 enfants, dont Charles, né le 25 mars 1673, qui épouse en 1695 Jeanne Colombe, fille de Louis Colombe, le pionnier de la famille Coulombe. Il s'établit à Beaumont, et eut une très nombreuse descendance. Il eut 13 enfants, dont le septième, Jean-Baptiste, né le 23 janvier 1711, épouse Judith Leclerc en 1746. Gabriel, un de ses fils, maria Marie-Ange Gonthier, en 1773. François, un des fils de Gabriel, maria Elisabeth Balan dit Lacombe, à Berthier où il s'établit. De ce mariage, naquirent

24 enfants. Trois se marièrent à Berthier, mais seulement un y demeura toujours, Charles Lavallée, qui avait épousé Apolline Beaulieu, fille de Moïse Beaulieu et de Reine Boutin. Il mourut en 1901, à l'âge de 81 ans. Il laissait 4 fils et bon nombre de petits-enfants. Le nombre de descendants de François Lavallée nés à Berthier est de 78.

Il y a eu deux autres branches de cette famille établies à Berthier. Une famille Lavallée, dont l'ancêtre vint presque en même temps que François mon ancêtre, habita la paroisse durant deux générations et disparut de la place. Elle ne fut jamais nombreuse. Dans ma jeunesse, j'ai vu au cimetière le nom de l'un des enfants: Fabien Lavallée. La seconde famille porta toujours le nom de Paquet seulement, sauf dans les registres au début, où elle est nommée Paquet dit Lavallée. Celle-là non plus ne fut jamais nombreuse. Dans ma jeunesse, elle était représentée par Cléophas Paquet, le plombier du village, aussi guide de pêche et de chasse à la côte nord. Il eut quatre fils et une fille. Le dernier de ses fils Nil-Réal avait continué les mêmes occupations que son père. J'ai entendu faire son éloge par un sportif de Québec, qui appréciait fort ses aptitudes comme guide de pêche et cuisinier. Il est décédé en 1971, célibataire. Un autre fils plus âgé, Oscar, marié à Rosalia Boucher a laissé un fils, Oscar, qui habite Montréal.

La famille Hoffman.

Le premier mentionné dans nos archives est Jean Hoffman, qui avait épousé, à Berthier, Marie-Anne Bauché dit Morency. Il était navigateur. Il eut son premier enfant en 1823. Je ne sais rien de son origine, ne possédant aucun renseignement sur la question. Tous les Hoffman nés à Berthier sont de sa descendance. Ils sont au nombre de 84.

La famille Morin.

Le premier mentionné ici est Michel Morin, qui fit baptiser son premier enfant né à Berthier, en 1727. Son père est Robert Morin qui fut bedeau à Ste-Anne de Beaupré et sa mère est Françoise Mignier. Le pionnier de cette branche des Morin est Jacques Morin de St-Jacques de Bois-Ange, diocèse de Poitiers, dont l'épouse est Michelle Dion. Il n'est pas certain que tous les Morin nés ici descendent de Michel Morin. De fait, c'est peu probable, étant donné que le centre d'une autre famille Morin très prolifique, fut St-Thomas, maintenant Montmagny. De toutes façons, 73 enfants de ce nom furent baptisés ici.

La famille Corriveau.

Le pionnier est Etienne Corriveau, né en 1646

à Fontereau, diocèse d'Angoulême. Il était le fils de François Corriveau et de Marguerite Besnard. Il épousa Catherine Bureau fille de Jacques et de Marguerite Verrier de St-Jean, Paris. Jean-Médard I né en 1739 à St-Vallier fut le père de Pascal Corriveau, le premier de la famille à venir habiter à Berthier, où il fut capitaine de milice. De cette famille, il y a eu 70 enfants baptisés à Berthier. Elle a compté bon nombre de marins dont plusieurs capitaines.

La famille Pruneau.

La première mention de ce nom dans nos registres fut à l'occasion du mariage de André Patry de St-Miche avec Catherine Pruneau fille de Jean Pruneau et de Jeanne Emond de Berthier, le 18 novembre 1711. Ce Jean Pruneau était originaire de Limoges, France, fils de Pierre Pruneau et de Madeleine . Il s'était établi à Berthier et y résida la reste de sa vie. Son épouse Jeanne Emond était née le 3 juillet 1668 à St-François, Ile d'Orléans, fille de René Emond, né à l'île de Ré en France, en 1637, et de Marie La Faye de Saintes en Saintonge. Il s'était établi à St-François, Ile d'Orléans. Ce Jean Pruneau est l'ancêtre de toutes les personnes de même nom au Canada. Il eut 9 enfants, mais un seul fils lui survécut, René qui épousa Madeleine Dumont, le 10 février 1716, et continua la famille. Il y a eu 70 baptêmes de ce nom à Berthier,

ont le dernier a eu lieu en 1900.

La famille Ouel dit Galibois.

Le premier membre de cette famille mentionné dans nos archives est François Ouel dit Galibois, marié à Elisabeth Dodier, dont le premier enfant né ici, est baptisé en 1762. Il y a eu 70 enfants de ce nom baptisés à Berthier. Son épouse Elisabeth Dodier était née à Ste-Anne de Beaupré. Il semble que ce François Ouel dit Galibois fut un soldat de l'armée de Montcalm, qui réussit à se perdre dans la population et ainsi à rester au Canada, après la conquête anglaise. Cela est loin d'être un fait unique. Mon oncle maternel, Charles François Chrétien, né à Wevers et soldat de la même armée, fut dans le même cas.

La famille Bélanger.

Tous les Bélanger du Canada descendent de François Bélanger, né en 1612 dans la paroisse de Touque en Normandie, lequel épousa en 1637 Marie Guyon, née en 1622, fille de Jean Guyon, pionnier de la famille Guyon (Dion) au Canada et de Mathurin Robin. Elle naquit en France. François Bélanger s'établit à Château-Richer, où il eut une nombreuse famille, dont cinq fils. Le premier mentionné dans nos registres

est Joseph Bélanger, cultivateur, époux de Marie Josephte Fournier. Il semble qu'il soit de la descendance de Jean-François, seigneur de Bonsecours. Un autre Bélanger, instituteur, époux de Emilie Blais de Berthier, nommé Thomas-Eléonard, eut une nombreuse famille ici, dont la descendance est toujours représentée dans la paroisse. Les Bélanger baptisés à Berthier sont au nombre de 57.

La famille Nadeau.

Le pionnier de cette famille est Joseph Osanny Nadeau, né en 1637 et mort le 12 février 1677 à Ste-Famille, Ile d'Orléans. Il avait épousé Marguerite Abraham. Il eut plusieurs enfants, dont: Jean-Baptiste né en 1667, qui épousa Marie-Anne Dumont en 1696. Il s'établit à Berthier. Il eut plusieurs enfants qui figurèrent dans les registres de St-Michel, excepté 2 qui sont inscrits dans notre premier registre. Il y a eu 56 baptêmes de ce nom ici.

La famille Tanguay.

André Tanguay, époux de Anne Marcoux, fit baptiser son premier enfant, né dans la paroisse, en 1792. Il a eu 55 baptêmes de ce nom à Berthier. Jean Tanguay dit Prudhomme, le premier à venir au Canada, est né en 1664 à Plancery, en Bretagne. Il est le fils de Nico:

et de Marguerite Accarel. Il épousa le 6 février 1692 Marie Brochu fille de Jean Brochu et de Nicole Saulnier. Jean Tanguay eut une nombreuse famille. La famille Tanguay se multiplia beaucoup à St-Michel et à St-Vallier. C'est de cette dernière paroisse, que sont venus les premiers du nom à Berthier.

La famille Brochu.

Il n'y a eu qu'un seul homme de ce nom venu de France: Jean Brochu, né en 1641, à St-Jean de Montaigu en Anjou, fils de Louis Brochu et de Renée Gaschet. Il s'établit à Ste-Famille, Ile d'Orléans, où il décéda le 28 février 1705. Il avait épousé Nicole Saulnier fille de Pierre et de Jeanne Chevillard, de St-Christophe de Paris, qui décéda le 3 novembre 1714. Jean Brochu fils eut 6 enfants. Les 2 premiers membres de cette famille nés ici sont Marie-Agathe et sa jumelle nées le 1er mai 1769, enfants de Pierre Brochu et de Geneviève Roy. Membres de la famille Brochu nés à Berthier: 53.

La famille Pelletier.

Il y a eu plusieurs chefs de famille différents de ce nom qui sont venus de France, durant le 17ième siècle. Les Pelletier de Berthier, étant venus ici de Kamouraska ou des comtés voisins, suivant le cas,

sont les descendants de Guillaume Pelletier époux de Michelle Morille, qui, venu au Canada, mourut à Québec en 1657. Le premier mentionné à Berthier est Pierre Pelletier époux de Elisabeth Lavergne, qui eut 3 enfants baptisés ici, dont le premier en mai 1731. En tout, il y a eu 53 personnes de ce nom baptisées à Berthier.

La famille Hudon dit Beaulieu.

Le pionnier de cette famille fut Pierre Hudon dit Beaulieu, né en 1649, fils de Jean et de Françoise Durand, de Notre-Dame de Chemillé en Anjou. Il décéda le 25 avril 1710, à Rivière-Ouelle. Il est l'ancêtre de tous les Hudon et Hudon dit Beaulieu. Il avait épousé Marie Gobeil, fille de Jean Gobeil et de Jeanne Guet, dont il eut 11 enfants. Le premier de cette famille à venir vivre à Berthier est: Moïse Hudon dit Beaulieu, qui épousa à Berthier Reine Boutin, dont il eut plusieurs enfants. Total des naissances Hudon dit Beaulieu: 52.

La famille Gagné.

La première mention de cette famille ici, apparaît le 6 avril 1712, et c'est dans l'acte de mariage de Jean Blanchet, fils de Pierre Blanchet de St-Pierre Rivière-du-Sud, avec Geneviève Gagné, née le 28 février

1691, au Cap, fille de Louis Gagné de son vivant du Cap St-Ignace et de Louise Picard, remariée et vivant à Berthier. De ce nom, il a eu 48 enfants baptisés à Berthier.

La famille Joncas.

Le pionnier, Pierre Joncas, né en 1648, est le fils d'Antoine et de Galline Arnaud, de Morin en Gascogne, France. Il épousa Jacqueline Boulé fille de Robert Boulé de Ste-Famille, Ile d'Orléans, puis de St-Thomas, et de Françoise Grenier. Le premier de cette famille mentionné dans nos registres est Jean-Baptiste Joncas, époux de Geneviève Métivier, et apparemment venu de St-Thomas, qui eut ici 3 enfants.

Total de Joncas nés à Berthier: 46.

La famille Quemeneur Laflamme.

Le pionnier fut François Quemeneur, né en 1672, fils d'un notaire au Parlement de Bretagne. Il naquit à Ploudaniel, Finisterre en Bretagne. Etabli à l'Ile d'Orléans, il y mourut en 1728. Il avait épousé Madeleine Chamberland née le 31 janvier 1685, à Ste-Famille, Ile d'Orléans, qui était fille de Simon Chamberland, né en 1637 à Chartonnais, au Poitou, et de Marie Bois-leau. Il eut 5 fils. Sa descendance est connue sous

le nom de Laflamme; ce qui est la traduction en français de son nom breton Quemeneur. Cette famille s'est surtout répandue dans les comtés de Lévis, de Bellechasse et de Montmagny. Total des Laflamme nés à Berthier: 44.

La famille Fortier.

Il semble que le pionnier de cette famille fut Antoine Fortier, né en 1646 et décédé en 1702, qui s'établit à l'Ile d'Orléans. Il épousa, à Beauport, en 1677, Madeleine Cadieu, fille de Charles Cadieu dit Courville et de Michelle-Madeleine Macard. Dans nos registres, le premier mentionné comme vivant à Berthier est Joseph Fortier, qui en 1782, fit baptiser une fille nommée M.-Marguerite. Il y a eu 39 baptêmes de ce nom à Berthier.

La famille Clavet.

Je n'ai rien trouvé au sujet de l'origine de cette famille et de sa première apparition au Canada. C'est sans doute les descendants d'un soldat de l'armée de Montcalm, qui serait resté au Canada après la conquête, comme plusieurs autres. Ceux de Berthier sont venus de St-Thomas. Le premier mentionné comme vivant à Berthier est Joseph Clavet, époux de Olive Guillemette. Total: 39 naissances à Berthier.

La famille Gagnon.

Les Gagnon du Canada descendent de trois frères: Jean né en 1611, Pierre, né en 1616 et Mathurin né en 1606, fils de Pierre Gagnon et de René Royer, de Trourouve au Perche. Venus au Canada, ils s'établirent tous trois à Château-Richer. Une autre famille Gagnon descend de Robert Gagnon né en 1632, fils de Jean et de Marie Gestray, de Ventrouse au Perche, et qui s'établit à Ste-Famille, Ile d'Orléans. Son épouse, née en 1641, fut Marie Parenteau, fille d'Antoine et d'Anne Poisson de La Rochelle. Il m'est impossible avec les documents à ma portée de déterminer de laquelle de ces 4 souches descendent les Gagnon qui ont vécu à Berthier. Il y avait des membres de familles Gagnon à St-François en 1730, d'autres à St-Vallier en 1750. Ceux de Berthier viennent de l'une ou l'autre de ces paroisses, plus probablement de St-Vallier, à en juger par les noms des épouses. Total des naissances Gagnon à Berthier: 35.

La famille Balan dit Lacombe.

Le premier de ce nom au Canada est Pierre I, fils de Pierre Balan de Lacombe et de Perrine Courier, de Catilan, Périgord. Il épousa Renée Birette née à La Rochelle en 1636. Il eut dix enfants. Jean-Baptiste né le 20 janvier 1675, qui maria Jeanne Mailloux à

Beaumont en 1699, puis Marie Vandal en 1706. Joseph Balan dit Lacombe, fils de Jean-Baptiste et de Jeanne Mailloux, né en 1705, vint s'établir à Berthier, où il eut 10 enfants. Il y a eu 33 baptêmes de ce nom à Berthier.

La famille Chrétien.

Le premier de cette lignée, à Berthier, est Charles-François Chrétien, né en la paroisse de St-Janvier, à Nevers, en 1727, fils de Jacques Chrétien et de Julienne Moisie. Il décéda en 1801. En 1764, il épousa Ursule Guimont, née en 1724, fille de François Guimont et de Elisabeth Fortin du Cap St-Ignace, veuve de Joseph Buteau, dont elle avait eu plusieurs enfants. Elle mourut en 1799. Total des naissances Chrétien à Berthier: 31.

La famille Dufour.

Robert Dufour, le premier de la famille à venir au Canada, épousa en 1685, Anne Mignerou, née le 16 novembre 1774, à Château-Richer, fille de Laurent Mignerou et de Anne St-Denis, dont il eut deux filles. Devenu veuf, il se remaria à Louise Gagné, en 1700, et s'établit à Baie-St-Paul. Un de ses petits-fils, Joseph Dufour (1744-1829) géant de 6 pieds et demi, fut député de Montmorency en 1792, au premier parle-

ment du Bas-Canada, et lieutenant-colonel de la milice en 1794. De sa seconde femme, Robert Dufour eut une nombreuse famille, dont certains passèrent à la côte sud du fleuve et s'établirent dans la région de Kamouraska et Témiscouata. François Dufour, époux de Amanda Lebel, vint de St-Antonin, près de Rivière-du-Loup et acheta une grande terre à Berthier, vers 1920. Il avait plusieurs enfants. Total des naissances Dufour: 31.

La famille Lynch.

Je n'ai pu trouver l'origine de cette famille; cependant, le nom est irlandais. Le premier sur nos registres est William Lynch, époux de Marie Vermette. Ils eurent cinq enfants de 1855 à 1872. Total des naissances Lynch à Berthier: 30.

La famille Pépin dit Lachance.

Le pionnier est Antoine Pépin dit Lachance, né en 1632, fils d'André et de Jeanne de Bourville, venu de la ville Du Havre, en Normandie. Il s'établit à Ste-Famille, Ile d'Orléans, où il mourut en 1763. Il avait épousé Marie Testu, née en 1632, fille de Jean et de Louise Talonneau de La Rochelle, qui décéda en 1701. Il eut 11 enfants, dont trois perpétuèrent la famille: Ignace, Jean et Gervais. De ces trois des-

cedent tous les Lachance, qui sont représentés abondamment à l'Ile d'Orléans, Québec, la côte de Beaupré et à bien d'autres endroits. Le premier Lachance mentionné à Berthier est Nestor Lachance, époux d'Eulalie Talbot. Il était pilote. Il y a eu 27 baptêmes de cette famille à Berthier.

La famille Ménard.

Jean Ménard, né en 1638, fils de Jean, de St-Sabier près de Nantes, en Bretagne, épousa Marie Madeleine Baugy, née à Beauport en 1640, fille de Michel Baugy et de Madelien Dubois. Il eut 6 fils, qui firent souche dans la région de Québec. Les Ménard qui ont habité Berthier descendent de Jean Ménard, mais il m'est impossible de déterminer duquel de ses fils ils sont issus. Le premier dont on trouve le nom dans nos registres est Pierre Ménard, époux de Marie Gosselin, qui fit baptiser un fils en 1828. Total des baptêmes à Berthier: 25.

La famille Blanchet.

Le pionnier de cette famille est Pierre Blanchet, né en 1646; fils de Noël, et de Madeleine Valet, de St-Omer de Rosière en Picardie. Passé au Canada, il épousa Marie Fournier, fille de Guillaume Fournier et

de Françoise Hébert, petite fille de Louis Hébert. Il eut 15 enfants. Il s'établit à St-Pierre, Rivière-du-Sud. Un de ses petits-fils, appelé également Pierre, et époux de Marie Joly, vécut à Berthier, où il fit baptiser 6 enfants. Il y eut 25 naissances de ce nom ici.

La famille Bossé

Le pionnier fut Louis Bossé né en 1650, fils de Jean et de Anne Guillon, de St-Martin de Charbourné, au Poitou. Il décéda au Cap-St-Ignace en 1736. Il avait épousé Angélique Bouchard, fille de Nicolas Bouchard et d'Anne Le Roy, de Berthier. Ignace, fils de ce Nicolas Bouchard épousa Jeanne Roy à Berthier en 1712, où son père résidait. Plusieurs membres de cette famille Bouchard sont nés à Berthier; puis la famille disparaît de la paroisse. Louis Bossé eut 11 enfants, dont 6 fils qui eurent des descendants nombreux sur la côte sud. Mgr François-Xavier Bossé (1838-1908) né à La Pocatière, et qui fut préfet apostolique du Golfe du St-Laurent est de cette famille. Noël Bossé (1807-1887), né au Cap-St-Ignace, avocat, fut conseiller législatif en 1864, puis sénateur à la confédération en 1867. Enfin juge à la cour suprême en 1868-1880. Guillaume Bossé, son fils (1836-1908) fut magistrat, député de Québec à Ottawa, et enfin juge de

la cour suprême comme son père avant lui. Le premier de ce nom à venir vivre à Berthier avec sa famille, fut Napoléon Bossé, époux de Henriette Lavoie, qui vint de Kamouraska en 1915, et acheta la grande terre du docteur Fortier, qui forme la plus grande partie de l'ancien Domaine seigneurial des Rigauville. Total des naissances Bossé à Berthier: 19.

La famille Laverdière.

Le premier venu au Canada est René, né en 1643, fils de René et de Charlotte Ertoile, de Fleury en Touraine. Il décéda en 1714 à Beaumont. Son nom de famille était Cauchon dit Laverdière; mais son origine ne doit pas être confondue avec celle de la famille Cauchon, si nombreuse dans la région de Québec, dont le premier ancêtre venait de Rouen en Normandie. René Laverdière avait épousé Marie Langlois, née en 1651, fille de Philippe Langlois et de Marie Binet de St-Sulpice de Paris. Il était barbier chirurgien et devint juge bailly du comté de St-Laurent, Ile d'Orléans. Son fils aîné, Louis, né le 10 septembre 1671, épousa Catherine Dumas à St-Jean, Ile d'Orléans, dont il eut 10 enfants. Il vint résider à Beaumont. C'est chez lui que son père décéda. De Louis, par son fils Joseph descendent les Laverdière de Berthier. Le premier maire de Berthier fut Jacques Laverdière, cordonnier; il fut aussi le premier président de la commission scolaire

Pendant Jacques Laverdière n'eut pas d'enfants.

Total des naissances Laverdière à Berthier: 17.

La famille Bussière.

Le pionnier fut Jacques Bussière, né en 1619, fils de Jacques et de Jeanne Massonnier, de Salabert, près de Bordeaux, France. Il s'établit à St-Laurent, Ile d'Orléans, et y mourut en 1699. Il avait épousé Noëlle Gossard, née en 1634, fille de François et de Sulpice Veillot, de St-Eustache de Paris. Il eut un seul fils Jean-Antoine qui perpétua la famille. Jean-Antoine Bussière, né en 1674, épousa en 1698 Ursule Rondeau, née en 1676, et vécut à St-Laurent, Ile d'Orléans. Le premier à venir vivre à Berthier fut Charles Bussière, journalier, qui épousa Geneviève Langlois. Il eut un fils baptisé ici, nommé également Charles né en 1834. Charles Bussière père décéda en 1861. Charles Bussière, journalier, épousa Hélène Guillemette. Il décéda accidentellement en 1893, en tombant du toit de l'église où il travaillait. Total des Bussière nés à Berthier: 16.

La famille Dumas.

Il est venu plusieurs personnes de ce nom au Canada. Cependant un seul s'établit dans la région de Québec, et ses descendants sont fort nombreux sur la

côte sud, spécialement dans le comté de Montmagny. C'est François Dumas, né en 1636, (interprète des Iroquois), fils de Charles et de Anne Lemaire, de St Sauveur de Paris. Il épousa Marguerite Foye, née en 1636, et s'établit à Ste-Famille, Ile d'Orléans. Le seul à venir habiter à Berthier et à y élever une famille fut Alfred Dumas, époux de Belzémire Coulombe, venu de St-Pierre du sud. Il y a eu 13 naissances Dumas à Berthier.

La famille Bolduc.

Le premier au Canada fut Louis Bolduc, procureur du roi, né en 1648, à St-Benoit de Paris, fils de Pier et de Gilette Pijart. Il avait épousé Elisabeth Hubert, fille de Claude et de Isabelle Fontaine, de St-Gervais de Paris. Il vécut à Québec. Le premier sur nos registres est Frédéric Bolduc, époux de Reine Lemieux. Total des naissances Bolduc: 12.

La famille St-Pierre.

Le pionnier fut Pierre de St-Pierre, fils de Michel et de Françoise Engrand. Venu au Canada, il s'établit à la Pointe-aux-Trembles de Québec (Neuvil-le). Il épousa Marie Gerbert, fille de Mathurin venu de Nantes en Bretagne, et de Isabelle Targé, née à

La Rochelle. Il en eut 13 enfants, dont cinq fils. Ses descendants se trouvent en beaucoup d'endroits, mais surtout dans les régions en bas de Québec, sur la rive sud. Avec le temps, le nom a subi diverses métamorphoses: Saint, Desain, Desaint, Simpiere, et j'en passe. Cependant, c'est St-Pierre qui est le plus répandu. Le premier à venir à Berthier fut Frédéric St-Pierre, né à l'Islet, navigateur, qui en 1910 épousa Marguerite Lavallée, fille de Charles Lavallée. Il demeura toujours ensuite à Berthier. Il y a une autre famille St-Pierre arrivée à Berthier beaucoup plus récemment, qui a aussi eu des naissances ici. Il y a eu plus de 10 naissances de ce nom à Berthier.

La famille Faguy.

Le nom s'écrivait primitivement Faily. Le pionnier fut Pierre Faily, époux de Marie Quinquenelle. Il s'établit dans la région de Québec. Le premier mentionné à Berthier est Charles Faguy, qui vers 1860 possédait le manoir Denéchaud. Il y tenait hôtel. D'après une tradition que j'ai recueillie, il paraît qu'il dut faire cession de ses biens, qui furent vendus par le Shérif. Le manoir et son terrain jusqu'au chemin du roi furent achetés par M. Edouard Mercier. Il ne paraît pas que Charles Faguy eut d'enfant. En tout cas, aucun n'est mentionné. Naissances Faguy à Berthier: 8.

La famille Blondeau.

Le pionnier est François Blondeau, né en 1632, fils de Daniel et de Françoise Duveau, de Nantelle de Saumur en Anjou. Il décéda en 1702 à Charlesbourg. Il avait marié Nicole Roland dite Gabrielle d'Assonville née à St-Sulpice de Paris, dont il eut 8 enfants, dont Jean, l'ancêtre des Blondeau à Berthier. Le premier à venir fut Jean-Baptiste Blondeau, fils de Jean-Baptiste et de Marie Drolet. Il naquit à Ste-Foy près de Québec. Il épousa, à Berthier en 1884, le 12 août, Sophie Beaudoin, fille Benjamin Beaudoin, cultivateur et de Marguerite Blais. Il y eut 8 naissances à Berthier.

La famille Fleury.

Le pionnier fut François Fleury, né en 1631; il épousa Jeanne Gilles, née en 1644. Il eut 8 enfants, dont 3 fils. Il habitait la région de Québec. Le premier à vivre à Berthier venait apparemment de St-Vallier, c'est Félix Fleury époux de Archange Larochele. Il eut 5 enfants baptisés ici. Deux autres Fleury furent baptisés ici. Total de baptêmes de ce nom: 7.

La famille Larochele.

Le pionnier fut Michel Gautron dit Larochele

é en 1646, fils de Daniel et de Antoinette Foubert, de Larochelle, en France. Il décéda en 1719 à Beauport. Il avait épousé Catherine Poisson, née en 1654, fille de Jean et de Catherine Foulon de la paroisse St-Paul, Paris, qui mourut en 1680, puis Madeleine Bissonnette en 1715, à St-Michel. C'est de St-Michel de St-Vallier que vint vivre à Berthier Augustin Larochelle dont l'épouse était Archange Fleury. Il avait déjà de la famille. Total des naissances: 3

la famille Guy.

Le premier est Jean Guy, né en 1641, qui épousa Marie Levreau et habita Ste-Famille, Ile d'Orléans. Il eut 4 enfants. Je ne sais le lieu d'origine des Guy de Berthier. Le premier à venir ici fut Alfred Guy, qui acheta la terre de Joseph Gagnon et y résida bon nombre d'années. Un de ses fils, Wilfrid, épousa Albertine Bélanger à Berthier et s'y établit. Il y a eu 5 naissances de cette famille à Berthier.

la famille Aubert.

Il y a eu deux sources différentes de ce nom: Claude Aubert, notaire royal, né en 1614 et décédé Québec en 1694. Il avait épousé en France Jacqueline Lucas, née en 1612. Ses enfants habitèrent Québec et la côte de Beaupré. Cependant, un de ses fils, Félix-

François Aubert alla s'établir à la Rivière-Ouelle, comme cultivateur. La famille se continua en ce lieu par Jean-François Aubert, fils de Félix-François. Autre famille Aubert: Charles Aubert de la Chenaie, né en 1630, fils de Jacques et de Marie Goupy, de la paroisse St-Michel, ville D'Amiens. Il épousa Catherine Gertrude Couillard, fille de Guillaume Couillard, gendre de Louis Hébert. En secondes noces: Louise Juchereau. En fin en troisième noces: Marie Angélique Denys. Il eut 18 enfants. Son fils Pierre Aubert né en 1676, épousa, en 1699, Catherine Juchereau de St-Denis; puis en 1711 Angélique Le Gardeur. Il eut 7 enfants, dont Ignace de Gaspé, seigneur de St-Jean Port-Joli marié en 1745 à Anne Coulon de Villiers, soeur de Coulon de Jumonville. Il fut le grand-père de Philippe-Aubert de Gaspé, l'auteur du livre Les Anciens Canadiens. J'ignore de quelle branche des Aubert descendent ceux de Berthier. Le premier à résider ici est Joseph Aubert, époux de Rose-Anna Pouliot. Tous ses enfants étaient déjà nés. Il y eut 5 naissances Aubert à Berthier.

La famille Lamy.

Cette famille ne demeura pas longtemps à Berthier cependant une fille Jeanne Lamy, ayant épousé Antoine Blais, frère de Pierre II Blais, a de nombreux descendants à Berthier et aux environs. Pierre Lamy,

le pionnier établi à l'Ile-aux-Oies, naquit en 1646, fils de Clément et de Anne Tillant de Dourville près de Rouen, Normandie. Il décéda en 1726 à l'Islet.

Total des naissances: 2.

La famille Forgues.

Le premier fut Jean-Pierre Forgues dit Monrouzeau, né en 1637, fils de Jacques et de Catherine Lamolle de St-Jean, ville de Montréal-les-Rivières, Hautes Pyrénées, France. En 1668, il épousa à Québec Marie Robineau, née en 1647, à Paris, qui décéda en 1687. Lui-même mourut à St-Michel de Bellechasse, où il s'était établi, en 1703. Il eut 5 enfants dont 3 fils. Cette famille habite la paroisse depuis déjà un nombre d'années. Total des baptêmes à Berthier:

2.

La famille Lévesque.

Le maire de Berthier, depuis 1969, est André Lévesque, né à St-Pacôme, comté de Kamouraska. Il a plusieurs enfants. Le pionnier fut Robert Lévesque, charpentier, né en 1641, fils de Pierre et de Marie Caumont de St-Sulpice près de Rouen, en Normandie, qui décéda en 1699 à Rivière-Ouelle. Il se maria 2 fois. Il est l'ancêtre de cette famille très représentée dans le bas du Québec.

APPENDICE A

LISTE DES FAMILLES DE BERTHIER

Note: Je ne donne pas ici une liste alphabétique, mais une liste composée suivant le nombre des membres baptisés ici.

Ces notes généalogiques sont incomplètes, et il a pu arriver que des erreurs s'y soient glissées involontairement. J'ai fait de mon mieux avec les documents à ma disposition.

<u>NOM</u>	<u>Nais.</u>	<u>NOM</u>	<u>Nais.</u>
Blais	694	Morency	75
Mercier	539	Lavallée	78
Guillemet	495	Hoffman	84
Bilodeau	440	Morin	73
Carbonneau	347	Corriveau	70
Beudoïn	169	Pruneau	70
Gaumont	169	Galibois	70
Roy	145	Bélanger	57
Buteau	135	Nadeau	56
Coulombe	139	Tanguay	55
Boucher	135	Brochu	53
Lemieux	132	Pelletier	53
Blouin	125	Beaulieu	52
Bouffard	120	Gagné	49
Talbot	115	Joncas	46
Boutin	105	Laflamme	41
Lessard	101	Fortier	39
Dion	92	Clavet	39

<u>NOM</u>	<u>Nais.</u>	<u>NOM</u>	<u>Nais.</u>
Gagnon	35	Bolduc	12
Lacombe	32	St-Pierre	8
Chrétien	31	Faguy	8
Dufour	31	Blondeau	7
Lynch	30	Larochelle	3
Lachance	27	Guy	5
Ménard	25	Aubert	5
Blanchet	24	Lamy	2
Bossé	19	Forgues	2
Laverdière	17	Lévêque	
Bussièrre	16		
Dumas	13		

Note I: Il se trouve un certain nombre de familles qui ont vécu à Berthier, et cela pour plusieurs, dès les commencements, mais qui à une époque déjà éloignée ont disparu de la paroisse. Telles sont les familles suivantes: Vermette, Chartier, Girouac, Guignard, Fradet, Gendron, Emond, Bouchard, Macroix, Lavoie, Bazin, Izabel, Marcoux, Laprise, Rouin, Hubert, Fraser, Fortin et Larrivée dit Maurice.

Après le typhus, où moururent tant d'irlandais Grosse-Ile, plusieurs orphelins de cette nation furent élevés à Berthier. Plus tard, on voit apparaître leurs noms aux registres. Ils disparurent petit-petit de la paroisse.

Note II: Depuis un certain temps, nombreuses

sont les familles nouvelles, venues s'installer dans la paroisse, d'une façon permanente. En général, ces nouvelles familles se montrent dignes de la considération dont elles sont entourées. Cependant, je ne puis les inscrire ici, parce que je ne les connais pas suffisamment, sauf quelques-unes qui ont déjà fait leur marque dans la paroisse.

APPENDICE B

NOTES SUR FAUCHER DE ST-MAURICE

Henri Edmond Faucher dit St-Maurice est né à Québec en 1844. Il décéda dans la même ville en 1897. L'ancêtre, Léonard Faucher, est né en 1646, à St-Maurice, en Limousin, fils de Barthélémy Faucher et de Sybille Briant. Passé au Canada il s'établit à la Pointe aux Trembles de Québec (Neuville). Il y mourut le 15 avril 1726. Il avait eu 12 enfants. L'aîné de ses fils, Nicolas, se maria le 23 novembre 1696, avec Madeleine Langlois. Ses descendants ont pris le nom de Chateaufort. Les descendants de l'un de ses frères, Léonard, firent quelquefois, pas toujours, ni tous, usage du nom Faucher dit St-Maurice. Notre homme descend de ce Léonard.

Il ne fut pas le seul, loin de là, à succomber la petite vanité de se donner une particule. La chose était courante au début de la colonie, si l'habitude en était perdue après la conquête anglaise.

Cet usage d'une particule provient d'une confusion souvent faite entre le port de cette particule et l'appartenance à la petite noblesse, "gentry", en anglais. Cependant, ce n'est pas le cas. La noblesse en France, était héréditaire ou conférée par le roi. Le fait qu'un individu possédait une seigneurie, dont il pouvait porter le nom, ne lui conférait nullement la noblesse. Ainsi le seigneur Amyot de Vincelotte, au Cap St-Ignace, ne fut jamais anobli. Les ancêtres de Faucher de St-Maurice ne possédèrent jamais de seigneurie.

Guillaume Couillard, seigneur de Montmagny fut anobli sous le nom de L'Espinay, mais rares sont ses descendants à faire état de ce nom, auquel cependant, ils ont tous droit, comme le dit le diplôme d'anoblissement signé par Louis XIV. Souvent aussi le "de" désignait simplement une filiation, comme Vincent de Paul, pour fils de Paul.

Les derniers à Québec à succomber à cette vanité furent Vallières dit de St-Réal et Letellier dit de St-Just.

APPENDICE C

PRETRES NES A BERTHIER

Chanoine Charles de Rigauville, né en 1724, Mgr Carbonneau, vicaire général de Rimouski, Abbé Théodule Blais, décédé en 1920, aux Etats-Unis, un des abbés Boulet de St-François est né à Berthier où son père cultivait une ferme, Mgr Paul-Eugène Roy, archevêque de Québec, Mgr Camille Roy, recteur de l'Université Laval, Abbé Philiias Roy, curé de St-Patrice, Rivière-du-Loup, Abbé Alexandre Roy, curé de St-Henri de Lévis, Père Arsène Roy, O.P., Abbé Téléphore Bilodeau, curé de St-Pierre, Rivière-du-sud, Père Albert Blais, congr. de Ste-Croix, Abbé Philippe Blais, professeur au petit séminaire de Québec, Abbé Ariste Blais, du diocèse de Montréal, Abbé Charles-Henri Dion, aux Etats-Unis, Père Louis-Philippe-Ernest Blais, trappiste à Oka, en religion, Père Marie-Alphonse, Mgr Joseph Boutin, curé de St-Charles-Garnier, Sillery, Père Robert Lavallée, missionnaire d'Afrique, père blanc, Abbé Armand Coulombe, aumônier militaire, lieutenant-colonel.

J'ai entendu parlé d'un père Talbot, dominicain

qui serait devenu prêtre à peu près au moment où fut ordonné le père Arsène; mais j'ignore tout de lui.

Il y a aussi un prêtre Bilodeau, né dans le haut de la paroisse, et dont les parents auraient quitté Berthier, alors qu'il était tout petit. S'il vit encore, il serait très vieux.

Il est fort possible, probable même, qu'il y a eu d'autres prêtres depuis le temps du chanoine de Rigauville à celui du chanoine Carbonneau, mais je n'en ai pas connaissance.

APPENDICE D

FRERES ORIGINAIRES DE BERTHIER

Georges Phydime Dion, grand oncle de l'abbé Charles-Henri Dion. Il fut l'un des deux premiers Canadiens à entrer au noviciat des frères du Sacré-Coeur, à Arthabaska. Il naquit à Berthier le 26 octobre 1861.

Un fils de Monsieur Louis Beaulieu, frère de l'instruction chrétienne.

APPENDICE E

RELIGIEUSES NEES A BERTHIER

Louise-Françoise de Rigauville, née en 1721. Religieuse à l'Hôtel-Dieu de Québec en 1740. Elle décéda en 1777.

Soeur Maire-Dorothée de St-Antoine, fille de Jacques Talbot et de Mère Angélique Meunier, hospitalière à l'Hôpital-Général, D'abord mariée à Louis-Marie Picard. Devenue veuve, elle entre en religion en 1773. Elle mourut en 1789. Née en 1725.

Marie-Aurélie Roy, soeur Marie de l'Eucharistie des dominicaines de l'Enfant-Jésus, soeur de Mgr P.E. Roy.

Odélie Chrétien, des soeurs Blanches d'Afrique, Marie-Ange Chrétien, des soeurs Blanches d'Afrique, Blanche Chrétien, des soeurs Blanches d'Afrique, Maria Chrétien, S.S.C.M. Ces quatre religieuses sont filles de Joseph Chrétien.

Cécile Laverdière, S.S.C.M., fille de Etienne Laverdière.

Judith Lavallée, S.S.C.M., Lucie Lavallée, S.S.C.M.
Ces deux religieuses sont filles de Jean-Baptiste Lavallée.

Prudentienne Gagné, Congr. du Bon-Pasteur, Agathe Gagné, Congr. du Bon-Pasteur. Ces deux religieuses sont filles de Anselme Gagné, et nièces des prêtres Roy.

Marie-Cécile Mercier, Bon-Pasteur. Elle est la fille de Joseph Mercier du village.

Jacqueline Bilodeau, Bon-Pasteur. Elle est la fille de Rosario Bilodeau.

Anne-Marie Roy, Congr. de Notre-Dame. Elle est la fille de Urbain Roy et nièce des prêtres Roy.

Mercier, fille de Edmond Mercier, (Congr. Notre-Dame), petite nièce des prêtres Roy.

Pelletier, soeur grise. Elle est du haut de la paroisse.

Soeur Françoise de Chantal, des soeurs St-Joseph de St-Vallier, fille de Edmond Buteau.

Estelle Blouin, S.S.C.M., fille de Ferdinand Blouin.

Diane Galibois, S.S.C.M., fille de Ubald Galibois.

Jeanne-Berthe Blais, de St-Louis de France, fille de Joseph Blais.

Aline Bossé, Ursuline, fille de Robert Bossé.

APPENDICE F

EXTRAITS DU PREMIER REGISTRE DE BERTHIER

Le premier registre est un simple cahier très mince. Il est incomplet et va du mois de novembre 1710 au mois d'août 1712. Cela correspond au temps où l'abbé Charles Hazeur-Dessaunaux résida à Berthier. Il avait été chargé de la desserte de St-Thomas et du Cap, en plus de sa paroisse, qui comprenait Beaumont, St-Michel, St-Vallier et Berthier. Dès qu'il fut déchargé des soins de St-Thomas et du Cap, il retourna résider à Beaumont. Aussi à partir d'août 1712, il n'existe plus de registres ici, jusqu'à 1720, date où les registres de Berthier commencent définitivement.

Je donne ici copie de cet ancien registre, pour l'intérêt qui se trouve à lire ces noms, lesquels sont pour le plus grand nombre, encore représentés à Berthier.

BLAIS: Le 2 novembre 1710, baptisé Auguste, fils de Pierre Blais et de Françoise Baudoin. Parrain: Jean Boucher; marraine: Madeleine Boucher, femme de Pascal Mercier.

NADEAU: Le 29 décembre 1710, baptisé Marie-Françoise, fille de Jean-Baptiste Nadeau et de Jeanne Dumont.

BOUCHER: Le 2 mai 1711, baptisé Pascal, fils de Jean Boucher. Parrain: Pascal Mercier; marraine: Françoise Beaudoin.

BLAIS: Le 4 mai 1711, baptisé Jean-Baptiste, fils de Jean Blais et de Geneviève Martin. Parrain: Jacques Blais; marraine: Marguerite Carbonneau, soeur de l'enfant par sa mère.

HELIE DIT BRETON: Le 10 mai 1711, baptisé Marie-Anne, fille de Pierre Hélie dit Breton, de St-allier.

CROISA DIT LEVEILLE: Le 7 juin 1711, baptisé Marie-Madeleine, fille de Jean-Baptiste Croisa dit éveillé.

BUTEAU: Le 30 août 1711, sépulture d'André, fils de Pierre Buteau et de Marie Carbonneau.

BLAIS: Le 1er septembre 1711, baptisé Jeanne, fille de Antoine Blais et de Jeanne Lamy. Parrain: Guillaume Lamy; marraine: Françoise-Gabrilie Desnau.

ROY: Le 8 septembre 1711, baptisé Augustin, fils de Jean-Baptiste Roy et de Claire Cadrin. Parrain:ymphorien Buteau; marraine: Elisabeth Roy.

PATRI et PRUNEAU: Le 18 novembre 1711, avons éni le mariage de André Patri, fils de André Patri et de Henriette Comtois de St-Michel d'une part; et de Catherine Pruneau fille de Jean Pruneau et de Suzanne Emond, de Berthier, d'autre part.

BEAUDOIN: Le 24 novembre 1711, baptisé Madeleine, fille de Louis Baudoin et de Angélique Roy. Parrain: Jean Boutin; marraine: Madeleine Leblond, épouse de Nicolas Roy.

BAUDOIN: Le 24 décembre 1711, baptisé Marguerite, fille de Jacques Baudoin et de Catherine Morin. Parrain: Pascal Mercier; marraine: Marguerite Provençal dit Carbonneau.

GUILMET: Le 20 février 1712, baptisé Augustin, fils de Jean Guilmet et de Marie-Anne Blais. Parrain: André Langlois; marraine: Marguerite Blais.

BLANCHET et GAGNE: Le 6 avril 1712, nous avons béni le mariage de Jean Blanchet, fils de Pierre Blanchet et de Anne Fournier, de St-Pierre, Rivière-du-Sud, d'une part; et de Geneviève Gagné, fille de Lou Gagné et de Geneviève Picard de Berthier, d'autre part.

MERCIER: Le 18 mai 1712, avons baptisé Geneviève, fille de Pascal Mercier et de Madeleine Boucher. Parrain: Jean Boucher; marraine: Marie Buot, veuve Martin.

COULOMBE: Le 14 juillet 1712, avons baptisé Pierre, fils de Jean Coulombe et Jeanne Balan dit Lacombe. Parrain: Robert Vermet; marraine: Marie-Madeleine Mercier.

BRUN DIT CARRIERE: Le 14 août 1712, avons baptisé Joseph fils de Noël Brun dit Carrière, et de Anne Brochu. Parrain: Joseph Lemieux; marraine: Elisabeth Roy, fille de Noël Roy.

BLAIS: Le 2 septembre 1712, avons baptisé Elisabeth, fille de Pierre Blais et de Françoise Baudoin. Parrain: Pierre Buto (sic); marraine: Constance Duchesne.

BUTO (sic): Le 11 septembre 1712, avons baptisé Joseph, fils de Pierre Buto et de Marie Carbonneau. Parrain: Pierre Blais; marraine: Catherine Morin.

BOUCHARD et ROY: Le 20 août 1712, nous avons
célébré le mariage de Ignace Bouchard, fils de Nicolas
Bouchard et de Anne Le Roy d'une part; et de Jeanne
Le Roy, fille de Noël Roy et de Jeanne-Thérèse Cassé,
d'autre part.

Ce registre n'est en réalité qu'un aide-mémoire
fait par Messire Charles Hazeur-Dessaunaux. Les en-
trées véritables se trouvent dans les registres de
St-Michel, qui était alors le centre des dessertes
assurées ordinairement par ce prêtre. De 1712 à 1720,
les registres se trouvent à St-Michel. Ensuite commen-
cent les registres de Berthier proprement dits.

TABLE DES MATIERES

	Pages
PRESENTATION	3
AVANT-PROPOS	4
CHAPITRE I : LES ORIGINES	7
<p>Les premiers seigneurs. Concession au capitaine Alexandre Berthier. Second seigneur: Alexandre Berthier fils. Desservants de Berthier. La famille des Bergères de Rigauville. Les églises de Berthier. Etat de Berthier en 1724. La famille Rigauville.</p>	
CHAPITRE II : DEVELOPPEMENTS	31
<p>Epoque de la conquête anglaise et de l'invasion américaine. La bataille de Saint-Pierre. Le seigneur Denéchaud. Acquisition de la seigneurie. La tenure seigneuriale. Abolition de la tenure seigneuriale. Disparition de la tenure à Berthier. Ce qu'il advint du domaine et du manoir. Navigation et émigration. Le quai de Berthier.</p>	
CHAPITRE III : L'INSTRUCTION PUBLIQUE	56
<p>Etablissement des écoles de campagne. La guerre des éteignoirs. Les commissaires. Les religieuses. Cinquantenaire de l'arrivée des religieuses. Construction de l'école centrale. Présidents de la commission scolaire. Secrétaires de la commission scolaire.</p>	

CHAPITRE IV : HISTOIRE MUNICIPALE ET RELIGIEUSE . . 75

Institutions municipales du Québec. Conseil municipal de Berthier. Liste des maires. Histoire religieuse. Nouvelle église. Notes de M. le curé Bonenfant. Compte-rendu des syndics. Vieilles statues. Le vieux presbytère. Chapelle de la grève. Le navire Saint-Joseph. Les comptes de la fabrique. Décès de M. Bonenfant, ancien curé. Suite des comptes de la fabrique. Nouveau clocher. Autres événements. Deuxième centenaire de la première église en pierre. Reconstruction du clocher. Liste des curés. Marguilliers de la paroisse.

CHAPITRE V : LA VIE A BERTHIER 114

La Micamie. Déclin de la navigation à voiles. Les industries de Berthier. Les métiers à Berthier. Les marchands. Les cochers. Les quêteux. Le connétable encanteur. La politique. La guerre de 1914. Progrès du tourisme.

CHAPITRE VI : GEOGRAPHIE 143

Description des lieux. La faune. Les ruisseaux. Les routes. La vue sur le fleuve et au delà.

CHAPITRE VII : LES FAMILLES 159

Une famille remarquable. Deux grélats. Origine des premières familles. Arrivée des premiers colons. Les autres familles.

APPENDICES	202
----------------------	-----

Liste des familles de Berthier. Notes sur
 Faucher de Saint-Maurice. Prêtres nés à
 Berthier. Frères originaires de Berthier.
 Religieuses nées à Berthier. Extraits du
 premier registre de Berthier.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Chapelle de la grève	20
Ancien presbytère de la grève	20
Le manoir Denéchaud	40
Eglise avec ancien clocher	108
Eglise avec nouveau clocher	108

